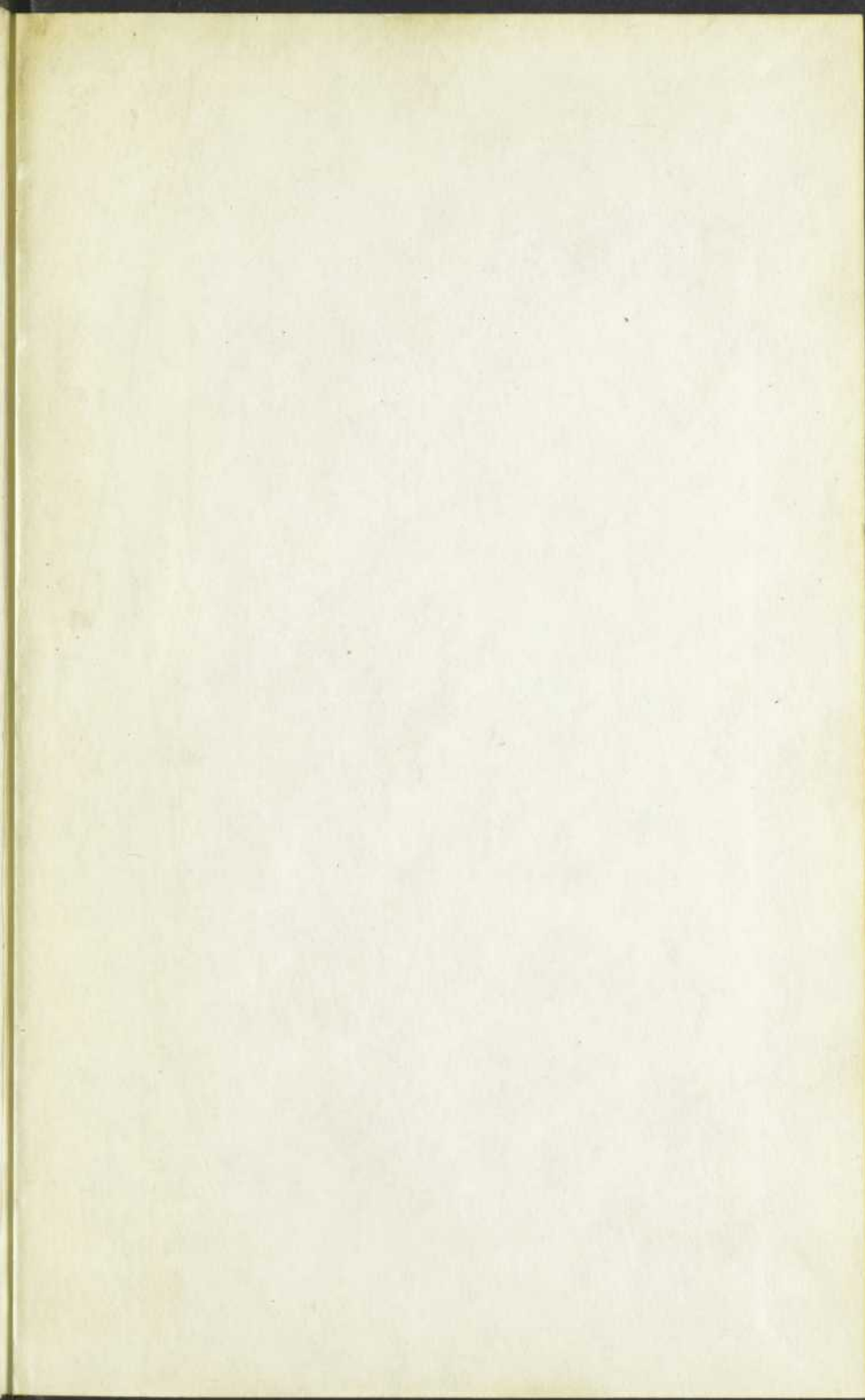
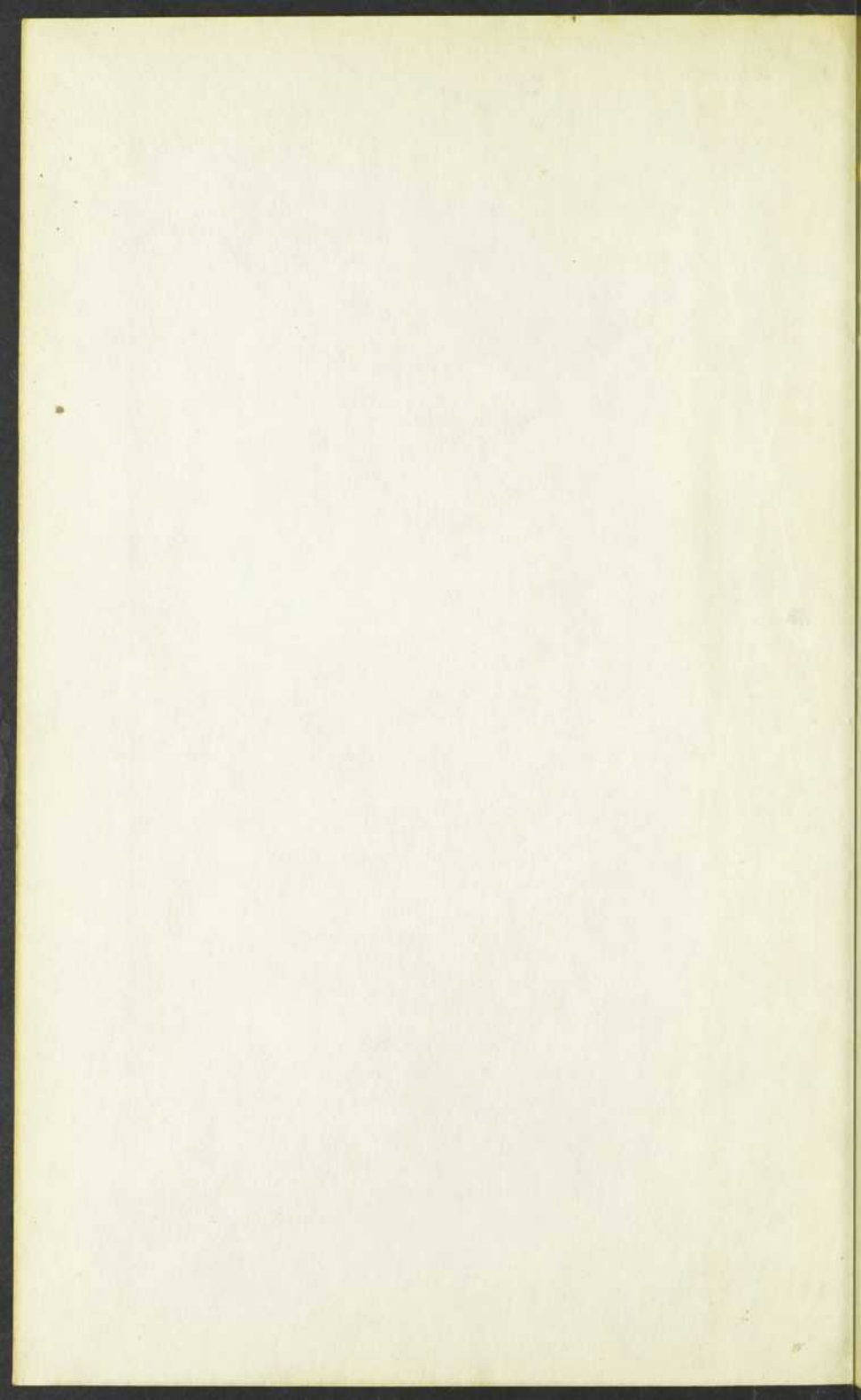


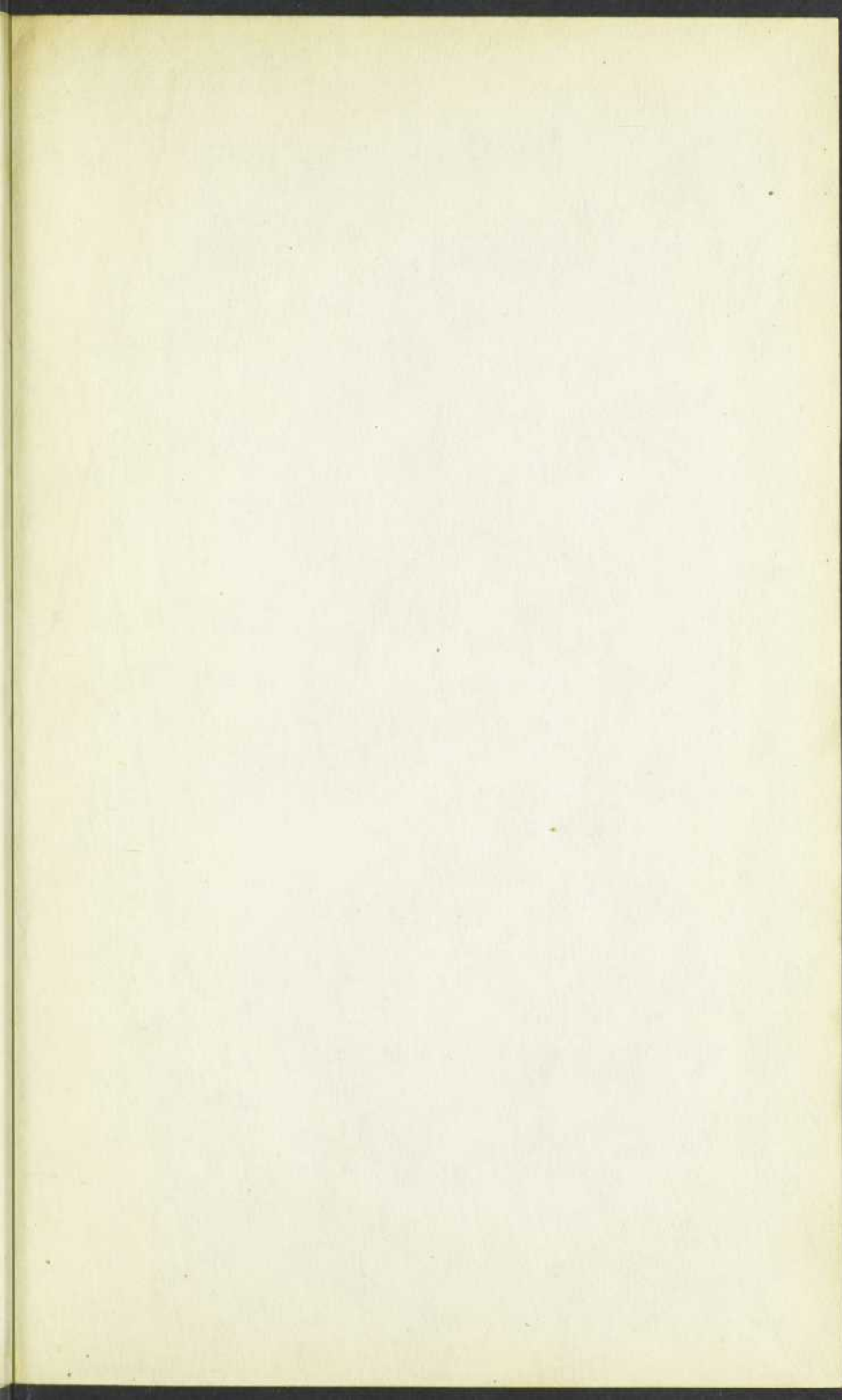
COLLECTION
FRANCO-AMERICANA
(GABRIEL NADEAU)

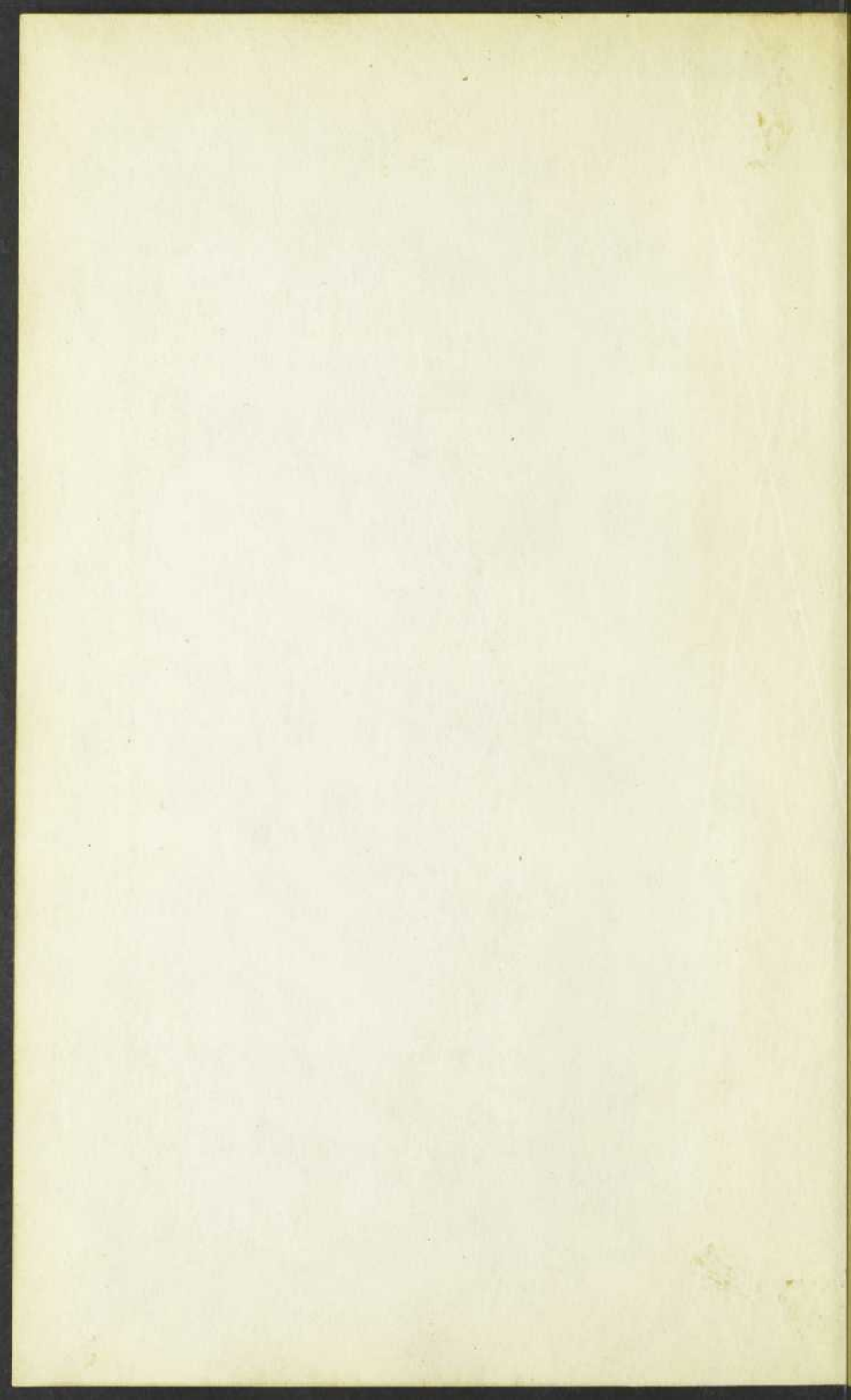


Bibliothèque Nationale du Québec









Collectionner... c'est
contribuer à l'Histoire

Journal d'un Bibliophile

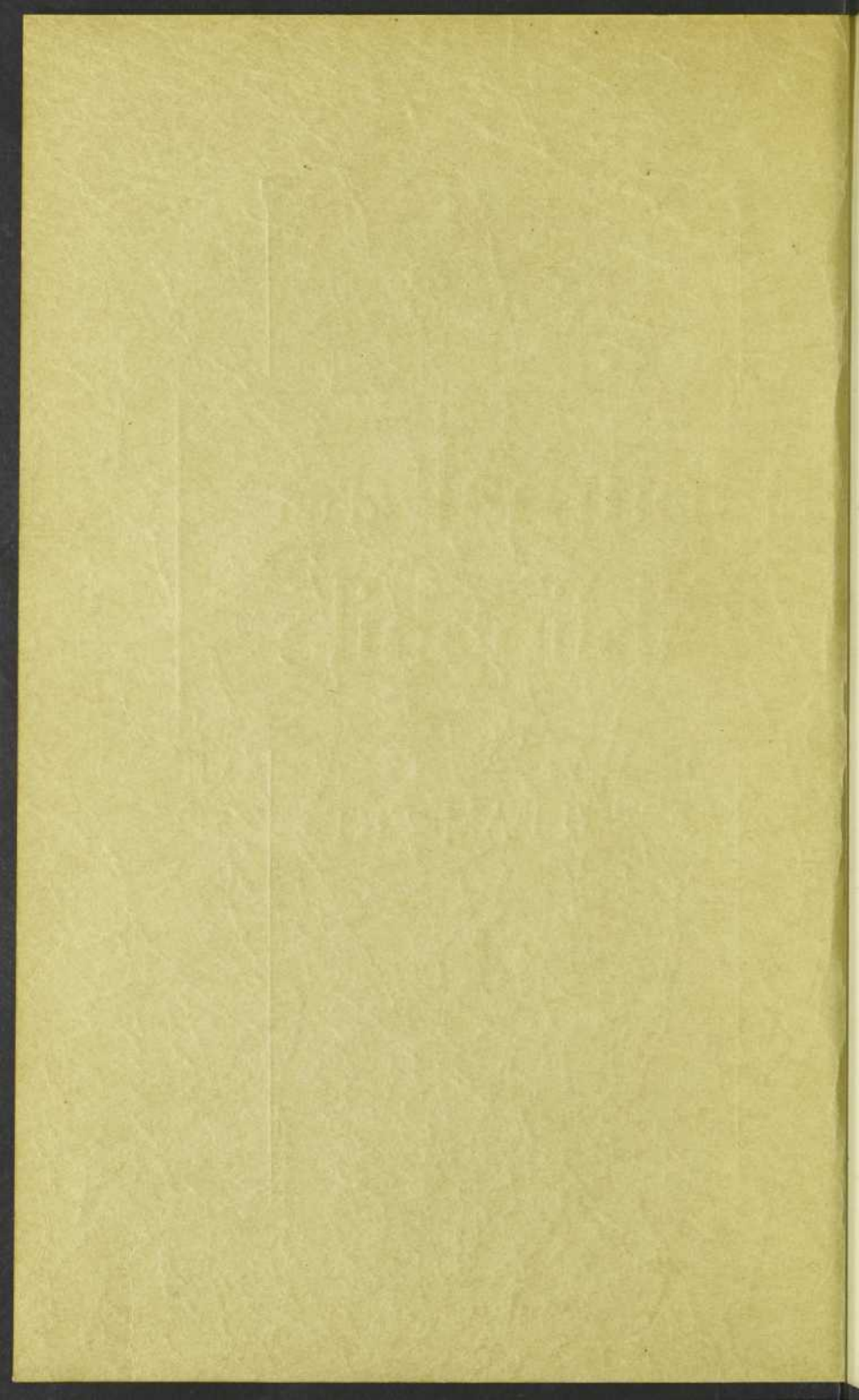
par

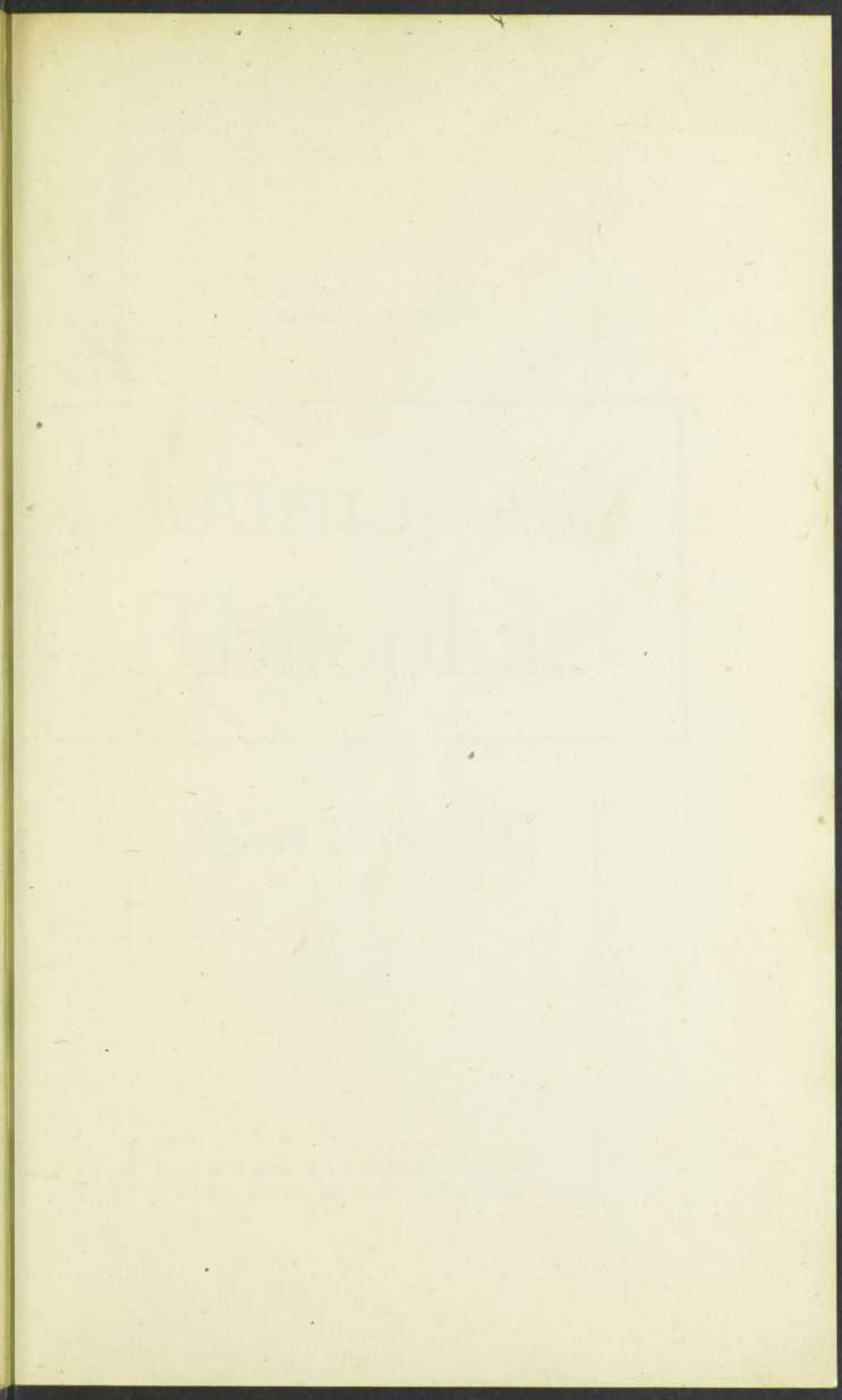
Adélarde LAMBERT

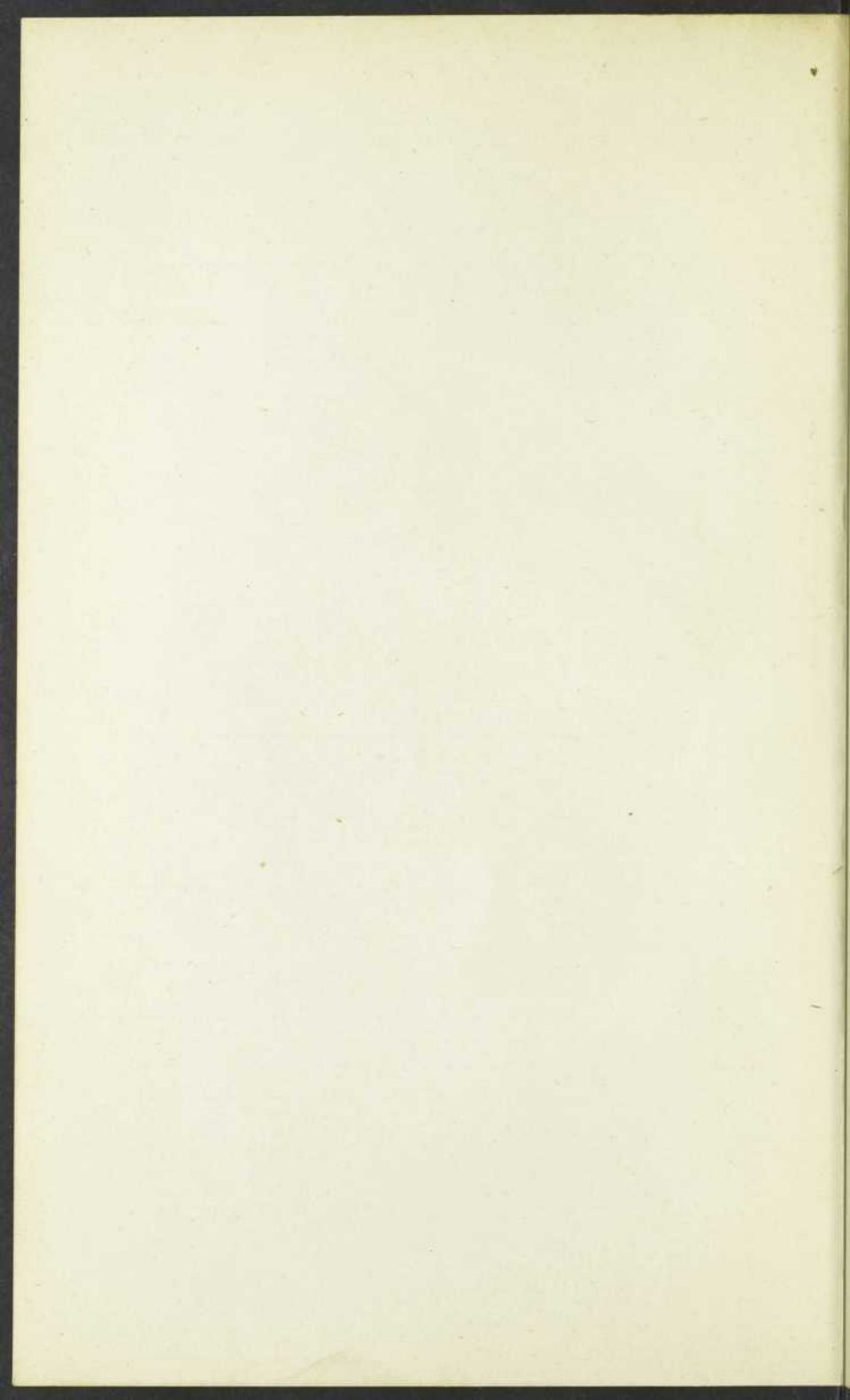


1927 Imp. "LA PAROLE", Limitée,
163 Hériot, Drummondville, Qué.

6012







Collectionner... c'est
contribuer à l'Histoire

Journal d'un Bibliophile

par

Adélarde LAMBERT



1927 Imp. "LA PAROLE", Limitée,
163 Hériot, Drummondville, Qué.

Z

1401

L22

1927

AU LECTEUR

Celui qui vient aujourd'hui vous présenter ce volume est un simple artisan épris des beautés de l'histoire de son pays. Il vient furtivement en votre compagnie faire un retour sur son passé et dire l'attrait qu'a eu pour lui, dès sa plus tendre jeunesse, la lecture des livres du terroir.

Comme il aimerait, toutefois, dans un style imagé, vous rapporter les douces émotions ressenties aux différentes époques de sa vie de collectionneur, vous dépeindre les premières sensations de joie, de crainte, voire de peur, qui présidèrent aux lectures qu'il fit des contes et légendes des Dugas, des Fréchette, des Lemay, des Rousseau, des Stevens, des Taché et autres!

Il n'a cependant aucune demande d'excuse à for-

muler pour avoir été un amateur passionné de littérature nationale et, encore aujourd'hui, il croit plus que jamais qu'une plus large diffusion des auteurs de CHEZ-NOUS infuserait dans l'âme de nos enfants une source intarissable d'amour et d'orgueil à l'égard du Pays des Ancêtres et de tout ce que renferme de beau et de grand le mot PATRIE.

C'est le Livre qui nous fait connaître les grands hommes disparus qui ont dirigé les destinées de notre pays. C'est par la lecture que l'on apprend, — avec stupéfaction parfois, — ces voyages hardis, ces traversées et ces naufrages émotionnants, ces explorations, ces découvertes, et tout ce que comportent de misères et de mérites de telles aventures.

C'est en lisant également que l'on apprend les actes de bravoure des guerriers qui, sur les champs de bataille, ont sacrifié leur vie pour la défense du sol natal, du bien paternel, de l'existence et du bien-être de la famille.

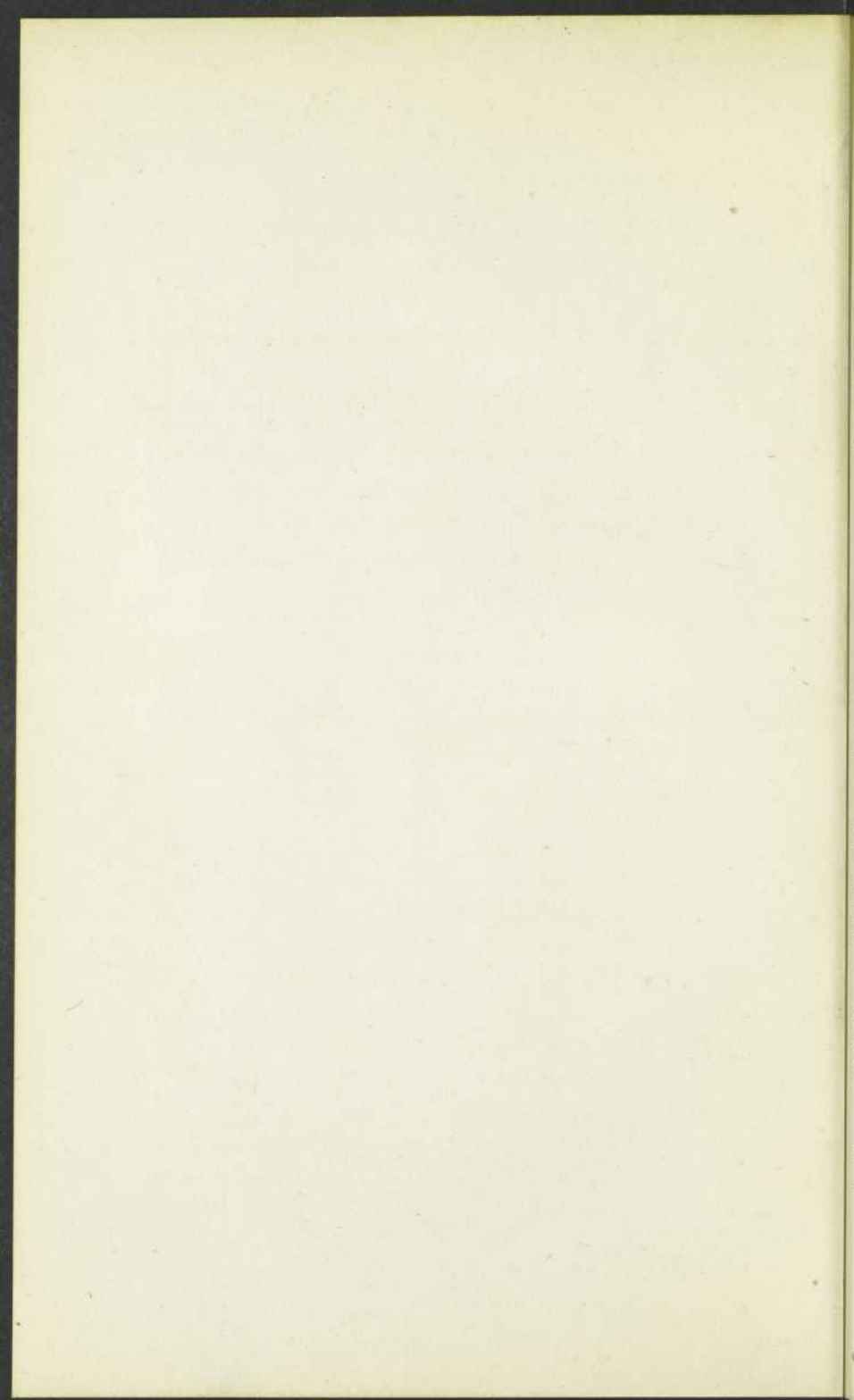
Le livre a encore une mission à remplir: c'est qu'en infusant chez nous l'orgueil sacré et du pays et des ancêtres, il endiguera les trop nombreuses défections de compatriotes qui s'en vont assassiner la race au milieu d'éléments étrangers hostiles à nos idées et à notre mentalité.

Si l'auteur, donc, malgré son incompétence, n'a

pu résister au désir de publier les lignes qui vont suivre, c'est qu'il avait en vue le bien de ses compatriotes auxquels il voudrait, si possible, insuffler un peu de l'amour qu'il ressent pour notre histoire et pour ceux qui l'ont faite ou relatée.

Et si, après la lecture de ces pauvres, de ces modestes pages, on se sent quelque peu plus sympathique envers nos écrivains, nos collections, nos bibliothèques; si le livre canadien, par le fait même, trouve désormais dans votre coeur sa place élargie, son effort aura été satisfait amplement.





Journal d'un Bibliophile



I

Mes premières lectures

C'était en 1878, vers le 20 juin. Je m'en revenais joyeux à la maison. C'étaient les vacances. Deux longs mois devant soi, pour le plaisir, les amusements, le repos après les études forcées.

Il y avait eu distribution de prix. J'apportais sous le bras un tout petit livre de récompense: "Eustache", par le chanoine Schmid, le digne complément de "Geneviève de Brabant", celui-là même qui avait fait verser d'abondantes larmes silencieuses au chef de la famille.

Oui! le père, chez-nous, avait pleuré, de grosses larmes avaient roulé sur cette rude figure au regard sévère, en écoutant la lecture de la triste odyssée de Geneviève.

Ce bon père, qui possédait la force de deux ou trois hommes ordinaires, qui n'avait jamais connu la

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

peur, s'attendrissait facilement aux récits de la faiblesse opprimée et sans défense.

L'année suivante, je revenais de l'examen avec un plus gros volume: "La Conquête du Mexique par Fernand Cortez".

Je fus fort impressionné par la lecture de ces conquêtes espagnoles sur les habitants sauvages du riche empire mexicain.

Ce furent là mes premières lectures.

Vers l'année 1883, mon frère aîné me paya un abonnement à "L'Etendard", journal publié à Montréal, par le sénateur F.-X.-A. Trudel.

Je commençai alors à me nourrir de bonnes lectures, instructives, religieuses et patriotiques.

"L'Etendard" publiait ses feuillets en fascicules de format in-12 ou in-8 qui, réunis et reliés, formaient de jolis volumes.

Il publia successivement: "Le Chien d'Or", traduction de Pamphile Lemay; "Deux mariages à l'Américaine"; "Potira et Jean Canada"; "Les Diables Rouges" et "Le Chasseur Canadien", de G. Ferry: romans d'aventures extraordinaires où les héros, Balthasar et Bois Rosé, étaient d'honnêtes Canadiens français remplis de bravoure et d'endurance, et toujours prêts à défendre la cause du faible et de l'opprimé.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

En 1884, je fus retiré de l'école et engagé, comme petit messenger, dans un magasin d'épiceries.

J'avais toujours le goût de la lecture et je m'abonnai au "Monde Illustré", journal publié à Montréal et qui venait remplacer, pour ainsi dire, "L'Opinion Publique", disparue en 1883.

Le "Monde Illustré" était le journal par excellence, le journal des jeunes Canadiens français, puisqu'il n'y avait pas un seul de ses numéros qui ne contînt une légende ou un récit du terroir.

Il publia plusieurs romans-nouvelles, entre autres: "Famille sans Nom", de Jules Verne, et les "Mangeurs de feu", de Jacoliot. Dans ce dernier, Dick Lefaucheur, un Canadien français, tient le beau rôle.

Après quelques mois de travail, où j'avais économisé quelques sous, je me procurai deux volumes: "Gustave ou un Héros Canadien" et "Armand Durant", de Mme Leprohon.

Un soir, je reviens du centre de la ville tout joyeux. Je rapportais chez moi quatre volumes bien reliés: les deux ci-haut mentionnés et "Le Chien d'Or", en deux volumes.

Ma collection de "Canadiana" était commencée.

A mesure que j'amassai quelques sous, je continuai à enrichir ma collection: "Trois Légendes de Mon Pays", "Forestiers et Voyageurs", "La Premiè-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

re Canadienne du Nord-Ouest", "Jacques et Marie-François de Bienville", "Le Manoir de Villerai", "Jos. Montferrant", etc.

Ces livres aussitôt reçus étaient lus aussitôt, puis mis à clef, car je ne voulais prêter aucun livre, puisque j'avais lu quelque part: "Livre prêté, livre perdu."



II

Mes débuts de collectionneur

Il y avait, dans un magasin où j'étais employé, deux jeunes gens avec lesquels j'avais beaucoup de contredits.

Ils travaillaient fort pour me gagner à leurs idées révolutionnaires. Ils étaient enthousiasmés par la lecture des exploits du grand Napoléon et de la Révolution française.

Ils recevaient "La Patrie", journal alors rédigé par H. Beaugrand.

Les polémiques acerbes et décevantes de Louis Fréchette avec les Castors, L.-P. Tardivel et autres, les transportaient d'enthousiasme.

Ils me passaient ces articles, ainsi que certains volumes du même auteur, comme "La voix d'un exilé", "Petite histoire des rois de France", etc. : peti-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

tes histoires plus ou moins édifiantes, qui étaient loin d'exciter mon admiration.

Louis Fréchette aurait dû, il me semble, consacrer à une meilleure cause son talent d'écrivain. Il aurait pu l'employer à édifier plutôt qu'à saper et à détruire tout respect dû aux représentants de l'ordre.

Les rois de France, tous des fous, des lunatiques, des monstres d'iniquité, prétendait Fréchette. Quelle aberration!

Et, cependant, jamais un mot ne sort de sa bouche pour désapprouver les massacres, les guillotines et noyades d'un Robespierre, d'un Danton ou d'un Carrier.

Plus tard, Fréchette a publié: "Conférence sur Notre-Dame de Lourdes", "Contes de Noël", mais il a toujours conservé un peu trop sa fougue juvénile.

Sa dernière sortie contre le drapeau fleur de lys à raies bleues, portant au centre le Sacré-Coeur, lui valut un silence froid.

Quelques-uns de ses fervents adeptes ont pu déplorer le fait que Louis Fréchette n'ait pas eu des funérailles nationales, mais si ses oeuvres, comme poète, étaient admirables, n'a-t-il pas trop cultivé, peut-être par intérêt ou gloriole, les faveurs des tenants ou successeurs de ceux qui ont effacé le nom de Dieu de leurs institutions.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

La couronne académique ne lui valait certes pas l'affection et le coeur de ses compatriotes bien pensants.

Je n'écris pas ceci pour le simple plaisir de dénigrer, et le fait suivant me mettra à l'abri de tout soupçon à cet égard :

Le journal "Le Monde", publié à Montréal, donnait pour feuilleton, dans le temps: "Les Trois Mousquetaires", d'Alexandre Dumas.

Les autorités intimèrent aux propriétaires du journal de discontinuer la publication de ce roman immoral.

Le lendemain, "Le Monde" nous arrivait avec seize pages remplies du feuilleton en question. Le roman se trouvait au complet et rien d'autre chose n'y était publié. Sur la première page du journal étaient écrits ces mots, en gros caractères: "Il est défendu de lire ceci."

En constatant la vilénie, les figures de mes deux contradicteurs s'épanouirent et l'un d'eux, brandissant le journal, m'interpella ainsi :

—Viens lire quelque chose qui va t'intéresser: Beaugrand et Fréchette ne peuvent surpasser cela.

Sans aucun doute, Beaugrand et Fréchette ne pouvaient surpasser cette perfidie, mais ils en avaient fait assez pour amener ces jeunes gens et beaucoup

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

d'autres dans cet état d'âme qui les faisait rire et se faire fi de toutes directions raisonnables venant d'autorités reconnues.

Outre les ouvrages de Fréchette qui m'avaient été donnés et un roman: "Jeanne la Fileuse", de H. Beaugrand, je me procurai un autre roman: "Les deux Testaments", d'Anna Duval; plus tard, un volume de poésies du même auteur et "L'Affaire Sougraine", de Pamphile Lemay.

Tous ces ouvrages sont introuvables aujourd'hui.

"Histoire des Canadiens français de Fall-River", de H. Dubuque; "Les Anciens Canadiens", de de Gaspé; "Histoire du Canada", de Garneau, vinrent ensuite, et cela tournait à la lecture plus sérieuse.

Au bout de trois ans, j'avais cent cinquante volumes presque tous reliés, plus qu'il n'en fallait pour contenter un collectionneur en herbe.



III

A propos du roman "Picounoc"

L'ère était aux conventions nationales. C'était le complément de nos fêtes de la Saint-Jean-Baptiste, célébrées avec tant d'éclat par les premiers Canadiens émigrés aux Etats-Unis.

Ces conventions, où se réunissait l'élite de nos têtes dirigeantes, étaient fructueuses, car elles activaient l'esprit de conservation nationale chez nos compatriotes.

Vers 1878, si je me rappelle bien, après une de ces réunions patriotiques, il y avait rendez-vous à la résidence de M. le curé Bédard, de la paroisse Notre-Dame de Lourdes, de Fall-River.

J'étais servant de messe de ce bon prêtre et j'avais presque entrée libre au presbytère.

Ce jour-là, j'étais à m'amuser tout près, lorsque

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

le curé me fit signe d'approcher et me dit de me rendre dans le grand salon en attendant de faire une commission.

Il y avait là réunis: l'abbé F.-X. Chagnon, curé de Champlain, N.-Y.; Ferdinand Gagnon, de Worcester; le Dr Martel, de Lewiston; Ed. Mallet, du Département des Réserves indiennes, de Washington; H. Dubuque et autres. Il y avait là aussi une vieille Canadienne pour laquelle le curé Bédard était à parachever un écrit pour un service quelconque.

En entrant, je fus quelque peu gêné à la vue de tant de personnages qui parlaient haut et s'égayaient à qui mieux mieux.

Après avoir jeté un regard timide sur l'assistance, je fixai les yeux sur la bibliothèque du curé.

Ces rayons garnis de livres bien rangés avaient tout l'attrait et l'aimant nécessaire pour concentrer mon attention.

Comme je me trouvais à regarder deux petits volumes: "Picounoc le Maudit", de Pamphile Lemay, une personne de l'assistance me dit:

—Comment aimerais-tu à lire l'histoire de Picounoc?

Il va sans dire que je n'étais pas prêt à me prononcer et que ma réponse se fit attendre.

La vieille Canadienne, qui avait fait preuve, jusqu'alors, de verbiage, vint me tirer d'embarras,

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

car, au nom de Picounoc, elle se souleva à demi sur sa chaise et dit :

—Vraiment, M. le curé, vous avez l'histoire de Picounoc le Maudit dans votre bibliothèque, que vous avez donc là un beau livre!

Le curé, à ce compliment inattendu, se mit à sourire, et la vieille, sans plus tarder, s'employa à repasser toute la généalogie de la famille St-Pierre, dont elle prétendait que Picounoc était un des descendants et, le plus piquant de l'histoire, c'est qu'elle réclamait une parenté avec le personnage du roman de Pamphile Lemay.

Le curé Bédard finit l'écrit de la vieille, le lui remit et alla la reconduire à la porte.

A son retour, il y eut éclat de rire général et tous firent compliment au curé Bédard sur les beaux livres qu'il possédait dans sa bibliothèque et d'avoir comme paroissienne une descendante de Picounoc le Maudit.

—Eh! disait l'un, pourquoi blâmer une femme d'aimer à lire l'histoire d'un membre illustre de sa famille?

—Le sang est plus épais que l'eau, disait l'autre.

Et il y eut feu roulant de propos appropriés.

Moi, pour ma part, je vivais des minutes de contentement en voyant cette franche gaieté régner parmi ce groupe d'hommes qui consacraient, dans les

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

heures plus sérieuses, leur temps et leur énergie au bien et à l'avancement de la nation canadienne.

Le curé Bédard se faisait remarquer par son bon gros rire franc et sonore.

Quant à Ferdinand Gagnon, son gros ventre de trois cents livres rebondissait à faire craindre un désastre.

Cher curé Bédard et brave Ferdinand Gagnon, ils sont morts peu d'années après, l'un en 1884, à l'âge de 42 ans, et l'autre en 1886, à 36 ans, dans toute la fleur de l'âge.

Ce furent là deux pertes sensibles qui ont beaucoup affecté les Canadiens émigrés aux États-Unis.

Le curé Bédard était un orateur sacré de premier ordre. Il avait fait publier un manuel de cantiques et de prières et était l'auteur de chants sacrés des mieux réussis.

Ferdinand Gagnon était un orateur qui soulevait les masses, un patriote convaincu et un brillant journaliste.



IV

Une acquisition

Entre les années 1887 et 1890, je fus complètement arrêté et vint bien prêt d'être guéri à tout jamais de mes idées de collectionneur.

J'étais allé demeurer avec mes parents qui s'étaient établis sur une ferme nouvelle au Canada.

Là, je fus trois ans à travailler fort pour défricher de la terre neuve. Pas un instant je n'avais le loisir de faire la moindre lecture.

Après trois ans de cette vie de durs labeurs, m'étant marié, je quittai le toit paternel pour retourner aux Etats-Unis.

Je m'engageai dans un magasin comme commissionnaire et je faisais la livraison à domicile. Je travaillais pour un salaire très minime et il me fallait économiser pour me faire un chez-moi.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Dans ce temps-là, comme avant et après, nombreuses étaient les familles de cultivateurs de la province de Québec qui abandonnaient leurs terres pour venir demeurer dans les villes des Etats de la Nouvelle-Angleterre.

Dans toutes ces familles d'émigrés, il était assez rare qu'on ne pût trouver quelques livres et même de très beaux livres canadiens qu'on laissait, le plus souvent, dans les mains des jeunes enfants.

A la vue de ces volumes voués à la perte, mes instincts et mes désirs de posséder revinrent petit à petit s'emparer de ma personne.

Souvent, pour quelques sous donnés aux enfants, avec le consentement des parents, je devenais acquéreur de ces vieux livres voués à la destruction.

Souvent aussi, on me les donnait en disant: "Emportez-les, ce n'est que du papier pour salir la place que je serai obligé de balayer et de jeter au feu quelque'un de ces jours."

Vers 1899, j'entrai dans le commerce du thé et du café et j'allais, tous les jours, par les maisons, faire la livraison de ces produits.

C'était une belle journée de printemps. Portes et fenêtres étaient entr'ouvertes, car une douce brise chaude et reposante se faisait sentir.

J'arrivai chez une dame René. Elle était en train de faire son grand ménage du printemps et

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

comme je m'apprêtais à entrer à l'intérieur du logis, je m'arrêtai sur le seuil de la porte tout interdit.

Sur deux chaises, devant le poêle, était placée une grande boîte de deux pieds sur trois environ. Cette boîte était remplie de livres.

Tout près, le rond du poêle était ouvert et un feu pétillant d'aise sautillait, car je crois qu'il savourait d'avance la douceur de dévorer tant de vieux livres précieux.

Je lâchai un cri. A cet instant, Mme René retirait son bras de la boîte tenant à la main un livre, prête à le jeter au feu qui n'attendait que cela pour activer son appétit destructeur.

—Qu'est-ce qu'il y a donc? dit-elle, en me regardant.

—Il y a, Mme René, que je croyais que vous étiez pour jeter ce volume au feu.

Elle éclata de rire et dit:

—Celui-là et tous ceux que vous voyez dans cette boîte.

—Voulez-vous me vendre cela, lui demandai-je?

Elle me regarda d'un air surpris:

—Vous vendre cela, dit-elle: emportez la boîte, cela me débarrassera plus vite, car si je les brûlais, ce n'est pas pour le besoin de chauffer, il fait assez

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

chaud sans cela. Oui, délivrez-moi au plus vite de cet embarras.

Je ne lui laissai pas le temps de répéter cette offre et je lui présentai deux dollars qu'elle finit par accepter, vu mon insistance.

Je chargeai la boîte dans ma voiture et, midi arrivé, je fouillai à corps perdu dans cette boîte pour me rendre compte de la valeur du trésor acquis.

Il y avait là cent soixante-huit volumes de "Canadiana", dont un grand nombre étaient bien propres et les autres, avec un peu de travail, pouvant devenir passables.



V

La joie qu'on éprouve quelquefois

Mes chers amis, aimez-vous les livres? Avez-vous désiré de posséder tel ou tel volume de littérature? Avez-vous goûté le plaisir et le bonheur de trouver un livre que vous croyiez introuvable?

Si non, vous n'êtes pas bouquineur, vous n'êtes pas collectionneur et vous ne pouvez avoir la moindre idée de ce contentement qui rend un homme heureux.

Deux semaines après l'événement de la boîte, dans l'après-midi, j'étais entré chez une dame Rivard qui, elle aussi, était à faire son grand ménage du printemps.

Elle avait retiré d'une armoire une pile de livres qu'elle avait posée sur la table de la cuisine.

En voyant ces livres, j'eus la pensée de lui ra-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

conter l'acquisition de la fameuse boîte et le plaisir que cela m'avait causé.

—Vous aimez les livres? me dit-elle.

—Je les aime, je les chéris, je les dévore.

—S'il en est ainsi, débarrassez-moi donc de ceux-là.

Je donnai un dollar et j'emportai la pile de livres. Il y avait une trentaine de volumes et, en plus, une série de la "Revue de Montréal", de 1877 à 1881, reliée en cinq volumes.

Le soir, en classant cette nouvelle acquisition, je constatai avec chagrin qu'il manquait deux numéros de la "Revue de Montréal", de l'année 1878.

J'écrivis aux librairies de Montréal, mais il me fut impossible de me procurer ces numéros de malheur.

On rapporte qu'un jour un amis se présenta chez un juge de la Cour supérieure de la province de Québec avec une petite brochure de seize pages aux feuilles jaunies, sales et presque hors de service.

Le juge était un ardent collectionneur de bouquins et l'ami le connaissait, car il lui dit en entrant :

—Votre Honneur, je crois vous apporter quelque chose qui va vous intéresser.

Et il lui tend le fascicule jauni mais complet.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Le juge prend les feuillets, regarde, et sa figure s'illumine de satisfaction.

—Je te donne dix dollars pour cela, dit-il.

L'ami accepte et se retire satisfait de sa vente, tandis que le juge, resté seul, se met à gambader, à gesticuler dans des transports de joie délirante.

Il avait oublié la gravité que requérait sa qualité de juge devant un chiffon de papier sali par l'âge, mais dont la valeur était inestimable selon son jugement, à cause de sa rareté.

Cette histoire du juge n'avait pas lieu de m'étonner, car j'ai été à même, souvent, d'éprouver ces joies de bibliophile.

Voici un exemple: je me rendis, un jour, chez un client, pour achever une vente de meubles.

En entrant dans la maison, mes regards furent attirés par une petite table, tassée dans le coin, sur laquelle il y avait quantité de papiers étendus.

Tout à coup, je tressaillis d'émotion: il y avait là, sur cette table, plusieurs numéros d'anciennes revues et, parmi ceux-là, trois numéros de la "Revue de Montréal". J'avançai précipitamment pour voir de plus près et j'éprouvai en ce moment une joie si grande qu'il me serait tout à fait impossible de vous la dépeindre.

Parmi les trois numéros qui se trouvaient là de-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

vant moi étaient les deux numéros qui me manquaient pour compléter ma série.

Je crois encore aujourd'hui que si j'avais été seul en ce moment, je me serais rendu coupable de vol en m'emparant des numéros tant recherchés.

La femme de la maison était là, mais j'hésitai beaucoup à les lui demander, dans la crainte d'un refus qui, je crois, m'aurait été fatal.

J'offris cinquante sous pour les deux numéros, mais elle me les donna pour rien.

Le soir, à la maison, en les ajoutant à ma série, j'éprouvai, comme le juge ci-haut mentionné, cette joie incontrôlable, délirante et tapageuse.

Le fait d'avoir complété ma série ne pouvait peut-être pas avoir la valeur et l'importance du document qui était tombé dans les mains du juge, mais, moi, je n'avais jamais été tenu à cette haute réserve et à la gravité que comporte une telle fonction.



VI

Une surprise — Quelques revues

Pendant les trente ans que j'ai collectionné, il m'est souvent arrivé des surprises désagréables et agréables et dont la portée pouvait paraître inconcevable pour plusieurs.

Une fois, j'avais acheté d'un particulier un vieux livre rare. À quelques jours de là, j'étais à examiner ce volume, quand je constatai avec dépit qu'il lui manquait deux pages.

Ce livre, que j'estimais d'un haut prix, ne valait plus, par là, que presque rien pour moi.

Le particulier, de qui je le tenais, avait déménagé je ne savais où et il m'était impossible de faire une réclamation.

Il me fallut concentrer en moi-même ma colère et mon dépit.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Deux ans après, j'achetai, d'une dame Gauthier, quelques vieux livres et, le soir, je me mis en frais d'examiner mon acquisition.

En feuilletant ces livres, une feuille tomba, tout à coup, de l'un d'eux, et alla se déposer en voltigeant sur le parquet.

Je ramasse ce papier, jette les yeux dessus et, ô surprise! agréable cette fois, c'étaient les deux pages qui manquaient au vieux livre acheté deux ans auparavant.

Le lendemain, j'allai aux informations. La famille Gauthier et la famille du particulier étaient parentes et le livre avait dû passer de l'une à l'autre.

C'était presque un miracle, toutefois, que cette feuille vint, après deux ans d'absence, tomber dans mes mains.

Je continuai toujours à acheter de ces livres trouvés au hasard et, en 1912, j'avais quinze cents volumes canadiens et aussi plusieurs revues et publications de petit format: "L'Opinion Publique", "Le Monde Illustré", "L'Album Universel", "Le Bazar et la Kermesse", "Le Foyer Canadien", "Le Foyer Domestique", "La Revue Canadienne", "La Revue des Deux Frances", "La Revue Nationale", "La Bibliothèque Canadienne", "L'Etudiant" et "La Revue Franco-Américaine".

Dans cette dernière revue, j'avais été intéressé par une annonce de vente de livres très rares.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

J'écrivis à la revue et je reçus l'adresse de la Maison G. Ducharme, librairie de Montréal, qui ne s'occupait que de la vente de livres traitant de l'Amérique en général et surtout du Canada.

C'était mon affaire et, en quelques années (mon salaire et quelques transactions heureuses me permettant enfin de faire de telles dépenses), je m'étais procuré presque tout ce qu'il y avait d'important dans les ouvrages canadiens.

Dans les revues, j'avais ajouté: "L'Abeille", "La Ruche Littéraire", "Le Foyer Canadien", "Les Soirées Canadiennes", "Nouvelles Soirées Canadiennes", "La Feuille d'Erable", "Le Bulletin des Recherches Historiques", "La Nouvelle France", "Les Annales Criminelles Canadiennes", "Les Cloches et le Bulletin Historique de St-Boniface", "L'Album de La Minerve", "Echos du Cabinet de Lectures Paroissiales", "Le Canada Français" avec ses suppléments, "Le Canada-Revue", qui fut interdit par les autorités vu la violence des écrits de ses collaborateurs, "L'Annuaire Ville-Marie", "Le Naturaliste" et combien d'autres de moindre importance qu'il serait trop long d'énumérer ici.

J'avais aussi des ouvrages comme: "Répertoire National", quatre volumes; "Mémoires de la Société Historique de Montréal", douze volumes; "Mémoires de la Société Historique de Québec", huit volumes; "Edits et Ordonnances", trois volumes; "Lettres curieuses et édifiantes", vingt-six volumes; les oeuvres

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

vres très complètes de l'abbé Casgrain et de Laverdière y compris "Le Journal du Maréchal de Lévis", douze volumes; les oeuvres de: F. Parkman, quatorze volumes; Rév. J.-B. Proulx, quinze volumes; Fréchette, Chauveau, Lemay, Chapais, Dionne, Roy, St-Maurice, d'Arles, Dugas, Taché, Sulte, Tardivel, etc., sans omettre les vieux ouvrages tels que: "Mère Marie de l'Incarnation", "Champlain" et ceux de Hennepin, Charlevoix, Bossu, J.-G. Shea, Lafitau, Lescarbot, Lehontan, Franchère, Sagard, les Relations des Jésuites, les oeuvres de Martin, Vincent, Chabert, Ulao, la Collection de Manuscrits et tant d'autres ouvrages qu'il me faudrait un volume pour en classer tous les auteurs.



VII

Je vends ma collection

En 1918, j'avais près de quatre mille ouvrages canadiens.

Cela commençait à être embarrassant pour la famille. J'avais des armoires remplies à déborder dans toutes les pièces de la maison, le salon, la salle à dîner, les chambres à coucher; il y en avait partout.

Souvent, il m'arrivait de lire que tel incendie avait détruit certaines collections de livres précieux et cela me faisait songer à mettre mon trésor à l'abri d'une telle surprise, car toute une vie de travail eut été anéantie.

Un jour, en parlant avec un ami, entrepreneur-mécanicien, je lui demandai de calculer le prix que coûterait la construction d'une espèce de crypte en pierre ou ciment, dans une déclivité derrière ma maison.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

—Pour un garage d'auto, me dit-il.

—Non, c'est pour y placer mes livres.

—Des livres! s'exclama-t-il en me regardant fixement un instant.

Il partit en disant qu'il y verrait.

Je devinai sa pensée, ma demande lui avait paru hors de l'ordinaire. Je ne le revis qu'après avoir vendu ma collection à l'Association Canado-Américaine, ce qui arriva peu de temps après.

Il vint me voir alors et me dit :

—Cette proposition était donc sérieuse?

—Des plus sérieuses, répondis-je, mais je ne bâtis plus à présent, car j'ai vendu mes livres.

—Je le sais, et je vois par le prix de vente que cela valait la peine d'être mis en sûreté.

—Peut-être, mais, pour moi, ce n'était pas le prix que je considérais, mais la perte de ces livres rares et précieux qui n'auraient pu être remplacés.

Entre temps, j'avais l'insigne honneur de recevoir la visite du R. P. Henri Beaudé (Henri d'Arles de son nom d'auteur).

Cet éminent écrivain était à traduire et à ajouter plusieurs chapitres à l'oeuvre de Ed. Richard: "Acadia".

D'après une information, il s'était présenté et

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

avait trouvé dans ma collection assez de documents rares pour lui aider à parachever son oeuvre.

Il a dû être satisfait, car c'est lui, le R. P. Beaudé, qui a engagé l'Association Canado-Américaine à acquérir ma bibliothèque.

Plus tard, quand il fit publier le deuxième tome de l'histoire de l'Acadie, à la page 18, il faisait l'appréciation flatteuse suivante, en parlant du livre: "Neutral French or The Exile of the Nova Scotia", par M. Williams:

"C'est dans l'admirable collection de Canadianna, formée avec tant de soin et de patience par M. A. Lambert, de Manchester, N.-H., que nous avons trouvé ce volume qui mérite d'être mieux connu, tant l'auteur a prouvé de courage et de jugement."

Enfin, au mois de mai 1919, je vendais mes livres à l'Association Canado-Américaine, dont le bureau général est à Manchester, N.-H.

C'était dans mon voisinage et la bibliothèque devait être connue sous le nom de "Collection Lambert".

Il était aussi compris par les nouveaux propriétaires que le privilège m'était donné de visiter ce lieu comme bon me semblerait.

Et en ai-je usé et abusé de cette aimable permission!

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Tôt ou tard, malgré mon éloignement, quand il me sera donné de retourner à Manchester, je m'empresserai de rendre visite à ce temple de douces béatitudes, aux livres, aux vieux bouquins, mes compagnons de silence des jours passés.



VIII

La séparation

Le glas de la séparation avait donc sonné. Tous les soirs, je préparais quelques boîtes que, le lendemain, je transportais à leur nouveau local.

Je tenais à les transporter moi-même, car, dans un déménagement antérieur, ceux qui avaient fait le transport du ménage m'avaient chipé ou perdu en route cinq beaux volumes.

Un livre, c'est si facile à enlever; j'étais devenu prudent et défiant de tout le monde.

Un par un, je palpais mes livres et je les classais en séries.

C'est ainsi que j'avais réuni les oeuvres de nos historiens: Bédard, Brasseur de Bourbourg, David, Dent, Taillon, Ferland, Garneau, Guérin-Lajoie, Joyal, Rameau, Tanguay, Turcotte, etc. . .

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Combien d'idées et de petits détails me revenaient à la mémoire à chaque volume touché.

Quelquefois, aussi, un volume à belle reliure me rappelait tel souvenir, comme le fait suivant :

Une dame m'avait vendu quelques volumes et parmi le nombre se trouvait un gros in-folio paré d'une reliure des plus attrayantes.

—Celui-là, me dit-elle, je ne le vends pas, je le garde comme parure sur ma table de salon.

J'y jetai les yeux. C'était un livre écrit par un auteur pornographe, écumeur de bas fonds et calomniateur de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé.

C'était tout ce qu'il pouvait y avoir de plus bête et de plus dégradant en fait de littérature.

—Vous me donneriez de l'argent pour l'emporter, dis-je, et je n'en voudrais pas. Vous-même, savez-vous bien ce que contient ce volume ?

—Je ne l'ai jamais lu, me répondit-elle, mais il a une si belle couverture.

Oui, c'était une bien belle reliure, mais son contenu, du venin empoisonné, enveloppé dans du satin.

Elle ne savait pas lire, mais, par crainte que, plus tard, ses jeunes enfants en vîssent à jeter les yeux sur ce livre, elle prit le volume devant moi, et,

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

sans plus d'égard pour la précieuse couverture, le jeta au feu.

Je la félicitai pour son acte d'épuration et son sacrifice.

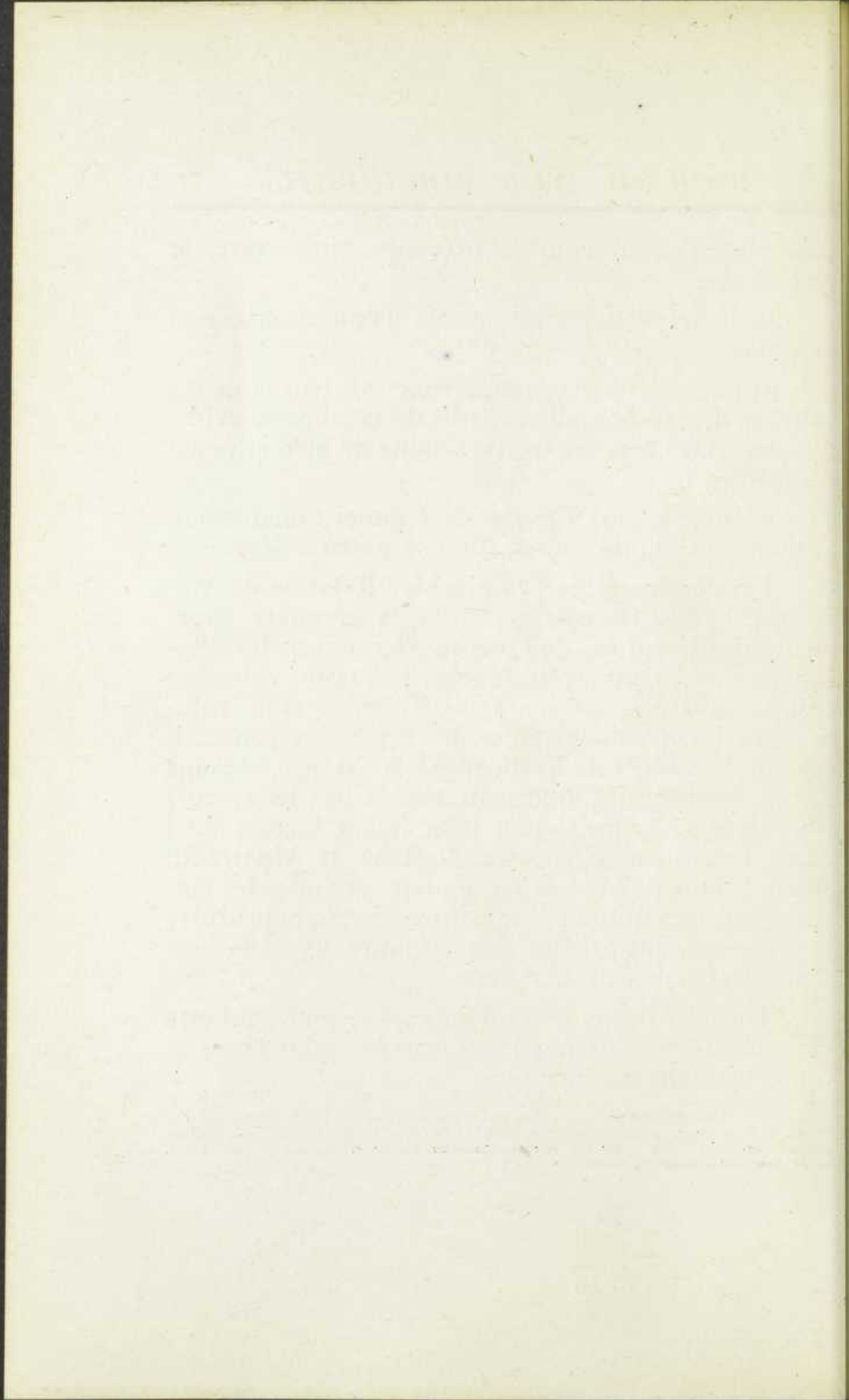
Si toutes les mères canadiennes avaient le même courage de dérober, aux regards de la jeunesse avide, tous les livres pervers, quelle somme de bien elles accompliraient.

Puisque je suis à parler de femmes canadiennes, j'ajouterai quelques mots sur nos auteurs féminins.

J'ai déjà parlé de l'admirable "Relation de Mère Marie de l'Incarnation" (1), la première supérieure des Ursulines de Québec. Il y a aussi les "Relations des Ursulines de Québec", quatre volumes; celles des Ursulines de Trois-Rivières, trois volumes; de bonnes biographies des premières éducatrices de la Nouvelle-France: Mlle Mance, Jeanne Leber, Marguerite Bourgeois, etc. Chez les auteurs plus récents: Laure Conan, mon auteur favori; aussi Mme Leprohon, Françoise, Gaétane de Montreuil, Bibaud, Duval, Madeleine, Fadette et toutes les tantes et cousines qui ont leur petit coin, pour instruire la jeunesse, dans presque tous les journaux de la province de Québec et du dehors.

Tous ces beaux noms d'auteurs se sont peut-être éloignés de ma vue par leurs oeuvres, mais je les ai conservés dans ma mémoire.

(1) Une édition de cette oeuvre a été vendue en 1919, dans une enchère à New-York, pour la somme de \$235.00 et c'était la deuxième édition publiée en 1691. La première édition, publiée en 1678 et que je possédais, avait beaucoup plus de valeur.



IX

La collection, c'est notre histoire

Plusieurs personnes m'ont demandé, par la suite, si j'éprouvais du regret de m'être séparé de mes livres.

Sans doute, j'éprouvais du regret comme toute personne qui se sépare de choses, de parents ou d'amis qui lui ont été chers.

Mais ce regret était plus que compensé par l'assurance que mes livres étaient dans une voûte de sûreté et entre des mains qui sauraient les faire servir au but pour lequel je m'étais imposé tant de travail, de recherches et de sacrifices.

Je n'étais pas millionnaire et j'ai accepté avec reconnaissance l'offre de l'Association Canado-Américaine.

La Société Historique de Boston avait délégué des représentants pour offrir cinquante mille dollars

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

à Monsieur Gagnon, de Québec, pour sa collection, mais celui-ci a préféré sacrifier vingt mille dollars pour la vendre aux Pères de Saint-Sulpice, de Montréal, afin qu'elle puisse demeurer en terre canadienne.

La collection Gagnon est riche en autographes de Champlain et autres fondateurs de la colonie française au Canada, mais le prix reçu pour le nombre de volumes (\$30,000) était hors de proportion comparativement à ma collection vu le grand nombre de duplicatas qui y étaient contenus.

N'empêche que cette collection était la plus riche qui existât en ce pays.

Une autre magnifique et précieuse collection, la collection Mallet, a été achetée par l'Union St-Jean-Baptiste, de Woonsocket, R.-I., et a été placée au collège des Assomptionnistes, à Worcester, Mass., où elle continue à s'augmenter, entourée de tous les soins que requiert sa valeur.

Tout peuple qui n'a pas d'histoire est un corps sans âme et, pour nous, ces collections parsemées ici et là, si riches en histoire de notre pays, serviront toujours à démentir les dénigreur de notre race et de nos traditions.

Je suis parfaitement convaincu que ma collection a déjà rendu d'appréciables services et qu'elle est appelée à en rendre encore bien d'autres dans l'avenir.

Des lettres très flatteuses ont été écrites par

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

des personnages en vue sur l'ensemble de l'oeuvre. Deux écrivains éminents ont eu l'avantage d'en apprécier la valeur en s'y documentant pour des écrits qu'ils ont produits.

Un comité de la cour Ferdinand Gagnon, de Nashua, est venu chercher des données sur son patron et il est reparti satisfait.

En 1922, le gardien de la collection m'écrivait la lettre suivante qui se passe de commentaires :

Mon cher ami,

Il faut que je vous raconte quelque chose. L'abbé Vaccarest a découvert que la première église catholique dans le New Hampshire a été fondée à Claremont, en 1824, par le Révérend Virgil Barber, S. J. Celui-ci était un ancien ministre presbytérien converti au catholicisme en 1818, ordonné prêtre à Boston le 3 décembre 1822 par Mgr de Cheverus. Or, durant l'hiver de 1824, le Père Barber se rendit dans la Province de Québec pour solliciter des souscriptions au profit de sa petite mission de Claremont. Et ceci est attesté par une lettre du Père Barber lui-même, dans les Annales des Ursulines de Québec, ainsi que par les mémoires de Mgr de Goesbriand. Il s'ensuit que les Canadiens français de la Province de Québec ont fourni leur quote-part pour l'établissement de la première paroisse catholique du New Hampshire. La petite église de Claremont, qui fut le berceau du catholicisme dans notre Etat, existe encore. Elle a été

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

restaurée par Mgr Guertin, il n'y a pas longtemps. Le Père Barber était marié avant sa conversion. Lorsqu'il se fit prêtre, sa femme s'en alla chez les religieuses Visitandines, à Georgetown, trois de ses filles entrèrent chez les Ursulines, à Québec et Trois-Rivières, et la quatrième s'en fut trouver sa mère à Georgetown.

N'est-ce pas que tout cela est intéressant? Le français possède en quelque sorte des droits historiques dans notre Etat, par le fait que les Canadiens français ont aidé de leurs deniers à bâtir l'église-mère qui, durant les années à suivre, devait rallier autour de son clocher tant de nos compatriotes.

ADOLPHE ROBERT.



X

Je deviens intermédiaire

Durant ma carrière de collectionneur, j'ai vu des convoitises et des appétits de toutes les couleurs et de tous les goûts. Avec un bibliomane, inutile de raisonner, il est irrésistiblement poussé par le désir de posséder et c'est un feu qui dévore.

La femme d'un riche commerçant de la ville se présente à moi un jour et me dit :

* —Monsieur, vous avez vendu une belle collection de livres canadiens à l'Association Canado-Américaine. Pour ma part, j'en avais un certain nombre, mais, dans un déménagement, une boîte remplie de menus objets avait été écartée par mégarde. A quelque temps de là, étant à ranger mes livres dans ma bibliothèque, je m'aperçus qu'il y manquait quelques volumes et des meilleurs. Je fis chercher et finis par trouver la boîte contenant ces livres dans la

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

cave et dans quel état! Les souris les avaient tous rongés et mis hors de service. Pourriez-vous me procurer le roman "Le Chien d'Or"?

—Madame, dis-je, ce roman n'est plus en librairie, mais on peut le trouver par hasard.

—Je le sais, reprit-elle, et j'ai écrit à plusieurs personnes, mais, si vous pouvez me le procurer, je vous donnerai vingt-cinq dollars pour votre trouble.

Elle partit. Je me mis en recherche et, au bout de huit jours, je lui remettais le volume demandé.

Ce volume lui coûtait dix-huit dollars, mais elle avait de la satisfaction pour beaucoup plus.

C'était, une autre fois, durant une campagne électorale. J'étais candidat du parti républicain pour la charge importante de l'assistance publique.

Un soir, quelques amis étaient venus me donner des nouvelles très encourageantes.

Parmi ce groupe, il y avait un homme que je ne connaissais pas et qui avait l'air renfrogné et peu loquace. Souvent, je remarquais son insistance à fixer les yeux sur ma bibliothèque.

Quand mes amis me quittèrent, mon homme, resté à l'écart, me poussa du coude, laissa partir les autres et me dit :

—Je vois que vous avez beaucoup de livres, n'avez-vous pas parmi ceux-ci le "Petit Albert"?

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

—Non, je ne l'ai pas, lui répondis-je.

—Si vous pouvez me le procurer, reprend l'étranger, je vous donnerai un bon prix.

Je lui dis qu'il était très facile de se procurer ce livre, qu'il ne valait pas cher pour ce qu'il était intéressant.

Il ne parut pas me comprendre et me raconta que depuis longtemps il cultivait l'idée de posséder un "Petit Albert". Il croyait que tous les curés en avaient un, mais ça le gênait d'aller demander ce livre au curé de la paroisse pour des raisons qu'il ne voulut pas me confier.

Je crois encore aujourd'hui qu'il aurait été reçu avec commisération ou rebuffade.

Je lui dis de revenir dans quelques jours, c'était peut-être le meilleur moyen de le guérir.

A quelque temps de là, quand je lui tendis un "Petit Albert", dans ses yeux brilla un éclair de sauvage résolution et il partit emportant le bonheur du reste de sa vie.

Quelquefois, il m'était demandé des ouvrages plus sérieux. Plusieurs m'ont réclamé "Les Voix Canadiennes", en neuf volumes, éditées chez A. Savâète, à Paris, France.

Cette oeuvre, qui résume toutes les difficultés politiques et religieuses du Canada français est sous

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

l'interdit des autorités gouvernementales canadiennes et la vente en est prohibée.

Or, je crois que l'on a ainsi dérobé au peuple le privilège de s'instruire sur les menées et supercheries de politiciens et autres personnages de marque ou des vendeurs de droit d'aînesse pour des promesses jamais tenues.

La paternité de ce recueil est attribuée au regretté Mgr Laflèche, qui est demeuré grand dans l'estime des Canadiens français. Celui-là connaissait les aboutissants de toutes les bassesses des petits et des grands.



XI

A propos d'autographes

Le bureau d'hygiène de la ville, dans une de ses tournées d'inspection, avait visité une maison de pension et avait découvert, dans un grenier, une quantité de valises et de boîtes remplies de papiers.

L'ordre fut intimé aux propriétaires d'avoir à nettoyer ce grenier qui était un danger permanent pour le feu et pour la santé publique.

Sachant que j'étais amateur de livres, ces gens vinrent me chercher pour me vendre deux valises remplies de livres et de manuscrits.

Ces valises appartenaient à un professeur malheureux qui les avait déposées là temporairement, mais qui, depuis son départ, n'avait plus donné signe de vie.

Elles contenaient, en grande partie, de bons clas-

siques français et quelques ouvrages sur le Canada. Je gardai ces derniers, mais, quant aux autres, j'en donnai une bonne partie au couvent Villa Augustina et le reste à des amis.

Dans ces livres, il y avait nombre d'autographes signés par des auteurs de renom, autographes que j'avais gardés tout en les laissant voir à des amis. J'avais cru, pour quelque temps, posséder un autographe de Victor Hugo et j'en témoignai ma joie à ces derniers.

Un jour, un riche Américain s'amène à la maison et me dit :

—Vous avez des autographes d'auteurs français?

—Oui.

—Avez-vous celui de Victor Hugo?

—Je le crois.

—Si vous avez cela en main, dit-il, je vous donnerai cent dollars.

J'allai chercher les autographes, car, de plus en plus, je croyais m'apercevoir que j'avais affaire à un enragé collectionneur.

En effet, quand je lui remis ces papiers, c'est avec des mains agitées qu'il les saisit, dans ses yeux se jouaient de petites étincelles et toute sa figure reflétait tour à tour les nuances les plus diverses.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Il sort une loupe de sa poche de veston et se met à examiner les autographes. Il s'arrête longuement sur celui de Victor Hugo mais, tout à coup, il lâche un juron et me dit :

—Malheur! ceci n'est pas un autographe, c'est un imprimé des mieux réussis, si bien réussi, que c'est à s'y tromper!

Il parut très contrarié, continua en bougonnant à manoeuvrer quelques feuilles à lui, puis il partit.

Je passai à la cuisine regarder l'heure, j'étais en retard pour le travail. Quand je revins pour ranger mes papiers et les remettre en place, je m'aperçus que mon autographe de Victor Hugo avait disparu et qu'il ne serait jamais plus question des cent dollars.

J'avais eu affaire à un adroit filou.

A propos d'autographes, le "Manchester Union" disait: "La Collection Lambert, propriété de l'Association Canado-Américaine, contient des ouvrages datés du seizième siècle, entre autres: "Nouvelle découverte d'un grand pays situé en Amérique," par le Père Louis de Hennepin."

Ce livre, publié à Amsterdam en 1681, a appartenu à François-Joseph Talma, né en 1763, qui a été l'un des plus fameux tragédiens de son temps et qui avait fait ses débuts à la Comédie-Française en 1787.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Un autre livre intéressant, publié à Paris en 1753, sur un voyage par ordre du roi de France, en 1750-51, pour rectifier les cartes de l'Acadie et de l'Ile Royale de Terre-Neuve, contient un autographe et a appartenu à Jacques Viger, premier maire de Montréal. Il n'y a que deux exemplaires de cet ouvrage qui sont connus exister en Amérique.

Un Américain me dit un jour: "Votre collection que détient l'Association Canado-Américaine reste en terre américaine. C'est une petite semence qui profitera avec le temps. Vous n'êtes pas sans savoir que des sommes énormes sont dépensées tous les ans pour enrichir le pays de toutes les vieilles choses qu'on peut se procurer. Avec le temps, de plus en plus, on se rendra compte de la beauté de votre oeuvre."

Je lui dis un merci, non pas pour moi-même, mais pour l'oeuvre que j'ai cherché à édifier.



XII

Après la vente

Après la vente de ma collection, je me mis à ramasser et classer une foule de faits et gestes que j'avais recueillis sur les premiers Canadiens émigrés aux Etats-Unis. Il y avait de tout: vieilles chansons, légendes, etc.

A la demande de quelques amis, j'en fis publier, en 1918, une première série: "Rencontres et Entretiens". J'avais longtemps hésité à faire cette publication, vu mon incapacité.

Mon but était de transmettre à d'autres ces notes sur la manière d'agir et de penser des Canadiens en terre d'exil.

—Pourquoi, me disait l'un d'eux, laisser votre travail à d'autres? On ne vous comprendra pas peut-être, vu votre position et les conditions dans les-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

quelles vous avez évolué, mais le mérite sera certainement apprécié par les gens sages et sincères.

—Laissez japper les roquets, me disait un autre, toutes ces petites miettes de notre histoire, à base morale, méritent d'être rapportées et conservées.

Cela me faisait penser aux paroles de Louis Veillot, je crois: "Dieu t'a fait pour le temps où tu vis, fais ton oeuvre, fais-la d'un coeur libre et tranquille et même joyeux."

Le petit "Bulletin Bibliographique" en fit une analyse raisonnée. Un libraire m'en fit l'éloge et je lui vendis la balance d'exemplaires qui me restaient en main et dont le tirage avait été assez considérable.

Après ce coup de hardiesse, je me jetai, à corps perdu, dans le Folklore.

En 1916, j'avais reçu un premier numéro du "Journal of American Folk-Lore".

Il y avait, entre autres, deux vieilles chansons insérées sous forme de contes populaires. Cela me fit songer que nos vieilles chansons s'en allaient en oubli.

J'envoyai ces chansons à la Société, section de Québec, telles qu'elles devaient être chantées. Sur invitation, je me rendis à Montréal rencontrer les membres de la Société du Folklore.

J'avais apporté quantité de vieux contes et vieilles chansons et l'on me fit force félicitations pour

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

avoir recueilli et conservé autant de vieilles choses du temps passé.

C'était l'élite des intellectuels que j'avais devant moi et l'un d'eux me dit :

—Vous êtes chanceux de ne pas avoir été retenu sur les bancs du collège depuis l'âge de huit ou dix ans jusqu'à instruction complète, car vous ne seriez pas, aujourd'hui, en état de nous rappeler tant de vieilles choses qui nous parlent des ancêtres.

En 1923, le "Journal of the American Folk-Lore" publiait une première série de mes contes populaires canadiens (24) et doit en publier une autre série sous peu.

Mes vieilles chansons avec musique, se chiffant à environ un mille, ont pris la même direction et le "Royal Museum", d'Ottawa, doit les publier avec d'autres dans un fort volume avant longtemps.

Un prêtre d'une paroisse de la Province de Québec ayant ouvert une bibliothèque paroissiale, je lui ai passé quelques cents volumes d'ouvrages canadiens que j'avais en double.

Ainsi, tous mes livres, tous mes manuscrits, tout cela s'effrite, s'éparpille, s'envole et disparaît de mes mains, de mes yeux, de mon âme pour aller faire oeuvre nationale chez mes compatriotes et, comme le dit encore Louis Veillot: "Ce n'est peut-être point autant que je voudrais pour faire la volonté de

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Dieu, mais c'est pour perpétuer chez son petit peuple, qui croit en lui, de pieux, de chers et même de joyeux souvenirs d'un temps qui n'est plus."



XIII

Appréciation — Incident regrettable

Parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues, en voici une, du gardien de la bibliothèque, qui me prouve que je n'ai pas travaillé inutilement.

Manchester, N.-H., le 30 juin 1921.

Mon cher ami,

Depuis votre départ, la bibliothèque a reçu la visite d'un homme qui s'y connaît en livres. Je veux parler de M. Edouard Montpetit. Il était accompagné de M. Victor Doré, secrétaire de la Société St-Jean-Baptiste, de Montréal, et de plusieurs délégués de la fédération qui ont examiné la collection en même temps que lui. M. Montpetit a commencé par les revues. Il a examiné attentivement Hennepin, et il a parcouru d'un doigt rapide les Mémoires de Pierre de Sales Laterrière. Il a paru très amusé

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

par ce petit volume. Devant la lettre de Mère Marie de l'Incarnation, il n'a pu s'empêcher de dire: "Quelle richesse! Quelle richesse vous avez là."

Ces paroles: "Quelle richesse!" ont été dites par plusieurs; elles ont été prononcées aussi par Henri Bourassa qui, sur invitation de la ligue du Ralliement Français en Amérique, était venu faire une série de conférences dans les principales villes des Etats de la Nouvelle-Angleterre.

L'auteur de "La Langue Gardienne de la Foi" et de tant d'autres publications de mérite, cet écrivain et journaliste de renom avait été demandé pour nous parler des droits du français, de la langue française et du privilège pour les Canadiens français de vivre et de garder leurs traditions.

L'orateur était éloquent, le sujet traité était patriotique, par conséquent il n'y avait rien concernant la politique.

Malgré tout, sa venue donna lieu à un incident des plus regrettables. A la nouvelle que M. Henri Bourassa venait parler à Manchester, un certain Dr L. . . , dont il est mieux de taire le nom, avait pris feu.

C'était un de ces êtres qui nourrissent toujours une rage sournoise contre ceux qui ne pratiquent pas la liberté, la fraternité et l'égalité de la même manière qu'eux et qui croient avoir la latitude de traiter en parias ceux qui ne pensent pas en leur sens.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Cet homme approuvait hautement les inqualifiables attentats commis contre Henri Bourassa à St-Roch de Québec et à St-Hyacinthe.

C'était un admirateur sans restriction d'un régime néfaste, sous lequel tous les droits des Canadiens français ont été sacrifiés, sous lequel toute influence religieuse à Rome ou en France a été vendue à un élément étranger.

C'était, enfin, un de ceux qui se seraient réjouis si les Anglais avaient fusillé cet homme de passage en Angleterre ou de retour du continent européen.

Il y avait de ces têtes chaudes lorsque les Anglais firent brûler Jeanne d'Arc sur le bûcher.

Est-ce que l'Angleterre s'est gênée pour disperser les Acadiens, pour exiler Napoléon à Ste-Hélène?

S'est-elle gênée envers les patriotes de 1837 ou envers Louis Riel?

S'il y avait eu trahison chez Bourassa, l'Angleterre ne se serait pas fait plus de scrupules de le punir en conséquence.

Contrairement à cela, les Anglais admirèrent le génie et le courage de cet homme, sa grande éloquence et son talent d'écrivain.

Il n'y a que les orangistes et les enragistes du

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Rougisme qui auraient souhaité que leur infernal dessein fût mis à exécution.

Peut-être aimeraient-ils, ceux-ci, à se repaître du sang d'un coeur chaud qui souffle le feu du patriotisme national?

Les uns, ce serait pour abattre un lutteur, les autres pour empêcher le relèvement de la race.

Les deux visent au même but.

Ce Dr L. écrivait donc :

"M. le Directeur de "L'Avenir National",

"Cher Monsieur,

"Voudriez-vous m'accorder un court espace dans votre estimé journal afin d'exposer, à vos nombreux lecteurs, toute l'indignation et le dégoût que j'ai ressentis quand j'ai lu dans le numéro du 24 mars dernier, que ce serait une bonne fortune d'avoir M. Henri Bourassa, directeur du "Devoir", pour nous faire, en mai prochain, une conférence sur le "Ralliement Français en Amérique". D'abord, je me demande, M. le Directeur, si dans la circonstance le moment est bien opportun, car il ne faut pas oublier que la législature vient de passer une loi uniforme sur l'éducation qui mettra nos écoles paroissiales sur le même pied d'égalité avec les écoles publiques et que nous, Canadiens français, tout en ayant la faci-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“lité de conserver et d'enseigner notre langue, nous
“sommes appelés à ne plus faire bande à part sous le
“glorieux drapeau étoilé. Ensuite, M. le Directeur,
“je crois que le choix du conférencier est peu judi-
“cieux pour une quantité de raisons que vous savez
“et dont je vais en énumérer quelques-unes, à mon
“grand regret, cependant, car j'aurais voulu oublier
“ce monsieur et ses oeuvres, le reste de mes jours.
“Donc, je vous dirai comme deuxième raison qu'Hen-
“ri Bourassa est un Sans-Patrie et un traître; preuve,
“c'est que, dans son journal “Le Devoir”, il n'a cessé,
“durant la grande guerre, de dénigrer et l'Angletere,
“son pays, et la France, son ancienne Mère-Patrie, à
“tel point qu'il souhaitait et désirait dans son coeur
“cruel que les Alliés fussent battus par les Boches.
“Peut-on nier cela?

“Il y a encore une autre grande raison pour nous
“Canadiens français et patriotes pour que cet indivi-
“du reste là où il est dans ses pénates et y faire son
“petit Louis Veillot, si cela lui plaît.

“Vous souvenez-vous des élections générales au
“Canada en 1911, et qu'alors à une assemblée publi-
“que, près de la gare Bonaventure, à Montréal sans
“doute, M. Henri Bourassa haranguait une foule de
“voyous et d'étudiants en délire et disait que notre
“grand Canadien, Sir Wilfrid Laurier, alors pre-
“mier ministre du Canada “périrait dans la crotte”.
“Qu'en pensez-vous, amis lecteurs, ainsi que messieurs
“les promoteurs de cette conférence? C'est ce Bou-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

"rassa, qui s'est montré si polisson envers le plus noble et le plus illustre Canadien que notre pays natal n'a jamais eu et n'aura probablement jamais, que l'on veut nous présenter comme un grand homme! Lui, qui n'a rien respecté et surtout après avoir fait tout le mal qu'il a pu à sa province en s'objectant systématiquement à l'enrôlement volontaire de nos compatriotes de là-bas afin de voler à la défense de notre Mère-Patrie, la France, alors en détresse.

"Vous n'êtes pas sérieux, messieurs de la Ligue, ou vous manquez de flair en voulant nous faire voir une vessie pour une lanterne.

"En dernier ressort je vous dirai, M. le Directeur, qu'il serait à mon avis beaucoup plus sage de laisser ce démagogue faire dans son Devoir tout les gachis qu'il lui plaît plutôt que nous l'amener ici; peu nous importe qu'il soit en quête d'ovations à l'étranger. On sait qu'il est hué et conspué chez lui et qu'aucun auditoire respectable ne veut plus l'entendre à moins que cela soit devant des fils soumis et obéissants, genre castor ou nationaliste.

"Agréez, M. le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

— G. L., M. D.

"Daté à Manchester, N.-H.

"1er avril 1919."

1
— Justus Lafontaine - frère du juge Eug
Lafontaine, de Montréal
vous Mathis Lafont - Réponse à un
vion. par J. Lafontaine

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Le lendemain, la rédaction de l'“Avenir National”, publia les commentaires suivants, qui rétablirent la vérité en dévoilant la perfidie du Dr L. . . :

“Un médecin de la ville, à qui sa clientèle laisse des loisirs — le Dr L. . . , pour ne pas le nommer, — en a profité pour se fendre d'une lettre que nos lecteurs ont pu lire dans notre numéro d'hier. Nous disons qu'ils ont pu la lire. Ont-ils pu la comprendre? Ah! ça, c'est une autre chose, et, pour parler comme le proverbe, c'est une autre paire de manches. Nous en doutons fort, étant donné que cette missive d'un disciple d'Esculape est écrite en un charabia qui n'a de nom dans aucune langue. Tout y est estropié par cette même main dont la fonction est pourtant de guérir: c'est un vrai massacre; tout y passe: l'orthographe, le style, par-dessus tout, le bon sens. Docteur, docteur, que vous êtes cruel de saboter ainsi les mots, les règles du langage, la saine raison! Et que nous plaignons sincèrement vos patients, si vous les maltraitez de la sorte, et si vous appliquez aux douleurs humaines de pareils procédés sauvages!

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier, a dit le maître de la rhétorique française. A en juger par votre élucubration d'hier, vous eussiez fait un excellent maçon. Mieux vaut tard que jamais. Il en est encore temps. Cassez des cailloux: cela vous ira très bien. Mais de grâce ne vous mêlez plus d'écrire. C'est assez d'une fois. Nos lecteurs

bon chronique franco-amer.
dec. 1944

"n'ont pas mérité de se voir infliger derechef le supplice de vous lire.

*"Hélas! le journalisme est une dure carrière. A
"preuve, c'est qu'il nous faut répondre à cette lettre,
"que nous n'avons comprise ni à une première ni à
"une seconde lecture. Le style décadent était du pur
"classique au prix de ceci. Docteur, avez-vous ja-
"mais vu les oeuvres de ces soi-disant peintres qui
"s'appellent eux-mêmes cubistes ou futuristes? En
"fait de langage, vous êtes un cubiste, à coup sûr, et
"c'est-à-dire que vous jetez les mots sur le papier
"comme ces peintres jettent les couleurs sur la toile,
"à pleines mains et à plein pinceau. Dans un cas
"comme dans l'autre, l'effet produit est des plus cocas-
"ses. Ou, si vous n'êtes pas cubiste, vous devez être
"futuriste, et peut-être inventez-vous le style de l'ave-
"nir? Mais cela est trop fort pour nous, qui sommes du
"présent, et qui, dans notre humble formation, nous
"sommes laissés guider par une tradition plusieurs
"fois séculaire. En bonne justice, vous ne sauriez de-
"mander que nous sachions ainsi, du jour au lende-
"main, déchiffrer vos cryptogrammes. Aussi votre
"lettre, qui est du premier avril, et qui nous a mysti-
"fiés au point que nous l'avons prise pour un Poisson
"d'Avril, est-elle restée tout un mois sur notre bureau,
"avant que nous nous décidions à la publier. Nous
"ne pouvions le faire avant de savoir au juste ce dont
"il y était question. Des interprètes, ou plutôt des
"spécialistes, habitués à débrouiller les rébus, étant
"venus à notre secours, et ayant examiné ce document*

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“à la grosse loupe, voici les choses ineffables qu'ils
“ont cru y voir :

“Il appert d'abord que vous n'aimez pas M.
“Henri Bourassa. C'est votre droit, encore que nous
“nous demandions ce que cela peut bien faire à Mon-
“sieur Bourassa, que vous l'aimiez ou non. L'émi-
“nent publiciste doit se soucier de vous, docteur, à peu
“près autant que du Grand Turc. Ce qui est étrange
“c'est que vous protestiez contre sa venue prochaine à
“Manchester. Faudra-t-il maintenant que ne puis-
“sent venir à Manchester que les personnes que vous
“aimez? Et chaque fois qu'une société ou une autre
“voudra inviter un conférencier de l'étranger, faudra-
“t-il qu'elle aille premièrement vous consulter, récla-
“mer votre placet doctoral, s'informer si le personna-
“ge vous agrée? Et où donc avez-vous vu que M.
“Bourassa venait donner une conférence sur Le Ral-
“liement Français en Amérique? — Vous ne savez
“pas écrire, cela est manifeste. Du moins devez-vous
“savoir lire. Or, il est annoncé partout que M. Bou-
“rassa parlera sur “La Langue Française et la Civili-
“sation Américaine.” — Docteur, vous confondez au-
“tour avec alentour. Et parce que la conférence sera
“sous les auspices de la Ligue de Ralliement Fran-
“çais, vous en concluez que le sujet en sera Le Rallie-
“ment Français. Quelle logique! Et bien digne de
“vous! Dans Molière, dans ce célèbre Médecin
“Malgré lui, où il n'y a guère de scènes plus drôlati-
“ques que celle que présentement vous nous jouez
“vous-même, après un tas d'inepties, Sganarelle s'é-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“crie: “Voilà pourquoi votre fille est muette!”—Sganarelle et vous feriez bien la paire. Et comme dit “Lucas, toujours dans la même pièce:

“Palsanguenne, voilà un médecin qui me plaît, Je pense qu’il réussira, car il est bouffon.”

“Votre raisonnement, docteur, est tout aussi fort, “quand vous présentez comme inopportune la venue “de M. Bourassa à cause de ce fait que la législature “du New Hampshire a adopté “une loi uniforme sur “l’éducation qui mettra nos écoles paroissiales sur le “même pied que les écoles publiques...”—*Quel style!* “est-ce la loi qui mettra ou si c’est l’éducation? Mais “qu’est-ce que cela peut avoir à faire avec la conférence Bourassa? Où avez-vous découvert que ce- “lui-ci va nous parler de la loi en question? Nous “avons d’ailleurs toujours été persuadés que nos écoles paroissiales sont égales, sinon supérieures, aux “écoles publiques. Et de cela nous pouvons vous “fournir la preuve. Vous vous mettez donc à côté “quand vous dites d’une loi que vous avez été incapable de comprendre qu’elle va placer nos écoles au niveau des écoles publiques. Vous ajoutez que nous “aurons la facilité d’enseigner et de conserver notre langue.” Espérons que vous serez tout le premier à “en bénéficier, car il est évident que vous avez grand “besoin d’apprendre le parler français.

“Nous en arrivons aux “perles” que contient votre correspondance. Il y en a deux. La première “est formée par votre affirmation que M. Bourassa

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“est un Sans-patrie et un traître, et qu’il n’a cessé de dénigrer l’Angleterre, son pays, etc. . . .”—

“D’abord, l’Angleterre n’est pas plus le pays de M. Bourassa qu’elle n’est le vôtre.

“Ce monsieur est né au Canada et sa patrie est le Canada. C’est précisément lui qui, par la création du mouvement nationaliste, a donné aux Canadiens une âme nationale, leur a formé une conscience patriotique. Ses fameux articles sur la conscription étaient basés sur la Constitution même du pays, sur l’autonomie que l’Angleterre a assurée au Canada. Est-ce que chez les Anglais les plus clairvoyants et les plus impartiaux, il n’y a pas eu protestation contre la participation du Canada aux guerres impérialistes? Que dit, par exemple, ces temps-ci, dans une Revue de Toronto, M. Ewart? Ses thèses ne concordent-elles pas avec celles du Devoir? Si le Canada doit être lancé dans toutes les guerres déchaînées par l’Angleterre, la situation des Canadiens devient pire que celle des ilotes. Quel état d’esprit colonial vous avez et quelle âme de valet!

“Enfin, le point culminant de votre élucubration est un exposé, tout simplement idiot, de l’attitude de M. Bourassa à l’égard de M. Laurier. Laissez-nous vous dire, en premier lieu, que vous n’avez pas plus de mémoire que de jugement. Le mot “historique” et si français, que M. Bourassa a dit de Laurier, se trouvait à la fin d’un article désormais célèbre où il

“dénonçait les palinodies de l'Homme d'Etat trop op-
“portuniste. Ce n'est donc pas dans une assemblée
“publique, à la gare Bonaventure ni ailleurs, que le
“grand polémiste a prononcé ce mot. M. Henri Bou-
“rassa a toujours aimé Laurier comme homme privé.
“Il s'est séparé de lui sur une question de principe,
“l'envoi des contingents en Afrique-Sud. Il a vu que
“le chef du parti libéral posait là un précédent qui
“mènerait le Canada à l'abîme. La suite des évène-
“ments l'a bien montré. Avec toutes ses grandes qua-
“lités, Laurier, en un certain sens, a été, pour notre
“pays d'origine, l'homme fatal; il a manqué de carac-
“tère; il a fléchi sur un point essentiel. C'est pour-
“quoi le Canada, comme conséquence de son acte, a
“été englobé dans une politique impérialiste néfaste,
“où son autonomie a été pratiquement supprimée. Et
“ce pays, que son développement naturel eut dû ache-
“miner vers plus d'indépendance, se trouve, après
“plus de trois siècles d'existence, pieds et mains liés
“à la remorque de l'Angleterre. Laurier a eu la
“loyauté de reconnaître son erreur capitale. Il y a
“deux ans, il disait à son ami M. Dubuc, le grand in-
“dustriel de Chicoutimi: “MON CHER DUBUC,
“J'AI PERDU VINGT ANS DE MA VIE! MA
“POLITIQUE DE CONCESSION AUX AN-
“GLAIS A ABOUTI A LA FAILLITE. LES
“ANGLAIS DU CANADA SONT PLUS LOIN
“DE NOUS QUE JAMAIS. LE CANADA SE-
“RAIT BEAUCOUP PLUS AVANCE SI, AU
“LIEU DE CEDER SUR LES PRINCIPES ES-
“SENTIELS, JE ME FUSSE UNI A BOURAS-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“SA ET QU'ENSEMBLE NOUS EUSSIONS
“INAUGURE UNE POLITIQUE FRANCHE-
“MENT NATIONALISTE.”—

“J'ai perdu ma vie!” Quelle amertume et quel
“regret dans ces mots! Quelle vérité aussi! M. Bou-
“rassa n'aura pas, lui du moins, perdu la sienne. Car,
“s'il est quelque chose qui puisse encore sauver le
“Canada, c'est bien le programme qu'il s'est tracé et
“auquel il a consacré son merveilleux talent de parole
“et de plume.

“Docteur, vous ajoutez “qu'aucun auditoire res-
“pectable ne veut plus entendre M. Bourassa.”

“Et pourtant, sa dernière conférence au Monu-
“ment National était présidée par Sa Grandeur Mgr
“Bruchési, et il y avait là tout ce que Montréal comp-
“te de plus distingué et de plus éminent dans les pro-
“fessions libérales et toutes les classes de la société.
“Et pourtant, une conférence qu'il donnera, à Mont-
“réal encore, le 28 mai, sera sous la présidence de Sa
“Grandeur Mgr Gauthier.

“Votre dernière affirmation vaut les précéden-
“tes; elle est niaise et infâme. Vous vous enfoncez
“de plus en plus “DANS LA CROTTE,” puisque ce
“mot de notre grand tribun vous a frappé. Restez-y,
“docteur: c'est le lieu qui vous convient.

.....”

J'attire l'attention du lecteur sur le fait que les

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

polémiques qui précèdent ne sont publiées ici qu'à titre documentaire et qu'elles ne reflètent pas nécessairement mon opinion personnelle.



XIV

Mon ami Léo

Mon ami Léo était doué d'un physique parfait : figure ronde, imberbe, yeux noirs, traits ciselés, teint frais, rosé, bouche fermée, mais dont les lèvres à l'occasion émettaient un si beau sourire qu'une "jeune fille" de quarante ans n'aurait pas pu mieux réussir malgré une longue pratique devant son miroir.

Talent d'écrivain sans réplique, qu'un papa orgueilleux avait fait cultiver par une instruction complète, mon ami Léo travaillait alternativement comme rédacteur d'un journal quelconque ou tenait un atelier d'imprimerie.

J'étais allé le voir pour faire imprimer une légende, mon premier essai : "Un Parrain de Malheur", qui fut plus tard publiée dans un volume : "Rencontres et Entretiens". A cette occasion, il m'avait adressé louanges et félicitations.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Ironie du temps: je ne savais pas qu'en faisant publier ce "Parrain de Malheur" par mon ami Léo, j'adopterais un parrain de déception et d'ennuis. Un jour, je recontre mon ami qui m'arrête et me dit:

—Je voulais vous voir, on va publier prochainement un nouveau journal et je suis engagé comme rédacteur en chef. Vous me passerez de vos légendes et, aussi, je voudrais que vous me trouviez un correspondant de Montréal, qui, tous les jours, pourrait me faire parvenir, par télégraphe, des nouvelles qui pourraient intéresser les Canadiens.

Je lui répondis que je ferais mon possible.

Quinze jours après, le journal fit son apparition et le correspondant montréalais envoyait quotidiennement des nouvelles très intéressantes.

Deux mois s'écoulèrent. Le journal semblait alerte et vigoureux lorsqu'à ma grande surprise, je reçus un jour une lettre du correspondant de Montréal m'informant que, malgré sa bonne volonté et son dévouement, il n'avait pas encore reçu un seul centin pour son travail.

J'allai voir Léo. Il me dit qu'il était pour régler cela durant la semaine courante.

Quinze jours s'écoulèrent, quand une deuxième plainte m'arriva et pour la même raison.

De nouveau je me rendis chez Léo lui repro-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

cher son manque d'égard envers un honnête travailleur.

C'est alors que celui-ci se découvrit tel qu'il était. Il percevait l'argent mais il ne le rendait pas à destination. Il me traita d'imbécile et pis encore.

Dégoûté, j'allai voir un avocat et lui fit rendre gorge. L'amitié fut brisée et je sus plus tard que Léo ne cessait à tout propos de me représenter sous un jour des plus ridicules aux yeux des badauds de son entourage, toujours prêts à gober des inepties enjolivées par un talent et une instruction raffinée mais dévoyée.

Autant de propos de fripon, autant de fumée emportée par le vent. Dieu que j'en ai connu de ces beaux talents qui dépensaient le plus utile de leur temps accoudés au comptoir, et où le verre avait le plus beau rôle.

Est-ce qu'ils se rendent compte des sacrifices que souvent des parents pauvres se sont imposés pour eux?

Je pouvais me consoler, car je n'étais pas le seul à souffrir des rancunes du perfide Léo.

Un prêtre de la ville avait reproché à celui-ci son inconséquence et son manque d'idéal.

Léo avait trouvé moyen de se venger de ces reproches et voici comment. Un dimanche, le curé

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

avait annoncé un concert sacré, donné par des amateurs locaux pour les oeuvres paroissiales.

L'impression des programmes avait été confiée à Léo. A la dernière minute, les programmes arrivèrent au curé par l'entremise d'un jeune garçon.

Le curé constata avec stupéfaction que ces feuilles étaient parsemées de nombreuses petites grenouilles.

—Que viennent donc représenter ces grenouilles dans un concert sacré?" demanda le curé.

Le jeune garçon rapporta les propos tenus par Léo. D'après Léo, ces grenouilles étaient placées là pour symboliser le gazouillis des chants au réveil du printemps, alors que tout dans la nature chante le renouveau et que sais-je encore?

—Pauvre Léo, avait dit le curé: gâté à tout jamais! chez lui c'est incurable, il ne reviendra jamais au sérieux, c'est un talent perdu au service du beau, du grand et du bien.

Le concert sacré fut un succès et la plaisanterie inconvenante du maître-grenouille fut ratée.



XV

Un deuxième ami

Ce deuxième ami, que je nommerai Wilfrid, était d'un physique très ordinaire. Appartenant à une nombreuse famille, il avait une meilleure conception du travail.

Autant Léo était désintéressé et insouciant sur l'issue de la vie, autant Wilfrid était appliqué, économe et sincère dans le but à atteindre, pour s'élever et parvenir à compter pour quelqu'un.

Lui aussi avait trôné comme rédacteur derrière un journal et avait manoeuvré ciseaux, pot à colle et surtout longue pipe de plâtre, article indispensable, à ce qu'on dit, pour produire la fumée qui doit faire jaillir les idées.

Jeune homme qui se faisait passer pour sérieux, la parole quelque peu hésitante, il avait ce-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

pendant, dans des moments d'humeur gaie, des reparties tranchantes comme des lames de rasoir.

Le journal où il travaillait s'était un jour oublié jusqu'à s'attaquer à un jeune enfant de seize ans, du nom de Pamphile, qui avait la prétention d'être écrivain.

Que ne fermait-il les yeux plutôt? C'eut été certainement plus sage de sa part.

J'avais connu Wilfrid dans des réunions politiques, nous étions deux républicains convaincus: accord parfait sur ce point et qui dura longtemps.

Il devait cependant se produire un événement qui jetterait du froid entre nos deux amitiés.

Voici à quel propos: J'étais arrivé aux Etats-Unis à l'âge de deux ans, en 1869. J'avais été témoin et j'avais subi moi-même des assauts de sauvageries sans nom de la part d'un élément agressif et tapageur. J'avais vu couler le sang de mes compatriotes dans des attaques brutales et non provoquées. Je portais sur le corps des cicatrices et des marques de coups dont j'avais gardé un cuisant souvenir.

Plus tard, lorsque j'étais jeune homme, j'avais pris une part active dans nos luttes nationales pour la sauvegarde de notre langue maternelle. J'étais à Fall-River, Mass., en 1884, lorsqu'éclatèrent les troubles de la paroisse Notre-Dame de Lourdes qui revendiquait le droit d'avoir un prêtre canadien

français pour remplacer le regretté curé Bédard qui venait de mourir(1).

Ce fut une lutte nécessaire, imposée, mais qui devait aboutir à un succès final pour la cause sacrée de la foi et de la langue de nos compatriotes.

Je continuai par la suite à m'occuper de la cause religieuse et nationale et suivis les événements de Danielson et autres qui, de temps en temps, venaient faire sursauter d'indignation et se cambrer dans des irritations spasmodiques les Canadiens français tenus en tutelle par une autorité accapareuse et persécutrice.

Au printemps de 1906, éclatèrent les troubles du Maine. L'annihilation du parler français dans le diocèse de Portland avait été décrétée.

"Le Messenger" et "La Justice" publièrent des articles de protestations énergiques. Toute la presse franco-américaine était en ébullition, mais la plupart des journaux conseillaient la prudence.

"L'Avenir National", de Manchester, auquel collaborait mon ami Wilfrid, disait: "Soyons sages et ne disons rien."

Je pris un abonnement au "Messenger" de Lewiston, pour suivre les péripéties de la lutte engagée.

Ma demande d'abonnement était accompagnée

(1) M. P. U. Vaillant, rédacteur du journal "Le Castor", publia en 1886 une biographie du Révérend Père J.-B. Bédard (le prêtre patriote) dont je n'étais pas complètement étranger sur certains faits donnés.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

d'une lettre écrite sur un ton quelque peu cassant. J'étais novice et maladroit.

Cette lettre n'avait pas été envoyée pour être publiée, mais elle la fut.

Le ton en était tellement violent que tous les journaux franco-américains me tombèrent sur le dos à qui mieux mieux.

"L'Avenir National" était de la partie et dans un article de rédaction me gratifiait d'une petite lâcheté que le propriétaire, M. Bernier, avait dû désavouer, car, dans une rencontre, il m'avait assuré que la chose ne se renouvellerait plus.

Le fait d'avoir été réprimandé par le propriétaire avait-il indisposé le personnel du journal contre moi?

Le ton sonore et discordant de mes articles, comme disait "L'Indépendant", de Fall-River, et que j'avais été obligé de publier pour me défendre, avait-il eu le don de leur tomber sur les nerfs?

Je le crois, car quelqu'un me dit que mon ami Wilfrid me servait à la sourdine des traits plus ou moins aimables.

Entre temps, presque tous les journaux franco-américains tiraient à boulets rouges contre "Le Messager" qui me faisait la faveur de publier mes articles de défense.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Le 13 mai 1906, dans un article, je faisais un appel où je déplorais le manque d'entente entre les journaux franco-américains.

Même si j'avais écrit deux fois mieux, ce n'est pas en combattant un simple particulier que mes contradicteurs pouvaient aider la cause nationale.

Ils étaient supposés savoir que, depuis les fameuses sorties du trop fameux Talbot Smith, il y avait péril pour le parler des Canadiens français établis aux Etats-Unis. Des milliers et des milliers de ceux-ci avaient, sous l'ostracisme voulu et concerté, perdu leur langue et leur foi de catholiques.

Or, pourquoi ne pas concentrer toute l'énergie et les capacités de nos écrivains journalistes contre l'ennemi commun, les fils de la Verte Erin, persécuteurs de notre langue française.

Cet appel fut entendu et compris et, quelques mois plus tard, à une convention de la Société, on forma l'Association de la Presse Franco-Américaine.

J'étais heureux et triomphant et, Dieu merci! depuis ce temps, on ne voit plus nos journaux franco-américains se quereller, sortir leur attirail de phrases et de gros mots ronflants pour se jeter et se renvoyer des injures perfides et déprimantes.

Mais revenons à mon ami Wilfrid. Je veux bien croire qu'il est permis de prendre innocemment des petits plaisirs au dépens d'autrui, mais je suis com-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

me il y en a beaucoup, je m'objecte qu'on en prenne trop sur le compte du même.

Je voulais savoir jusqu'à quel point l'on poussait la persécution sournoise et injuste dont j'étais victime.

Je pris un moyen nouveau et risqué. C'était en 1918. Je venais de faire publier ce volume de "Rencontres et Entretiens".

Aussitôt reçu, j'en pris un exemplaire et allai le présenter à mon ami. En même temps, j'écrivis, en sa présence, sur la couverture du volume: "Homage de l'Auteur" avec un seul "M".

J'avais affaire à un magasin tout près de là. Je partis laissant mon ami les yeux roulants de contentement.

Quinze minutes plus tard, je passai de nouveau devant le bureau de Wilfrid. Il en sortait deux figures connues, maître Lachance et Rémi.

Rémi était quelquefois le bailleur de fonds de Léo.

Le premier me dit:

—Vous avez publié un volume de légendes, j'en veux un exemplaire et veuillez signer votre autographe avec les mots: "Hommage de l'auteur".

—Moi aussi j'en veux un, me dit Rémi, en faisant la grimace.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Il cherchait à sourire. "Le régal est déjà commencé," pensai-je.

Rémi n'avait pas fini de formuler son désir qu'un troisième personnage venait se joindre à notre groupe.

Celui-là était un homme sérieux. Un sur trois, ce n'était pas trop. Il laissa s'éloigner les premiers et me dit :

—Mon ami, ne faites rien de ce qu'ils vous demandent.

—Il y a donc une raison, répliquai-je, en faisant l'étonné.

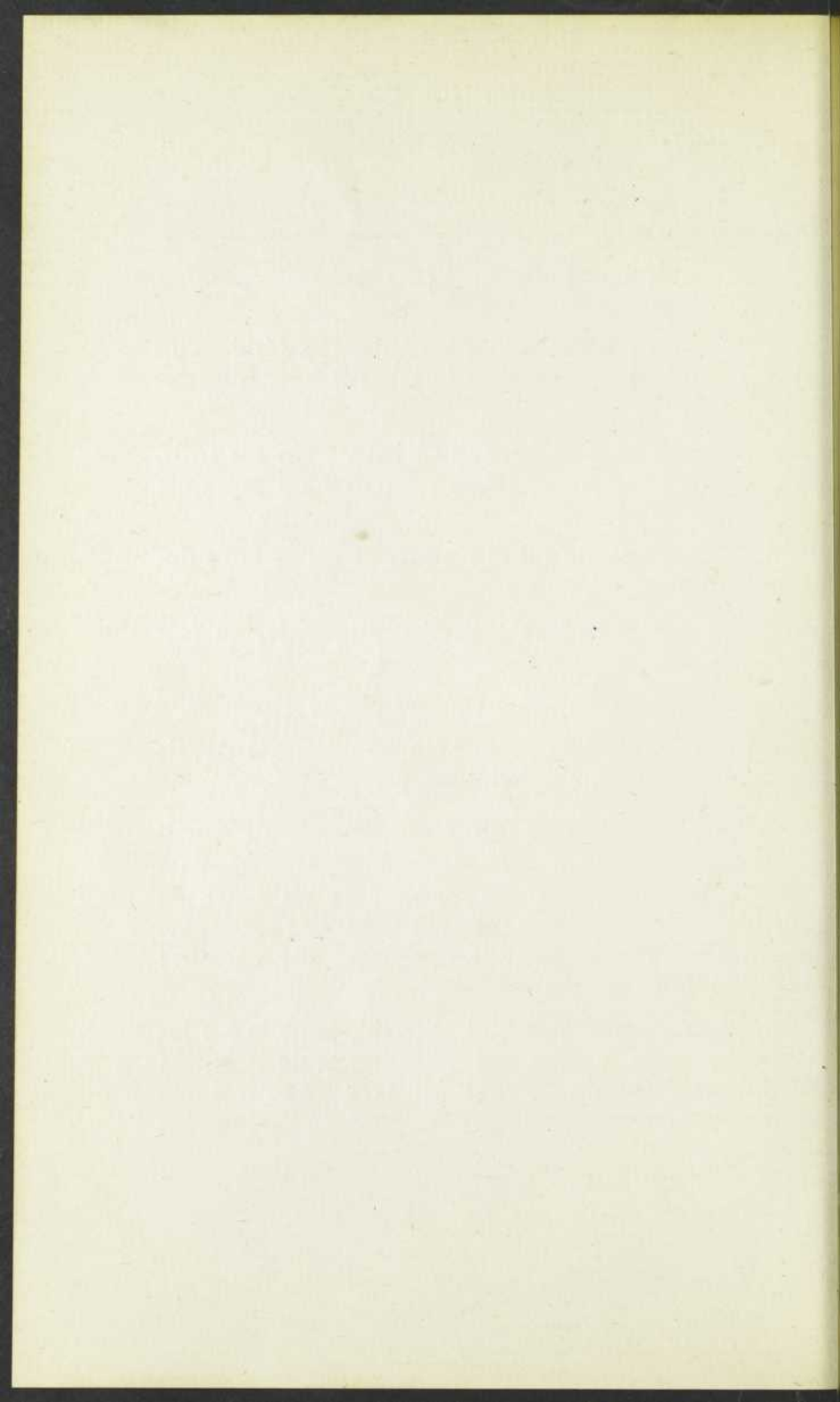
—Peut-être, fit-il, ne voulant pas en dire plus.

Je lui exposai alors le plan imaginé qui devait démasquer le cercle des rigolos.

Il s'éloigna en souriant, sans plus se compromettre.

Le lendemain, je me rendis à la résidence de Wilfrid. Je me fis remettre par sa femme le volume marqué "Homage" pour le remplacer par un autre avec "Hommage" au complet.

Qu'en a pensé mon ami Wilfrid, je ne le sus jamais, car je ne le revis que rarement et de loin. Il me faisait l'effet de me regarder avec les yeux d'une statue de faïence.



XVI

Il y a profit à persévérer —
Littérature Franco-Américaine

D'après les chapitres qui précèdent, il est évident que le lecteur doit s'être rendu compte que, souvent, j'étais le point de mire et que j'avais ma grande part des sarcasmes et des tracasseries sournoises de faux amis.

J'étais l'oiseau rare, au plumage peu attrayant.

Ils voulaient bien concevoir qu'un juge ou tout autre homme de profession pût se payer le luxe de posséder une bibliothèque magnifique, mais, pour un simple artisan, amasser une telle quantité de livres, voilà qui était incompréhensible pour eux.

Ils purent gloser, glapir ou faire des plaisanteries sur mon compte, tout cela pouvait me déconcerter, me déprimer et même m'intimider, mais je n'en continuai pas moins à collectionner.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Un des frères du grand artiste Philippe Hébert me racontait que, lorsque Philippe était jeune homme, il ne voulait jamais travailler.

Tout ce qu'on le voyait faire, c'était de couper et de tailler, avec un couteau de poche, des morceaux de bois ronds.

Son père et ses frères le traitaient de paresseux, de lâche et de vaurien, mais il n'en continuait pas moins à tailler et à couper.

Il avait cependant fait voir à son frère la première petite statue de bois qu'il avait façonnée. C'était une statue de Napoléon 1er.

Malgré les qualificatifs de son père, toujours enrichis par ses frères, il fit la sourde oreille, continua sa manie de tailler et devint le meilleur sculpteur que le Canada ait eu.

Les monuments et autres oeuvres de Philippe Hébert sont admirés et restent comme pour prouver que la persévérance dans ses idées, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, a du bon.

Maintenant, un simple aperçu sur la littérature et les auteurs franco-américains.

En première ligne, Henri d'Arles, décoré par l'Académie Française, a écrit plusieurs ouvrages et traduit l'"Histoire de l'Acadie", de Richard.

Edmond de Nevers nous a donné: "L'Ame amé-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

ricaine", "L'Avenir des Canadiens français" et une traduction de Matthew Arnold, sur l'Histoire des Etats-Unis. M. de Nevers a laissé en manuscrit un roman et divers articles qui pourraient former deux beaux volumes.

Anna Duval, H. Roy et le Dr Girouard nous ont donné chacun un volume de poésies.

Nous avons eu aussi des romans par Beaugrand, Anna Duval, A. Thomas, Emile Pingault. Ce dernier a donné en plus une traduction d'"Evangeline", de Longfellow.

Je ne sais qui a fait publier les romans: "Le meurtre de Bélanger" et "Le fantôme de la Merrimack".

M. Bélisle, de Worcester, a publié un ouvrage documenté sur la presse franco-américaine.

Hugo Dubuque, Edmond Mallet et A. Robert nous ont donné de courtes, mais intéressantes notes historiques et biographiques.

Beaumont a écrit: "Souvenir du banquet Laurier à Boston", et Favreau: "La Grande Semaine", se rapportant au tricentenaire de Champlain.

Quelques tentatives ont été faites pour publier des revues; Charles Daoust fonda "Les Annales Historiques et Littéraires", dont il ne parut que deux numéros.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“Coeur Français”, revue publiée sous la direction du professeur Dumais, végéta environ un an.

En 1908, parut la “Revue Franco-Américaine”, fondée dans le but de modérer l’ardeur des mangeurs de Français aux Etats-Unis et même au Canada. Cette revue parut cinq années et nous laissa dix beaux volumes remplis de documents intéressants.

Arrivée au bon moment et sous l’habile direction de M. J.-L.-K. Laflamme, elle fit du bon travail.

Cet excellent écrivain a soulevé bien des coins du voile de l’iniquité. Il a mis à nu l’oeuvre de préjugés qu’un élément assoiffé, mais jamais assouvi, a édiflée à Rome, en France, partout, pour éliminer notre influence comme peuple.

Il a fait sortir du sac des choses étonnantes, entre autres le regrettable mémoire de Sir Charles Fitzpatrick, alors juge en chef de la Cour Suprême au Canada. Ce mémoire, adressé à Rome, peut-être dans le but d’aider à un parti politique aux abois, n’était pas tendre pour nos évêques, qu’il qualifiait d’évêques “bons à administrer des diocèses de campagne.”

C’était dans le temps où les Canadiens des Etats-Unis et d’Ontario étaient très montés contre les assimilateurs à outrance.

La province de Québec, alors comme toujours,

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

sommeillait, drapée dans le manteau de l'insouciance et de la vanité.

Elle n'avait rien à dire pour les souffrances et les persécutions endurées par les siens, hors des limites de la province.

Hors de la province, cependant, les esprits étaient montés et la "Revue Franco-Américaine" bataillait vaillamment.

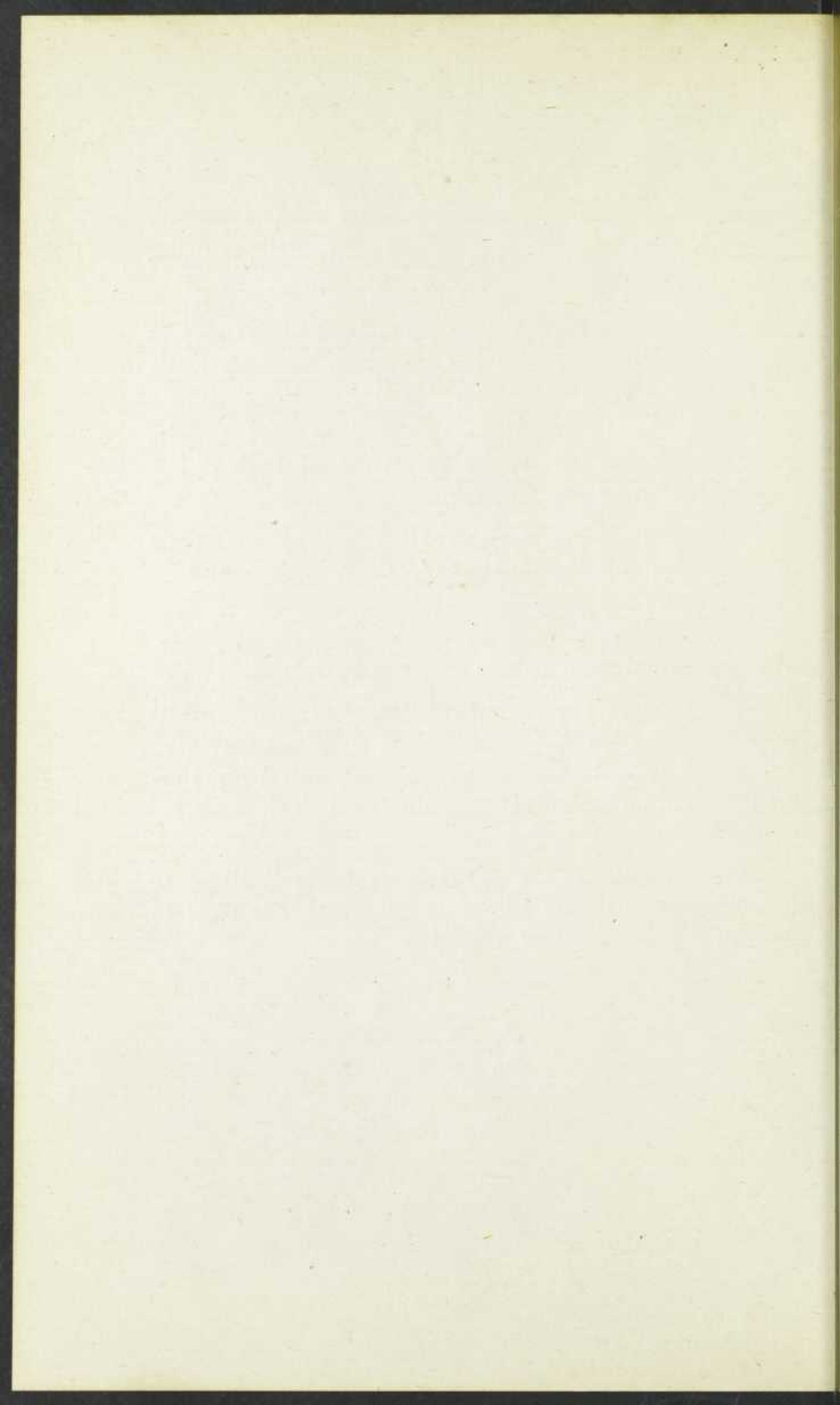
Le but de faire connaître les accapareurs était atteint, lorsque parut un sauveur, dans la personne du regretté Cardinal Bégin.

Par son tact, sa sagesse, sa fine diplomatie, agissant sans ostentation et sans bruit, il eut vite fait comprendre à Rome la fausse position qu'on nous faisait tenir comme peuple et comme chrétiens.

En France, le clergé français se remit à nous regarder comme des frères perdus, il est vrai, mais retrouvés et estimés.

Pour plusieurs, leurs yeux et leurs oreilles se sont ouverts; qu'il en soit toujours ainsi, car c'est la paix qu'il faut et non la guerre.





XVII

Faits tristes

J'ai déjà dit que j'en avais vu de toutes les couleurs. Laissez-moi rapporter les faits suivants :

Un jour, je rencontre un ami de jeunesse, tout récemment arrivé en ville, et qui cherchait du travail.

Après nous être entretenus quelque temps, je l'invitai, lui et sa famille, à venir me voir.

Le dimanche suivant, mon ami arrive à la maison avec sa femme et le plus âgé de ses fils, qui avait dix-sept ans.

Tout en parlant des choses du passé, l'ami sembla s'intéresser à visiter les rayons de ma bibliothèque.

Il me confia que son garçon aimait les livres et qu'il était très avancé dans son cours d'études. Il avait l'intention de le mettre au "Business College"

pour le perfectionner sur l'anglais. Bref, il voulait ce qu'un bon père peut souhaiter de mieux pour l'avancement de son fils. Quant au jeune garçon, il avait l'air vraiment d'un petit homme sage et par sa figure tranquille et par son raisonnement sensé.

Quinze jours après, je rendais visite à cet homme. L'accueil fut chaleureux et, après quelques propos échangés, l'ami se hâta de me faire part que son fils fréquentait le "Business College", puis m'introduisit dans la chambre de celui-ci pour me montrer un meuble magnifique: une armoire vitrée remplie de livres.

Le père avait été tellement charmé de ma collection de livres, qu'il avait décidé d'acheter une bibliothèque à son fils.

Hélas! trois fois hélas! Comme il ne savait ni A ni B, il croyait que n'importe quel livre pouvait garnir une bibliothèque. Tous ces volumes étaient des nullités de 10 à 25 sous, comme on en voit partout dans les devantures des magasins douteux.

Des nouvelles en anglais ou des romans du dernier goût, qui ne disent rien ou en disent trop, bons tout au plus à fausser les idées d'un jeune homme non prévenu.

Pour une fois, j'avais regret que ma collection eut été visitée par un ami et lui eut causé des dépenses considérables pour des futilités qui pouvaient être une cause de perdition pour son enfant.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Je hasardai quelques remarques, lui disant qu'il ne possédait dans tout cela rien de sérieux en notre langue qui pût rendre son enfant fier et orgueilleux d'être Canadien français.

Il me rétorqua avec un sourire béat, qu'il voulait que son garçon se perfectionnât en anglais et pas autrement qu'en anglais.

Pauvre lui! Quel risque il courait pour son garçon qu'il affectionnait tant...

* * *

J'étais en congé pour huit jours et j'en avais profité pour porter quelques volumes à la relieur.

En traversant le large corridor qui menait à la pièce où l'on reliait les livres, j'aperçus, dans une chambre, par la porte entr'ouverte, qu'il y avait du nouveau.

Tout autour de cette pièce, on avait posé des tablettes et celles-ci étaient garnies de livres. Je m'informai à l'ouvrier relieur quel était ce nouveau voisin?

Il me dit que c'était un bouquiniste, acheteur et revendeur de vieux livres. Je ne surprendrai personne en disant qu'à mon retour j'entraï voir le nouvel arrivé, histoire de faire sa connaissance.

Il y avait là beaucoup d'ouvrages sur l'Amérique et l'Angleterre et j'y trouvai quelques bons volumes.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Lorsque je retournai chercher mes livres reliés, j'entrai de nouveau et, apprenant que j'étais amateur de canadienas, le bouquiniste me raconta l'histoire suivante :

Il s'était un jour rendu à Québec pour une vente de manuscrits, bouquins, incunables et autographes.

Il avait poussé une pointe jusqu'en Nouvelle-Ecosse, où étaient nés ses parents. Il avait logé, chemin faisant, chez un vieux pêcheur, seul avec sa vieille, qui habitait sur les côtes de la Gaspésie.

Le lendemain, il se rend à l'écurie pour atteler son cheval. Soudain il aperçoit un amas de vieux papiers.

Curieux, il avance et se met à regarder de plus près.

— Il y avait là, dit-il, en roulant des yeux rouges de feu, il y avait là l'équivalent d'une fortune considérable. C'étaient des lettres et des manuscrits de Colbert, de Richelieu et d'autres découvreurs et fondateurs de la Nouvelle-France. Je pleurais de rage de ne pouvoir emporter ces vieux papiers qui avaient été jetés là, récemment, il est vrai, mais qui étaient désormais trop sales et trop remplis de purin pour pouvoir servir à quelque chose. Oui ! J'étais tellement outré que j'aurais bâtonné ces vieux qui n'avaient seulement pas su soupçonner la fortune qu'ils avaient tenue en leur possession pendant des années.

En écoutant ce récit, j'en éprouvai moi-même de

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

l'aigreur, car je m'étais rendu compte, déjà, du peu de cas que la plupart des vieux Canadiens attachaient aux vieux papiers, en ayant moi-même amassé de si précieux dans mes tournées journalières, chez des gens indifférents.

* * *

C'était sur la fin du jour, à la brune, entre chien et loup, selon une expression populaire. Je pressais le pas pour arriver chez moi, lorsque, parvenant au coin d'une ruelle, je bousculai un homme qui en sortait au pas de course.

Cet homme avait les bras remplis de livres et la brusque rencontre inattendue lui en fit échapper quelques-uns par terre.

J'étais partie en cause et je m'empressai de lui aider à les ramasser. J'allais continuer mon chemin quand, soudain, le particulier, me saisissant la main, s'écrie :

—Tiens! Mon ami Chapdelaine! Comment ça va?

Interdit d'abord, je me mis à rire et répondis sur le même ton :

—Tiens! C'est Monsieur Tranchemontagne! Ça va très bien! Merci!

Il recula d'un pas, me regarda fixement et dit :

—Vous faites erreur, Monsieur! Mon nom n'est pas Tranchemontagne!

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

—Et moi, Monsieur, dis-je, mon nom n'est pas Chapdelaine!

—Je vous en demande pardon, je croyais vous avoir reconnu...

La glace était rompue.

—Je vois, par la quantité de livres que vous avez sur les bras, que vous aimez à lire?

Le type appuya son bras chargé sur un poteau et me racanta une histoire à n'en plus finir.

Il commença par me dire qu'il aimait les livres, et qu'il était à faire des recherches.

—Mon nom, dit-il, est Péliissier. Quand mon père est mort, j'étais jeune, mais je sais qu'il donnait son nom en anglais "Lafayette".

Pourquoi donnait-il son nom en anglais "Lafayette"? Voilà le mystère que je cherche à éclaircir.

J'étais abasourdi.

—Mon père venait de France, continua-t-il, et devait appartenir à la noblesse française, si l'on en juge par de nombreux parents qui portent des noms illustres. J'ai un oncle qui porte le nom de Charlemagne, un autre de Marquis, ma grand'mère était une Leduc.

Il n'y avait pas jusqu'à La Palisse duquel il ne cherchât à rattacher le nom de son père et le Général Lafayette qui était venu combattre pour l'indé-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

pendance des Etats-Unis. Il devait bientôt écrire en France à de fameux généalogistes. Il en était même rendu à évoquer les esprits de l'eau-delà pour lui venir en aide dans ses recherches.

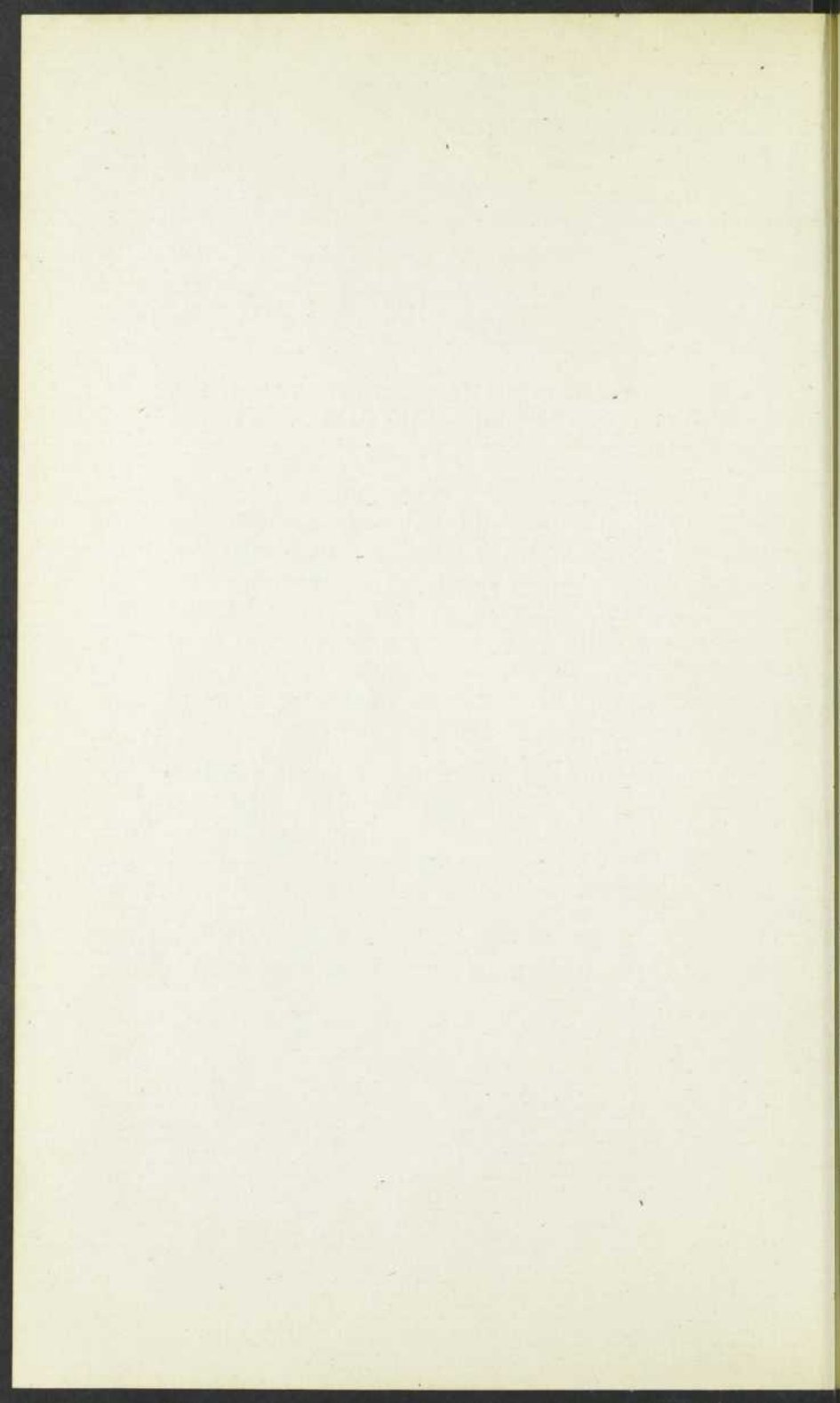
Je ne saurais enfin me rappeler tout ce que son esprit déséquilibré et dément dut me débiter de coq-à-l'âne et d'insanités.

Mais je crus comprendre la cause de tout le trouble de ce particulier lorsqu'il m'avoua avoir lu des romanciers français tels que Eugène Sue, Emile Zola, Paul de Kock, toutes les oeuvres d'Alexandre Dumas père, de même que "Ange Pitou" et la "Reine Cotillon", de Paul Féval fils. En pataugeant dans ces gâchis, il avait trouvé ce qu'il ne cherchait pas, sans compter une perte de temps, une perte d'argent et un ébranlement de sa charpente cranienne.

J'aurais préféré qu'il eût lu: "Une de perdue, deux de trouvées", de de Boucherville; "Charles Guérin", de Chauveau; "Jean Rivard", de Guérin-Lajoie; "Halika", "Les Fiancés de 1812", de Doutre, bien que ce dernier fût très difficile à trouver.

C'aurait été moins sensationnel et, par le fait même, plus reposant et pour son âme et pour son esprit.





XVIII

Un ex-maire — Une curieuse brochure

Un ancien cultivateur de la province de Québec, émigré aux Etats-Unis, me confiait, un jour, qu'il avait été colon dans une paroisse très éloignée des grandes villes.

Or, depuis assez longtemps, il était question, parmi les citoyens de l'endroit, de lui confier la charge de maire de la paroisse.

C'était vraiment un homme doué d'une intelligence supérieure.

"Cependant, disait-il, je ne pouvais convenablement accepter cette charge, puisque je ne possédais aucune instruction, ne sachant même ni lire ni écrire. L'insistance de mes amis fut telle que je dus, malgré moi, accepter l'honneur.

"J'avais profité de l'occasion qu'un ami allait à

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

la ville, pour me procurer trois livres : un abécédaire, une grammaire et un dictionnaire, afin d'acquérir, avec l'aide de ma femme, certains rudiments d'instruction qui me permettraient de lire convenablement et de signer mon nom. J'avais la ferme intention de me mettre à l'oeuvre immédiatement, mais : "l'homme propose et Dieu dispose !"

"Le soir que je reçus mes livres d'étude, j'y jetai un coup d'oeil de satisfaction, pris une première leçon et les déposai sur ma table avant de me mettre au lit.

"J'avais compté sans le chat et le chien. Durant la nuit, le chat, en tirant sur le tapis, fit glisser mon abécédaire et ma grammaire sur le parquet, et, le matin, mon chien, encore très jeune et ignorant lui aussi des beautés de l'instruction, s'était mis à éventrer, à effeuiller, à déchirer, à déchiqeter et à éparpiller en atomes ces précieux amis d'un jour.

"Pour compléter le désastre, le lendemain, au dîner, ma femme, en servant la soupe, sortit du chaudron un objet qui était loin d'être un morceau de larô salé : c'était mon dictionnaire, que mon jeune fils, âgé de trois ans, y avait jeté, sans que sa maman en eût connaissance. Mon dictionnaire ne contenait plus qu'un seul mot : "bouillie".

"Il me fallait attendre une autre occasion pour remplacer ces livres de malheur.

"D'ailleurs, il était trop tard, car je devais pren-

dre ma charge de maire à quelques jours de là, et, aussi, les colons de cette époque, établis sur des terres nouvelles, n'avaient pas toujours dollars et shellings pour de telles dépenses.

“Donc, pour le moment, ma femme me montra à signer mon nom et je remis à plus tard le plaisir de goûter aux charmes de l'instruction.

“Mon discours d'introduction fut un court mais franc merci aux amis. Ils furent obligés de me subir tel que j'étais, ignorant en matière d'instruction, mais rempli de bonne volonté.

“Une chose que je ne puis m'expliquer, c'est qu'il n'y eut jamais de chicane de conseillers, durant mon terme d'office. Nous étions tous à peu près de même force en fait d'instruction, ignorant même l'art de chicaner.”

* * *

Je m'étais rendu au presbytère de la paroisse Ste-Marie, de Manchester, à propos d'un terrain que je voulais acquérir de Mgr Pierre Hevey.

J'étais en pourparlers à ce propos, lorsqu'une femme d'un certain âge se fit annoncer.

Ne sachant ni lire ni écrire, elle venait demander conseil au curé de la paroisse, au sujet d'une petite brochure qu'elle avait trouvée dans la chambre de son jeune fils.

Cette brochure avait pour titre: “Les trois voya-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

geurs". Elle était d'un certain Jules Bonin et avait été publiée à Springfield, vers 1884, si ma mémoire ne fait pas défaut.

Plus tard, je me procurai cette brochure, quel gâchis!

Je ne sais si l'auteur avait voulu imiter Gallant, dans ses "Mille et une nuits", mais tout était pêle-mêle, dans cette courte mais trop longue narration, qui n'avait ni forme ni fond, ni queue ni tête, qui disait beaucoup de sottises et finissait sans rien dire.

J'ai vu des oeuvres qui demandaient commisération, mais aucune n'avait atteint ce degré de nullité littéraire.

Un professeur allemand enseignant le "parisian french" n'aurait jamais pu surpasser cela.

Le curé Hevey prit la brochure, y jeta un coup d'oeil rapide, garda un air sérieux et la remit à la femme en disant que son jeune garçon s'y connaissait peut-être mieux que lui sur les récits d'aventures extraordinaires, mais que pour lui c'était se donner beaucoup de mal et perdre son temps que de déchiffrer des casse-têtes chinois et des pyramides d'Egypte.

J'ai lu ce livre. Je n'ai pu en comprendre le sens. D'ailleurs j'ai à peu près oublié ce qu'il contenait. Mais, comme aventures extraordinaires et compliquées, cela ne pourra probablement jamais être égalé.



XIX

Les romans canadiens — Les auteurs français

Souvent, on m'a posé cette question : "Avez-vous lu tous ces livres là?"

Peut-on calculer ce qu'on peut lire dans l'espace de quarante-cinq ans d'une vie de collectionneur.

Je pourrais en dire beaucoup sur ce que j'ai lu et même un peu sur ce que je n'ai pas lu.

J'ai aimé à dépenser mes heures de loisirs en compagnie de bons livres.

J'ai trouvé mon plaisir dans ce passe-temps qui me charmait.

Je m'enivrais dans cette solitude, tranquille dans cette vie intérieure du chez-soi, loin du bruit ou des distractions frivoles et sans profit.

Le roman canadien aurait été le genre de lectu-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

re ayant le plus d'attrait pour moi, dans les premières années de ma jeunesse, mais, comme les éditions en étaient limitées, il devenait rare et il était difficile de s'en procurer.

Les romans de l'Escuyer et de Doutré étaient introuvables. "Nelida", de Phil. Lorrain, et les "Drames de l'Amérique du Nord", d'Emile Chevalier, écrits à la diable, ne disaient rien comme oeuvre nationale. De bons romans furent publiés par Chauveau, Guérin-Lajoie, de Gaspé, de Boucherville, Bourassa et Marmette, puis suivirent Laure Conan, Lespérance, Lemay, Houle, Dick, Gagnon, Tardivel, Roy et Routhier.

Entre temps, des auteurs français, tels que Paul Féval fils, Jules Verne, Bornier, Raoul de Navery, nous donnaient des scènes de la vie canadienne où ils représentaient les habitants de notre contrée comme des gens vivant dans un pays glacé, sous des tentes gardées par des ours; ce n'était pas riche!

Armand, d'Ivoi, Boussenard, Léonville nous ont donné des aventures cocasses de rencontres entre les sauvages sanguinaires et les bandits mexicains.

Il y avait cependant toujours un Canadien, trappeur, guide adroit et hardi, habillé de fourrure de bison et chassant dans les contrées torrides du Texas et de la Californie.

Ce n'est que dernièrement que les auteurs français ont découvert que le Canada pouvait fournir

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

ample matière à de bons romans, et par son peuple vertueux, bon et industrieux, et par son climat varié: Printemps ensoleillés, étés chauds, automnes un peu gris, mais compensés par les magnifiques moissons dorées qui s'engrangent pour les mois de l'hiver, rigoureux il est vrai, mais dont le froid infuse la santé et la vigueur dans le corps des robustes habitants du pays.

Et que dire de ces paysages féeriques, ces forêts d'érables et pins géants, de ces rivières et de ces lacs poissonneux, de ce magnifique St-Laurent qui perce et divise en deux la province de Québec, laissant évaporer ses airs salins en fertilisant les riches plaines qu'il traverse?

Oui! il y a encore aujourd'hui d'autres Maria Chapdelaine, comme il y a eu jadis des Madeleine de Verchère, des de la Jammerais, des Evangéline.

Comme il y en aurait long à raconter sur l'amour affectueux de la jeune fille, sur le courage et le dévouement de la mère canadienne... Presqu'autant d'héroïnes que de noms donnés.

* * *

Une fois, un ami complaisant m'avait prêté un roman du fameux écrivain Emile de Richebourg. J'étais jeune et sans expérience sur de telles productions.

Le lendemain, j'eus à comparaître devant le tribunal de la famille. Je fus jugé et condamné à re-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

tourner le livre avec sentence suspendue, si jamais j'y revenais.

La leçon fut bonne et je me tins pour averti. Je recevais de bons journaux et certaines critiques raisonnées sur les auteurs et les romanciers français qui achevèrent de me convaincre.

Je n'ai jamais cherché à connaître les oeuvres de Voltaire, de Rousseau, de Renan ou d'Anatole France.

La lecture d'une couple de romans d'Alexandre Dumas me prouva que ce farceur, outre les nombreuses scènes d'immoralité que contenaient ses oeuvres, persistait à amoindrir le caractère sacré de ceux qui ont mission d'élever le moral dans l'âme de l'individu.

Ma curiosité ne fut jamais assez éveillée pour que je me complusse à déguster du Balzac, du Kock, du Sand, qui furent cependant surpassés par le triste ordurier Zola, ce prétendu réaliste qui a empesté, sali et abaissé tout ce qu'il y avait de plus noble et de plus généreux dans l'âme de l'homme; ce fut un traître à la nation française tout entière.

Que l'assommoir de ce gargotier ne retombe que sur ses admirateurs panthéonniens.

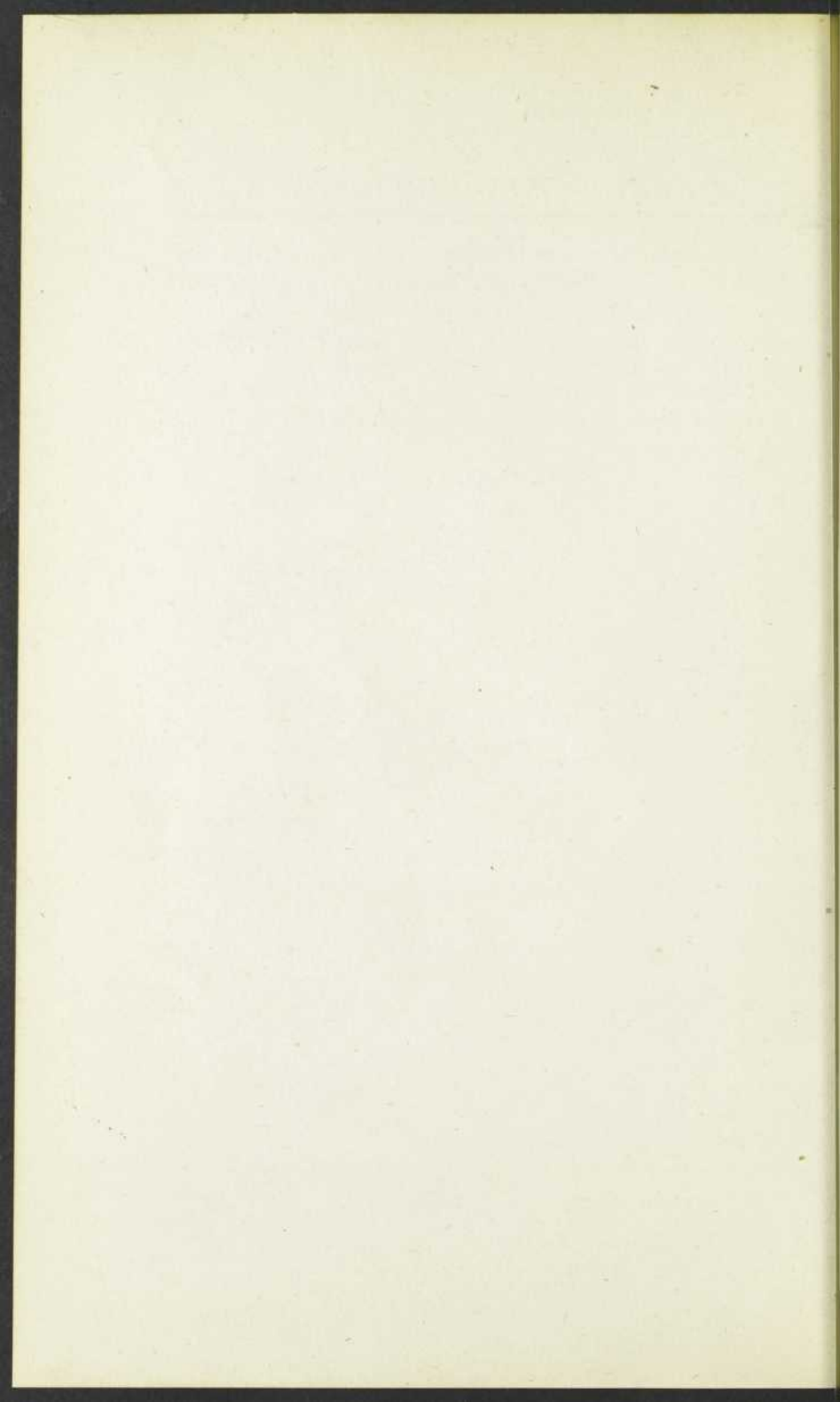
De mes premières lectures d'auteurs français, "Le loup blanc" et "Roger Bontemps", de Paul Féval, étaient aussi captivants et intéressants que la gargouille des auteurs plus haut nommés.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Les vendeurs dans le temple faisaient moins triste besogne que les trafiquants de sales productions qui corrompent les âmes, ternissent l'honneur de tout un peuple, pour la satisfaction de recevoir de l'argent.

Louis Fréchette disait qu'il aimait mieux sentir le parfum de la rose que de renifler les odeurs de ces brasseurs d'égouts.





XX

Notre Clergé — Histoire et éducation

Il est indéniable que celui qui a le moins rendu compte de l'histoire du Canada français ne peut que se rendre compte du rôle de premier ordre accompli par le clergé d'origine française sur le continent nord de l'Amérique.

Non seulement il a préservé du désastre la nation canadienne française après la cession du Canada à l'Angleterre, mais, longtemps avant, dès les débuts de la colonie et par la suite, il en a écrit l'histoire et par ses intéressantes relations des Jésuites et par les explorations et descriptions de l'Amérique du Nord par les Révérends Pères de Hannepin, Carayon, Charlevoix, Marquette.

Continuant toujours avec les abbés Bourbourg, Faillon, Faribault, Ferland, Laverdière, son oeuvre se complète de nos jours par les Tanguay, les Cas-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

grain, les d'Arles, les Gosselin et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer ici.

Ce fut notre clergé, nos prêtres et nos missionnaires qui parcoururent et foulèrent les premiers le sol de la grande république voisine, faisant courageusement face aux outrages des sauvages et aux puritains fanatiques d'alors, ouvrant les portes, imposant l'admiration et la tolérance à tous et fournissant le premier noyau de cette organisation puissante de prêtres, d'évêques et même de cardinaux qui exerce aujourd'hui au Canada le ministère sacré avec toute la latitude et la liberté désirables.

A-t-il été apprécié et remercié en retour suivant son mérite?

On ne peut nier que les Cheverus, les Richard, les Blanchet furent des ouvriers de la première heure.

Nos collègues classiques furent les ruches qui formèrent le grand nombre de ces hommes qui se sont sacrifiés à l'évangélisation dans la république voisine.

Ne sont-ils pas encore aujourd'hui les seuls à se rendre dans les régions glacées du pôle nord les moins accessibles pour y introduire la civilisation et la connaissance de Dieu?

Ce fut notre clergé, et c'est bien là où je veux en venir, n'en déplaise aux petits casseurs de vitres, réformateurs d'enseignement laïque selon l'idée maçonnique, de concert avec les éléments hostiles à la formation et à la conservation nationale des Canadiens

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

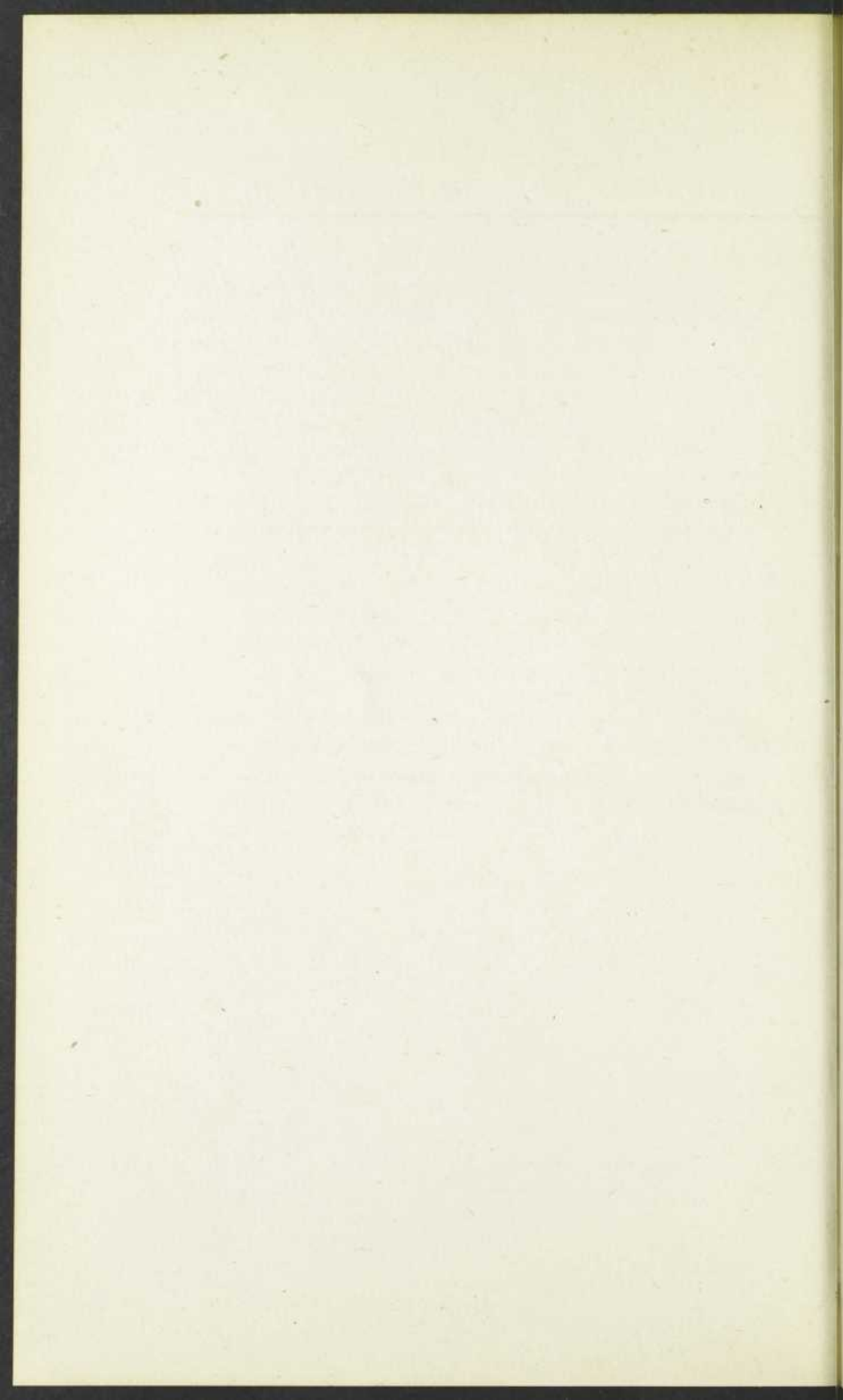
français, oui ! on ne peut jamais trop le répéter, ce sont les membres de notre clergé, les fondateurs de nos maisons d'éducation, qui formèrent, parmi le peuple, cette pléiade d'hommes politiques, d'avocats, de notaires et de médecins habiles, qui peuvent se placer sur un pied d'égalité avec les professionnels de n'importe quelle nation étrangère.

Les membres du clergé voulurent encore faire plus pour répandre l'instruction parmi le peuple. C'est pourquoi ils s'ingénièrent à la fondation et à la diffusion de bons journaux et de revues auxquels ils ont fourni la matière pour les rendre intéressants, aidés de quelques laïques influents, au premier rang desquels se trouvent les Beaudry, les Larue, les Aubry, les Demers, les Landry, les Trudel, etc.

Sachons donc rendre à César ce qui appartient à César et à notre clergé national : gloire, reconnaissance et appréciation, pour ses mérites. Nos prêtres doivent rester toujours les pères de la nation.

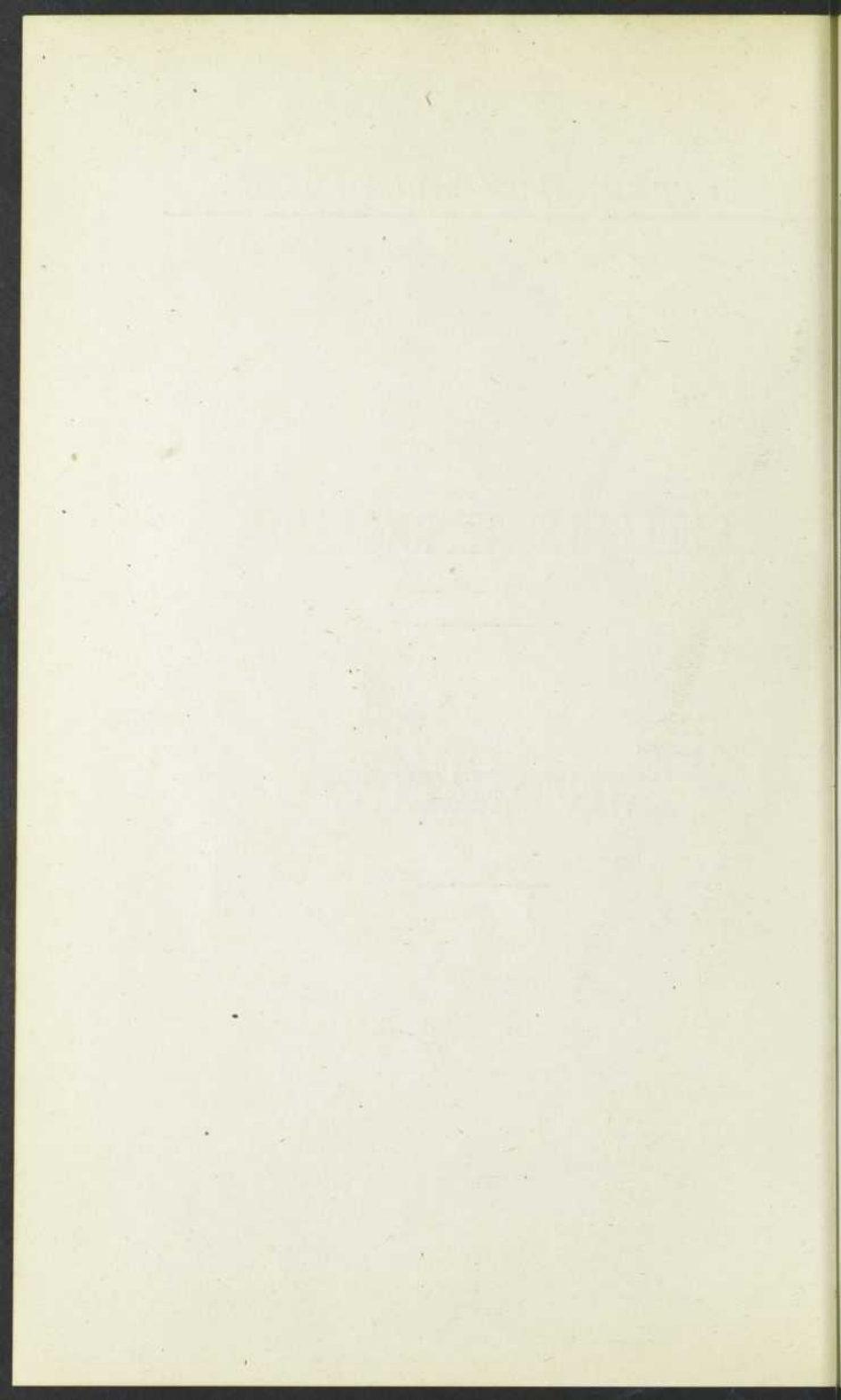
Je leur dois ce que je possède et fais de mon mieux pour leur prouver ma reconnaissance.





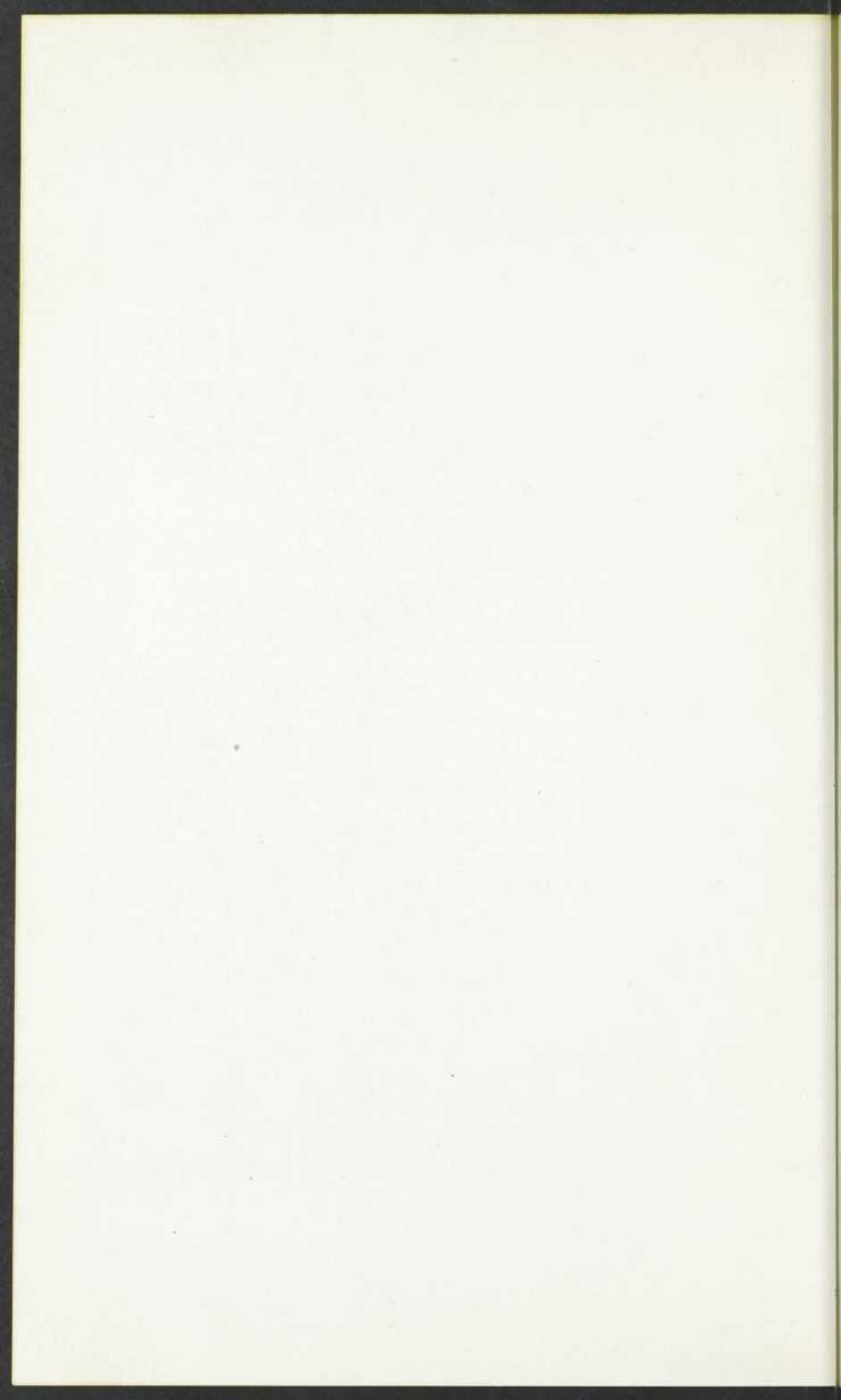
QUELQUES TEMOIGNAGES

APPRECIATIONS





LA COLLECTION LAMBERT



LA HAUTE-COUR FAIT UNE PRÉCIEUSE ACQUISITION⁽¹⁾

Elle accomplit une oeuvre de conservation historique et nationale en achetant la fameuse Collection Lambert, composée de plus de quatre mille volumes ayant trait à l'histoire de notre race en Amérique.

La décision la plus importante prise à l'Assemblée trimestrielle de la Haute-Cour, le mercredi 15 mai, fut celle de l'achat de la Collection Lambert, comprenant plus de 4000 volumes ayant trait à l'histoire de notre race en Amérique ou ayant pour auteur des Canadiens français.

Les directeurs de l'Association ont jugé qu'il était de leur devoir de ne pas laisser éparpiller cette superbe collection.

Ils ont conscience d'avoir fait oeuvre de conservation historique en s'appropriant ces centaines de

(1) Extrait du "Canado-Américain" de Manchester, 25 mai 1918.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

volumes, dont quelques-uns très précieux par leur ancienneté et leur rareté.

L'histoire de la Collection Lambert n'est ni longue, ni compliquée.

Elle peut se résumer en quelques lignes :

M. Adélard Lambert, né à St-Cuthbert, comté de Berthier, P. Q., mais demeurant aux Etats-Unis depuis sa plus petite enfance, est un marchand de thé pour le compte d'une maison de commerce de Manchester.

C'est un de ces humbles savants pour qui les livres sont plus qu'un divertissement, une véritable passion.

Dans l'exercice de ses fonctions de commerçant, en colportant son thé de maison en maison, il a trouvé le moyen de dénicher une foule d'ouvrages aujourd'hui introuvables en librairie.

Que de fois, parti le matin avec sa cargaison de marchandises, il revenait le soir avec sa voiture pleine de livres.

De plus, il n'a pas paru un seul ouvrage canadien-français depuis trente-cinq ans, qu'il n'en ait acheté un exemplaire. A son modeste foyer, les revues s'entassaient ainsi que les livres.

Il n'y a probablement pas une seule revue canadienne-française de quelque importance dont il ne possède la série complète.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

A force d'amasser et de compiler, M. Lambert s'est trouvé un beau jour en possession d'une collection que des experts ont évaluée à plusieurs milliers de dollars.

Animé d'un sens patriotique qui lui fait honneur, M. Lambert aurait voulu mettre les trésors de sa collection à la disposition de tous ceux qui aiment à se renseigner sur l'histoire de la race française en Amérique, à livrer au public les productions littéraires de nos écrivains, poètes, historiens, hommes d'Etat.

De plus, advenant sa mort soudaine, que deviendraient tous ces volumes, toutes ces séries de revues, réunies avec tant de peine et au prix de tant d'argent?

En songeant à cette dernière hypothèse, M. Lambert se disait qu'il aurait aimé à laisser sa collection en mains sûres et dans un endroit où elle pourrait profiter à ses compatriotes.

Un jour qu'il s'entretenait de ces choses avec M. Henri Langelier, Secrétaire-Général de l'Association Canado-Américaine, celui-ci lui demanda tout-à-coup à brûle-pourpoint :

—A quelles conditions vendriez-vous votre collection à notre Société?

Les pourparlers s'engagèrent alors.

A une assemblée de la Commission permanente,

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

tenue le 10 mai, M. J.-E. Lachance, avocat et conseiller général, était chargé de s'entendre avec M. Lambert sur le prix de vente.

Enfin, le 15 mai, la Haute-Cour décidait de conclure l'achat au prix de \$3,000, dont \$500 comptant, et la balance par versements annuels de \$500 sans intérêt.

Les fonds seront d'abord pris dans la caisse d'administration, mais, chaque année, la Haute-Cour entend organiser des conférences dont les recettes serviront à rembourser la caisse d'administration.

Voici ce que disait le Secrétaire-Général dans son rapport à l'assemblée :

“Il existe, à Manchester, une collection de livres canadiens peut-être unique en son genre ; c'est la Collection Lambert. Plus des trois quarts des ouvrages réunis dans cette collection traitent du Canada, de l'Amérique ou ont pour auteurs des Canadiens français.

“Son propriétaire, M. Lambert, a consacré son temps, son argent et il a accompli des démarches sans nombre pour amasser un pareil choix d'ouvrages.

“Quelques-uns ont une très grande valeur, soit par leur ancienneté, soit par leur rareté. Nous pourrions mentionner tel livre, publié en 1618; tel autre, dont on ne connaît qu'un exemplaire, lequel se trouve dans la collection.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

“M. Lambert s'est aussi occupé de réunir les revues canadiennes depuis le premier numéro de leur publication jusqu'à nos jours.

“En un mot, cette collection est probablement l'une des plus complètes, en fait d'ouvrages canadiens, que l'on puisse imaginer. Et il serait malheureux qu'elle fût un jour dispersée, advenant le décès de son propriétaire.

“Nous croyons savoir que celui-ci la céderait à une société comme la nôtre, pour un prix raisonnable. Et je demande si ce ne serait pas faire oeuvre de conservation historique et nationale, d'acquérir cette collection, de la mettre en lieu sûr, de continuer de la compléter, afin d'en faire une institution où les historiens de l'avenir pourront se documenter sur tout ce qui aura trait à l'histoire de notre race.

“Déjà, la Commission permanente s'est occupée de cette question, et un comité a été nommé afin d'aviser aux moyens d'acquérir cette précieuse et si rare collection.”

Lorsque les volumes auront été catalogués et que tout sera prêt, la Collection Lambert sera ouverte aux membres de notre société, de même qu'aux journalistes, écrivains, chercheurs, qui voudraient s'y documenter.

A l'Assemblée de la Haute-Cour, où fut prise la décision d'acheter la Collection Lambert, assistaient : M. l'abbé Henri Beaudé, assistant-chapelain général ;

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

T. G. Biron, ex-président; A. A. E. Brien, président;
J. A. Lussier et Rosario Galipault, vice-présidents;
Henri Langelier, secrétaire; J. A. Boivin, trésorier;
Jos. Francoeur, inspecteur-organisateur; Damase Ca-
ron, médecin-reviseur; J. E. Bernier, Norbert Mar-
tel, J. A. Bourke, Ernest LeBel, Dr J. G. Boucher,
directeurs.



LA COLLECTION LAMBERT⁽¹⁾

Une œuvre à enrichir et à conserver.

La Collection Lambert comprend environ 4,000 ouvrages écrits par des Canadiens français, des Français, des Anglais ou des Américains, sur des sujets ayant uniquement trait à la race française en Amérique.

Les plus anciens volumes de la collection remontent au XVI^e siècle.

On y trouve de tout: histoire, littérature, roman, revues et illustrations. Plusieurs de ces ouvrages, très précieux pour la documentation historique, s'achètent aujourd'hui à prix d'or ou sont pratiquement introuvables.

Le fait d'avoir réuni une semblable collection est déjà quelque chose de très considérable en soi, mais il y a mieux.

(1) Extrait du "Canado-Américain" de Manchester, 25 novembre 1919.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Tous ces ouvrages furent, en effet, collectionnés par un simple artisan franco-américain, ne possédant en fait de lettres que celles de la petite école primaire, mais doué par contre d'une rare intuition pour la valeur livresque et historique des pièces qu'il acquérait au prix des plus grands sacrifices.

Les volumes de la Collection Lambert dormaient donc au domicile de leur propriétaire, ignorés de tous, exposés au feu, enfouis dans des caisses et des armoires, lorsqu'il vint à l'idée des directeurs de l'Association Canado-Américaine de les tirer de l'ombre pour les offrir à la curiosité des chercheurs, à l'esprit des historiens et des journalistes, à la connaissance des membres de la Société eux-mêmes.

Désireux de son côté de faire profiter ses compatriotes de ses recherches, M. Lambert consentit à engager des pourparlers en vue de la vente de sa bibliothèque, à sacrifice.

La transaction ne traîna guère et la Collection Lambert est maintenant la propriété de l'Association Canado-Américaine, à l'abri dans ses voûtes de sûreté.

Un premier classement a été opéré en attendant le catalogue définitif; une salle de lecture a été aménagée dont les murs s'ornent des compositions de Massicotte, bref, la Collection Lambert est maintenant à la disposition de quiconque veut la consulter.

M. Henri d'Arles, officier d'Académie, auteur

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

du savant ouvrage sur l'Acadie, et M. l'abbé Georges Courchesne, docteur en théologie, principal de l'École Normale de Nicolet, ont exprimé leur opinion sur la valeur intrinsèque de la Collection Lambert. Leur jugement équivaut à celui d'experts.

Quantité d'autres ont tenu un langage non moins élogieux.

C'est l'intention des directeurs de l'Association Canado-Américaine de continuer à enrichir cette bibliothèque non seulement par l'achat des volumes qui paraissent au jour le jour et par l'abonnement aux revues, mais par l'acquisition de tout ouvrage, correspondance, manuscrit de quelque valeur historique. On fera relier les collections à mesure qu'elles se compléteront.

Ceci, on le conçoit, ne va pas sans finances. Et celles dont dispose l'Association Canado-Américaine pour des oeuvres de ce genre sont limitées.

Aussi, le Comité chargé de la conservation de la Collection Lambert a-t-il décidé de demander quelques souscriptions à nos compatriotes du Canada et des Etats-Unis.

Quiconque fera une offrande aura son nom inscrit au Livre d'Or de la Collection Lambert, recevra le catalogue dès son apparition et sera libre de consulter les ouvrages de la bibliothèque soit personnellement, soit par l'intermédiaire du conservateur, en lui écrivant.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Dans l'espoir que cet appel sera entendu, parce qu'il s'agit en somme d'une oeuvre de conservation historique et quasi nationale, nous demeurons,

Vos tous dévoués,

Pour l'Association Canado-Américaine,
LE COMITE DE LA COLLECTION LAMBERT:

J.-E. Lachance.

Henri Langelier.

Adolphe Robert.



L'OEUVRE DE LA COLLECTION LAMBERT⁽¹⁾

Elle bénéficie de plusieurs souscriptions, dont une au montant de \$150.00, offerte par la Villa des Alliés, No 300, de Manchester.

Le Comité de la Collection Lambert est heureux d'accuser réception de huit nouvelles souscriptions au profit de l'oeuvre. Ceci porte à \$490.00 le montant versé jusqu'à date.

Si l'on songe que la souscription a été lancée il y a six semaines à peine, on admettra que l'appel de l'Association a été entendu. Mais il ne faut pas s'arrêter en si bon chemin.

La Collection Lambert a coûté \$3,000 et il faut recueillir ce montant si nous voulons qu'elle reste en possession de notre Société. Dans l'opinion des personnes qui sont venues la visiter — il y en a déjà des

(1) Extrait du "Canado-Américain" de Manchester, 26 décembre 1919.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

centaines — elle constitue un véritable trésor historique et c'est une gloire pour l'Association de l'avoir acquise.

Comme le disait Mgr Guertin lui-même, lorsqu'il nous adressait sa généreuse offrande de \$100,00, "les Canados ont bien fait de se l'accaparer, car je l'aurais fait moi-même si j'en eusse connu l'existence. Maintenant qu'elle est en leur possession, qu'ils la gardent, car elle constitue une véritable richesse."

Nous réitérons donc notre appel à tous ceux qui s'intéressent à la conservation des ouvrages et documents se rapportant à l'histoire de la race canadienne française sur ce continent.

La moindre offrande est accueillie avec reconnaissance.

* * *

Au nombre des souscriptions recueillies depuis que le dernier numéro de l'organe officiel a été publié, il en est une qui mérite à coup sûr une mention spéciale. C'est celle de la Villa des Alliés, No 300, de Manchester.

La Villa des Alliés a, en effet, versé la somme de \$150.00, au profit de l'oeuvre. Cette somme représente la recette d'un whist donné dans la salle de l'école paroissiale St-Georges.

Cette salle avait été gracieusement mise à la disposition des organisatrices par M. le curé T. J. E. Devoy qui, non content d'avoir contribué déjà pour la somme de \$25.00, a tenu à honorer la Villa de sa

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

présence durant la soirée. M. le curé Devoy était accompagné de M. l'abbé Vacarest, vicaire à St-Georges.

Nous avons également remarqué, au nombre des assistants: M. l'abbé N. Gilbert, vicaire à Ste-Marie, Madame la Mairesse de Manchester, M. Wilfrid J. Lessard, surintendant des écoles paroissiales du New-Hampshire, etc.

M. J. E. Lachance, avocat, président du Comité de la Collection Lambert, présidait la réunion. MM. J. E. Laforce et Charles-H. Martel constituaient le comité de réception.

Suivant son habitude, la Villa a très aimablement reçu ses hôtes, si aimablement même que plusieurs n'ont pu résister à la sollicitation de vider leur porte-monnaie au comptoir des bonbons, des fleurs et de la crème à la glace.

En résumé, cette soirée fut un succès tant sous le rapport social que sous le rapport financier et l'Association ne veut pas laisser passer cette occasion sans offrir à tous les membres de la Villa des Alliés sans exception, ainsi qu'aux dévoués Comités dont la ville avait su s'entourer, l'expression de sa plus vive gratitude.

Comme le faisait remarquer un assistant en quittant la salle, le soir du whist-concert, "les Alliés sont difficiles à battre." Nous avons hâte de voir si quelque cour ou villa de l'Association tentera de surpas-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

ser le résultat obtenu par les dames et demoiselles Alliées.

* * *

Dans le compte rendu du whist-concert de la Villa des Alliés, on a remarqué sans doute le nom de l'abbé Napoléon Gilbert, vicaire à Ste-Marie. Il nous fait plaisir de signaler que ce n'est pas la première fois que l'abbé Gilbert donne des preuves de sa sympathie à l'endroit de notre oeuvre.

Grâce à sa générosité, la Collection Lambert s'est enrichie de l'histoire de la guerre de 1914, par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française.

Cet ouvrage est publié en édition de luxe et cinq volumes ont déjà paru. Selon toutes les indications, l'ouvrage complet comprendra huit à dix volumes au moins.

Non content de faire à la Collection un si beau cadeau, M. l'abbé Gilbert a voulu que les murs du cabinet de lecture, mis à la disposition de ceux qui viennent visiter la bibliothèque, soient ornés de dessins de Massicotte, l'artiste montréalais.

Ces dessins sont parfaitement conformes à la physionomie canadienne française de la Collection, puisqu'ils représentent: La Bénédiction du Jour de l'An, Le Mardi Gras à la Campagne, Une Epluchette de Blé d'Inde, Une Veillée d'autrefois, Le Réveillon de Noël, Les Sucres, Le Saint-Viatique à la Campagne et La Visite de la Quête de l'Enfant-Jésus. Tous

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

ces dons équivalent à une généreuse souscription et nous en prenons note.

* * *

Nous lisons dans le "Droit" d'Ottawa :

"Le Canado-Américain annonce l'acquisition par l'Association Canado-Américaine d'une bibliothèque unique dite la Collection Lambert.

"Cette Collection comprend environ 4,000 ouvrages écrits par des Canadiens français, des Français, des Anglais ou des Américains sur des sujets ayant uniquement trait à la race française en Amérique.

"Les plus anciens volumes de la collection remontent au XVI^e siècle. On y trouve de tout : littératures, romans, revues et illustrations.

"Certains de ces ouvrages, très précieux pour la documentation historique, s'achètent aujourd'hui à des prix d'or ou sont pratiquement introuvables.

"L'intérêt d'une pareille bibliothèque n'échappe à personne. L'Association se propose d'enrichir encore la collection et surtout de la rendre utilisable afin d'en tirer tout le bien qu'elle est en mesure de faire à la mentalité canadienne. On ne saurait trop applaudir à son entreprise."

* * *

De son côté, le "Manchester Union", de Manchester, publie l'entrefilet suivant que nous reproduisons dans son texte intégral :

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

"The Association Canado-American are owners of a collection of 4,000 volumes on French Settlements in America. Among this collection many of the books date back as far as the sixteenth century with old wood engravings to illustrate their contents.

"The volumes are written mostly by French authors, among whom are Garneau, Ferland, Charlevoix and Casgrain.

"One of the books is entitled "New Discovery of a Large Country Situated in America", by Rev. Father Louis de Hannepin and was published in Amsterdam in 1681. It belonged to François Joseph Talma, who was born in 1763 and who was one of the most famous tragedians of his time, making his debuts as an actor in 1787 at the Comédie Française in Paris.

"Another old and interesting book in the collection is one which was published in Paris in 1753 on the voyage made by order of the King of France in 1750 and 1751 to North America to ratify maps of l'Acadie, Royal Island and the Newfoundland properties of America.

"This book was at one time the property of Jacques Viger, the first mayor of Montreal, Que. Only two complete collections of this work are known to be in existence in this country."

* * *

D'une correspondance de Mme A. Therrien, se-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

crétaire archiviste de la Villa Marie No 2, nous détachons le passage suivant :

“La Villa a voté de demander une souscription de dix cents ou plus par chaque membre afin d’aider l’oeuvre de la Collection Lambert. Cette petite offrande devra être remise à la secrétaire-trésorière avec la dotation de ce mois.”

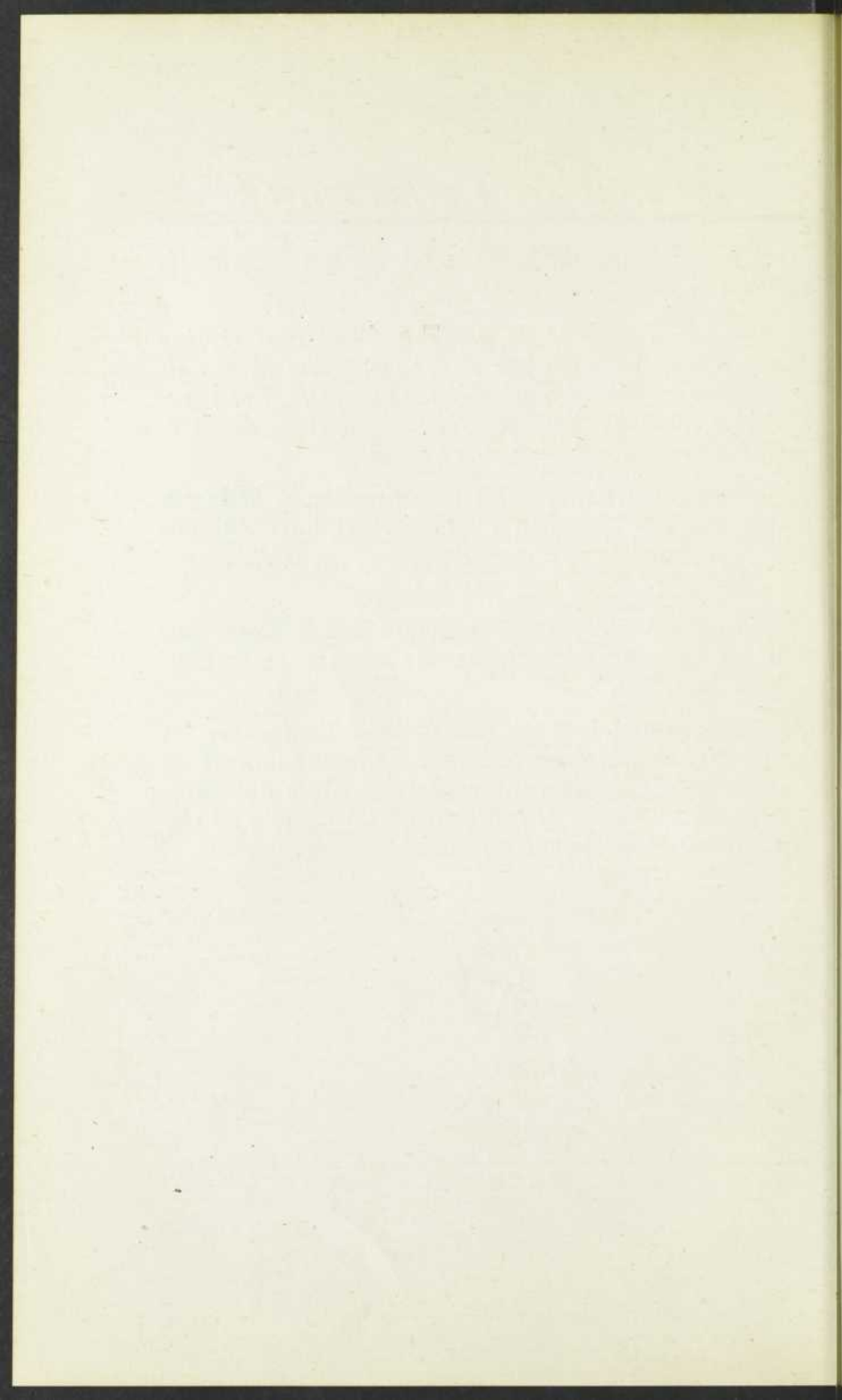
Nous espérons que les membres de la villa répondront généreusement à cet appel, et d’avance nous leur disons merci.

* * *

Nous tenons à rappeler encore une fois que tous sont les bienvenus au cabinet de lecture de la Collection Lambert.

Sans doute, il n’est pas permis d’emporter les volumes chez soi, mais personne ne nous blâmera de vouloir protéger contre une perte possible des volumes parfois uniques et qui sont prisés jusqu’à \$50.00 l’exemplaire par les collectionneurs.





LETTRE
DE M. L'ABBE COURCHESNE
EGLISE SANT-GEORGES

Manchester, N.-H., le 23 avril 1919.

*M. le Président de l'Association Canado-Américaine,
Bureau de l'Association,
Manchester, N.-H.*

Monsieur le Président,

J'ai eu souvent l'avantage de faire des recherches fructueuses dans les "Canadiana" de la Collection Lambert. Elle a une valeur particulière que je voudrais ici rappeler à l'attention de tous ceux qu'intéresse l'avenir de la race franco-américaine.

Cet avenir dépend, dans une large mesure, du culte que l'âme franco-américaine gardera pour le passé qui l'a faite ce qu'elle est.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

Au Canada, la race française ne s'est pas crue obligée, depuis 1760, de suivre avec passion tous les mouvements de la politique de la France contemporaine.

Elle ne s'en est pourtant jamais désintéressée, jusqu'au point de les ignorer. Elle s'en est tenue au courant, tout en s'occupant surtout des problèmes politiques, sociaux et religieux du Canada.

Mais ce qui lui a permis de garder ses qualités distinctives et d'exercer sur la vie publique du Canada une influence heureuse, c'est qu'elle n'a jamais perdu contact avec l'histoire et la littérature de l'ancienne Mère-Patrie.

*D'autres races ont pu, pendant quelque temps, lui en vouloir de ce qu'elle s'obstinât à préparer l'avenir en tenant toujours compte de son passé, même lointain. L'heure vient où les esprits les plus distingués de ces races reconnaissent que le culte du passé a permis à cette race française du Canada de faire, au service de son pays, l'oeuvre la plus solide, la plus logiquement suivie, et la plus largement patriotique: témoin l'ouvrage de M. Moore, *The Clash*, et l'accueil qu'il a reçu dans tous les milieux.*

Je ne suis qu'un hôte de mes frères franco-américains, et je ne songe pas à leur donner une leçon. Il me semble bien permis de les féliciter de l'effort qu'ils font pour tenir à la portée de leurs chercheurs des trésors d'histoire nationale comme en contient la Collection Lambert.

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

L'âme d'une race, comme l'âme individuelle, soutient sa vie et sa pensée à la condition de puiser à ce qui fut et reste pour elle un principe de vie.

Pour nous, comme pour les Franco-Américains, la pensée traditionnelle de la France catholique de tous les temps demeure une source de vie intellectuelle et morale que nous ne saurions renier sans nous anéantir. De même, pour le Franco-Américain, parce qu'il descend d'une race qui a vécu et s'est fortifiée en terre canadienne, l'histoire et la littérature canadiennes, si modestes qu'elles soient, restent un principe de vie qu'il ne saurait dédaigner sans s'affaiblir d'autant.

Il peut y avoir des exceptions individuelles à ces lois: certains déracinés, grâce à la sève qui, à leur insu, circule encore en eux, ont pu briller, tout en se réclamant d'une culture et d'aspirations diamétralement opposées à celles de leurs pères.

Mais on ne saurait impunément exposer toute une race à une pareille aventure. Elle peut bien s'enrichir de ce qu'on greffe sur elle. Si elle veut vivre, il lui faut plonger bien avant ses racines. Et son sol naturel, c'est son passé immédiat comme le plus lointain.

Et c'est pourquoi, sachant que cette survivance est le plus intelligent service que les Franco-Américains peuvent rendre aux Etats-Unis, leur Patrie, tous les Franco-Canadiens applaudissent aux sacrifices que font leurs frères de la grande république pour

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

ne rien oublier de ce qui leur permettra de conserver toute leur valeur ethnique.

Vous me permettrez, Monsieur le Président, de vous offrir, par la présente, ma modeste contribution en argent à l'oeuvre de la Collection Lambert, et de souhaiter qu'elle continue de s'enrichir et d'être fréquentée par ceux qui travaillent à fortifier leur âme et celle de nos frères des Etats-Unis.

Respectueusement dévoué,

Georges COURCHESNE, prêtre.



APPRECIATION
DE M. L'ABBE BEAUDE

*Ligue de Ralliement Français en Amérique
Cabinet du secrétaire-général.*

Manchester, N.-H., 4 juin 1919.

Monsieur et cher collègue,

Vous m'avez fait l'honneur de me demander de bien vouloir vous dire mon opinion au sujet de la collection de "Canadiana", dont l'Association a fait l'acquisition l'année dernière. Vous ne pouvez douter que mon sentiment ne soit favorable. Autrement, je me mettrais en contradiction avec moi-même.

Je me rappelle, en effet, que lorsque la question de l'achat de cette collection vint sur le tapis, en assemblée générale des directeurs, j'eus l'occasion de parler de sa valeur. Et peut-être que mon avis, que vous aviez eu la bonté de solliciter, n'a pas été sans peser quelque peu sur la décision qui a été prise?

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

C'est que je connaissais de longue date cette collection, et que j'avais été à même d'apprécier les trésors qu'elle renferme. Je ne puis donc que féliciter hautement l'Association Canado-Américaine de s'être assuré la possession de ces quelques milliers de livres, revues et brochures concernant le Canada et l'Amérique en général.

Il y a des spécimens d'éditions très rares, des bouquins introuvables ailleurs, et des pamphlets très anciens et très importants pour notre histoire religieuse et politique.

Non seulement je souhaite que l'on continue à augmenter cette collection, en l'enrichissant surtout de choses anciennes, — ce qui lui gardera son caractère — sans négliger, bien entendu, d'y faire entrer absolument tout ce qui paraît au Canada, tout notre mouvement littéraire, mais, et cela me paraît essentiel, je désire ardemment que vous fassiez procéder au plus tôt à une "BIBLIOGRAPHIE" minutieuse, précise, détaillée, menée d'après les méthodes scientifiques du genre, de cette précieuse collection.

Je ne parle pas d'un catalogue — c'est trop peu pour une telle matière. Je parle d'un "ESSAI BIBLIOGRAPHIQUE", qui contient une description extérieure et intérieure de chaque ouvrage.

De la sorte, cette "librairie" — c'est le vieux mot français que l'on a eu grand tort de remplacer par le terme baroque de bibliothèque — sera mise à la disposition de tous les chercheurs. Autrement, ce tré-

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

ser va rester pour ainsi dire enfoui. Car, dans une ville comme Manchester, combien y a-t-il de personnes qui pensent s'adonner aux études de littérature et d'histoire canadienne? On les compterait sur le bout des doigts.

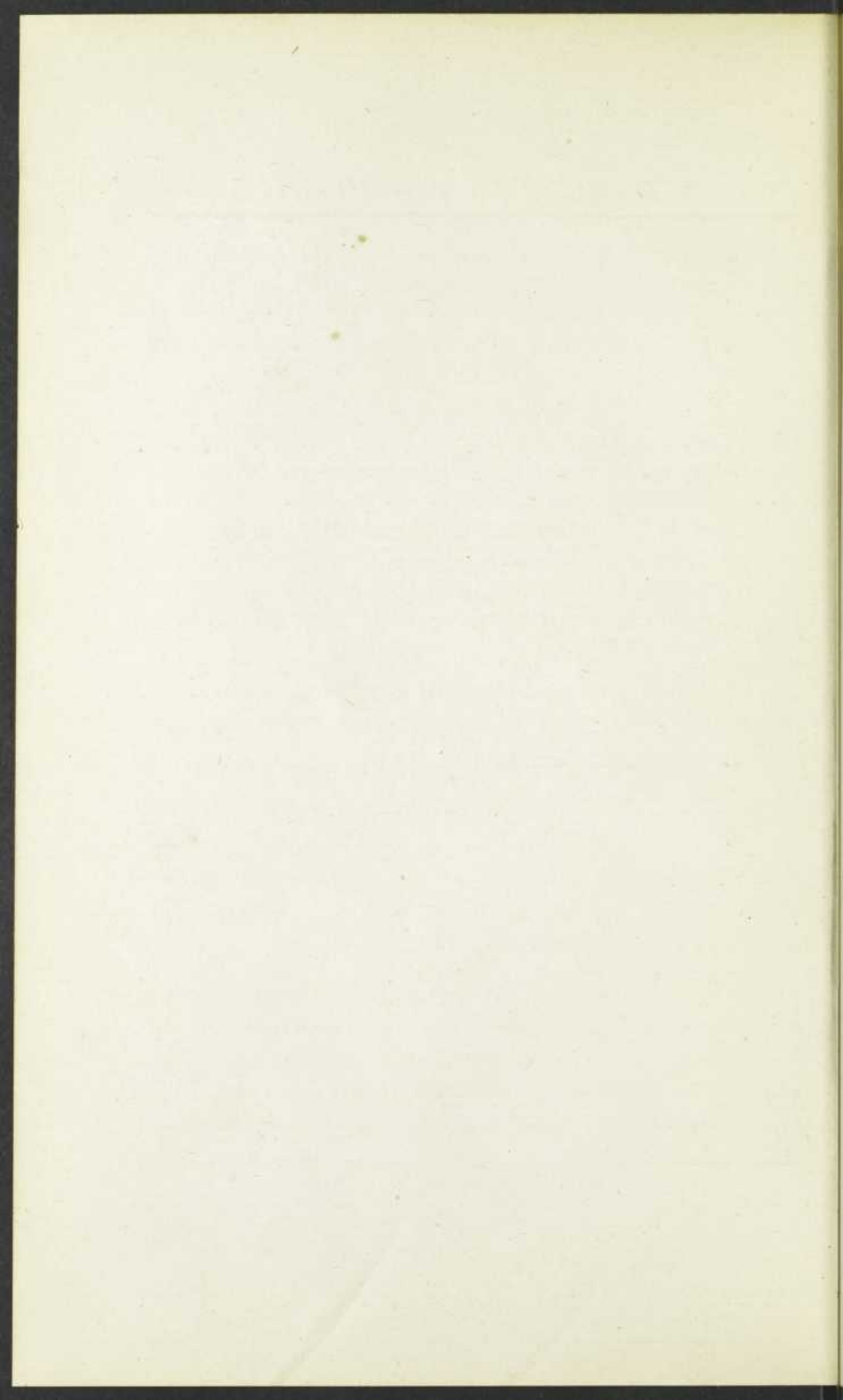
Et, même, je suis à peu près sûr que l'on n'en trouverait pas dix. Le seul moyen de faire fructifier la richesse intellectuelle est de la rendre accessible aux spécialistes d'un peu partout. Et comment? Si ce n'est par la publication d'un *Essai Bibliographique* très complet et très fouillé, dont l'effet sera de multiplier cette collection, et non seulement d'en répandre la renommée, mais d'opérer tout le bien que l'Association a eu en vue en se l'appropriant.

Veillez agréer, Monsieur et cher collègue, l'assurance du respect avec lequel je suis,

Votre très humble et dévoué,

Abbé Henri BEAUDE.





CONCLUSION

Je ne m'attarderai point à vous entretenir sur le plus ou moins de mérite de nos auteurs: poètes, romanciers ou historiens. Je n'ai point les qualifications voulues pour apprécier équitablement le travail ingrat auquel se sont livrés ces écrivains courageux dont le but principal était de soustraire à l'oubli les hauts faits de notre histoire.

Je n'ai point non plus la prétention d'être le pionnier des collectionneurs, car l'art de collectionner, je crois bien, dut être pratiqué dès l'existence des premiers habitants sur la terre.

Noé, en effet, ne fut-il pas collectionneur pendant les années qu'il consacra à la construction de l'arche et à son peuplement de toutes les espèces d'animaux existantes? Il dut éprouver des joies indicibles à rassembler ainsi les innombrables spécimens

JOURNAL D'UN BIBLIOPHILE

du règne animal. Les plus insatiables collectionneurs de notre temps eussent sans doute trouvé là de quoi se satisfaire.

De tout temps, il y eut des collectionneurs d'oiseaux, de papillons, de timbres, de vieux meubles, de bibelots et de pipes de plâtre... J'en ai connu un qui collectionnait les boutons! Il est mort célibataire... Il l'avait bien mérité.

Mais qu'importe la manie de celui-ci ou de celui-là? Ils en éprouvent du contentement, et cela suffit.

Pour moi, — je l'ai dit et je le répète, — à collectionner les oeuvres de mes compatriotes, à lire l'histoire de notre pays, de nos paroisses, de nos familles, de nos légendes, je ressentais du bien au coeur, je vivais heureux, tranquille et, encore aujourd'hui, j'en éprouve un bonheur de tous les instants...

Et, comme dernier mot, je dirai: Lisons plus les Groulx, les Chapais, les Lalonde, les Roy, les Rivard; faisons une meilleure part à ceux des nôtres qui consacrent leurs loisirs à nous édifier une littérature nationale, et apprenons un peu à être fiers de nous-mêmes.

FIN

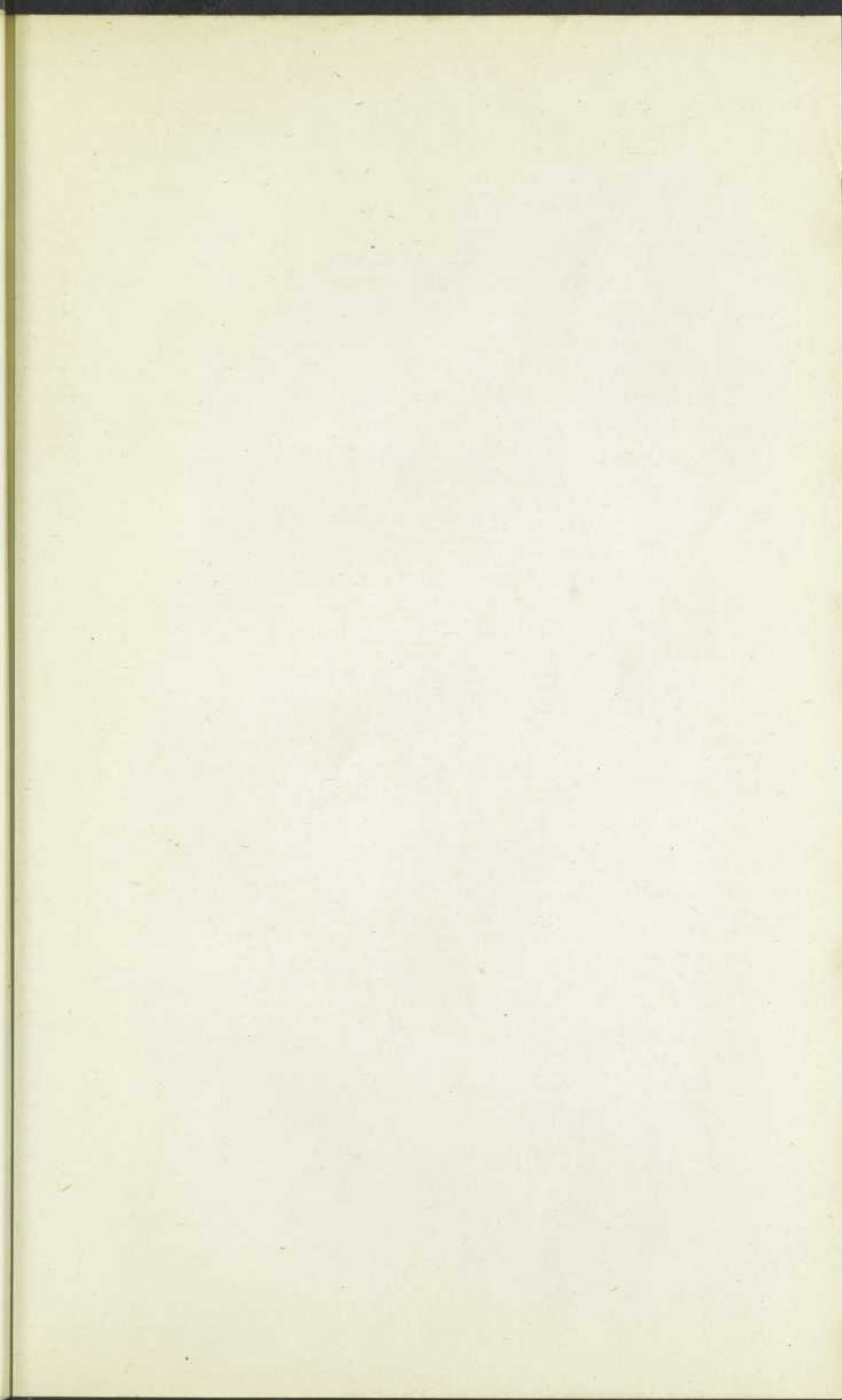
Table des Matières

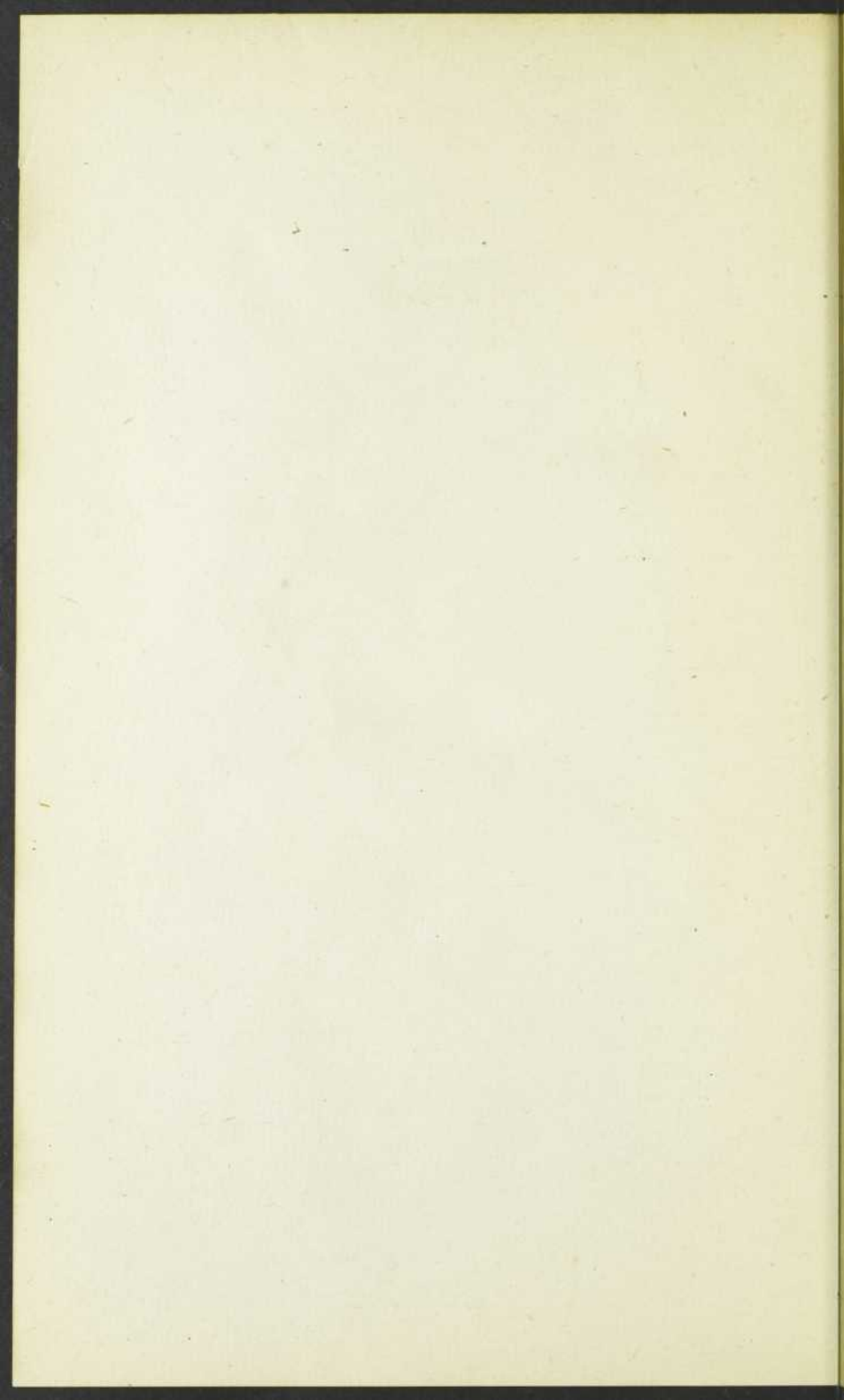


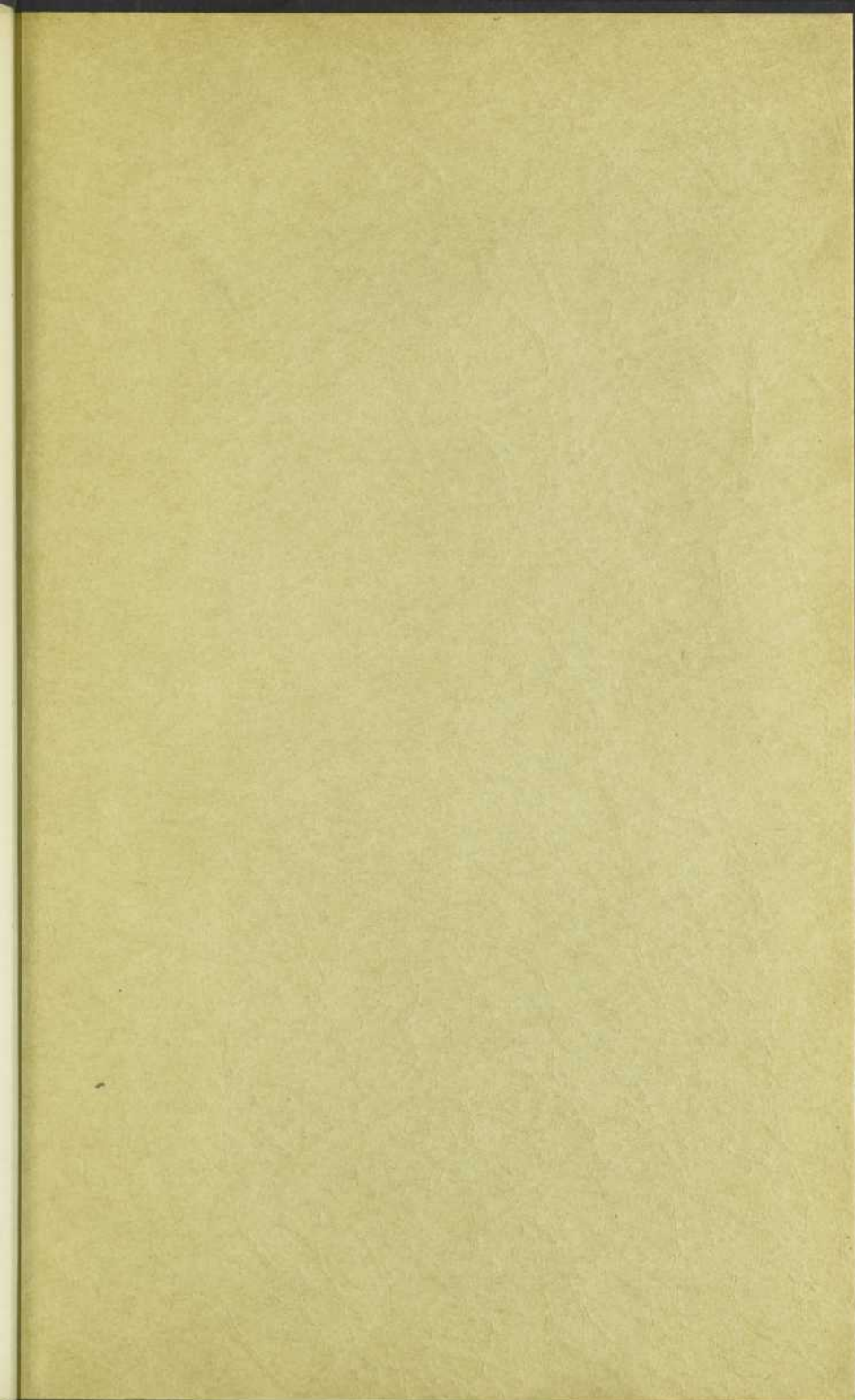
	PAGES
Au lecteur.	V
Mes premières lectures	9
Mes débuts de collectionneur	13
A propos du roman "Picounoc"	17
Une acquisition	21
La joie qu'on éprouve quelquefois	25
Une surprise — Quelques revues.	29
Je vends ma collection.	33
La séparation	37
La collection, c'est notre histoire	41
Je deviens intermédiaire	45
A propos d'autographes	49
Après la vente	53
Appréciation — Incident regrettable	57
Mon ami Léo	71
Un deuxième ami	75
Il y a profit à persévérer—Littérature Franco-Américaine.	83
Faits tristes	89
Un ex-maire — Une curieuse brochure	97

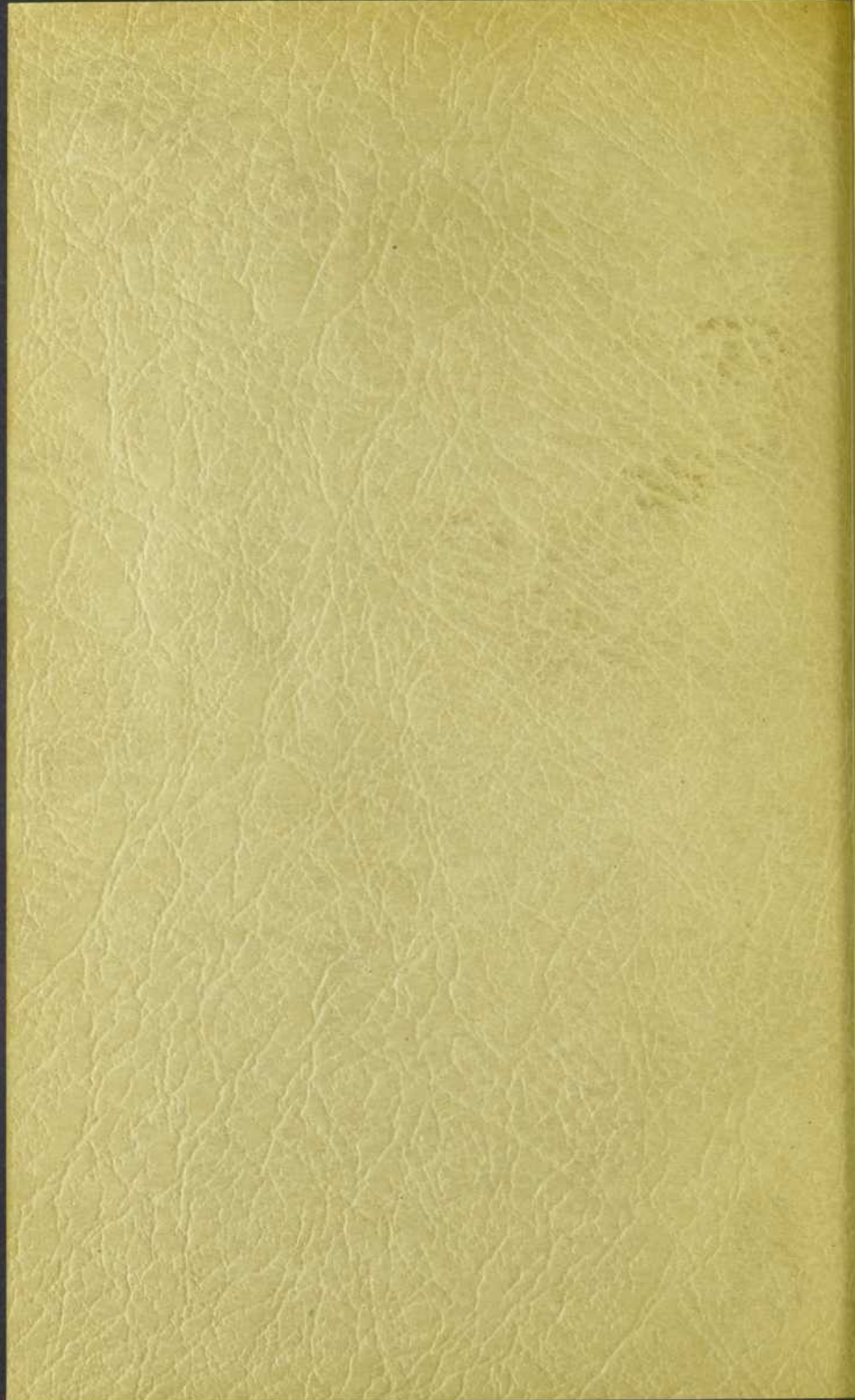
	PAGES
Les romans canadiens — Les auteurs français	101
Notre clergé — Histoire et éducation	107
La Haute-Cour fait une précieuse acquisition	113
La Collection Lambert	119
L'Oeuvre de la Collection Lambert	123
Lettre de M. l'abbé Courchesne	131
Appréciation de M. l'Abbé Beaudé	135
Conclusion	139

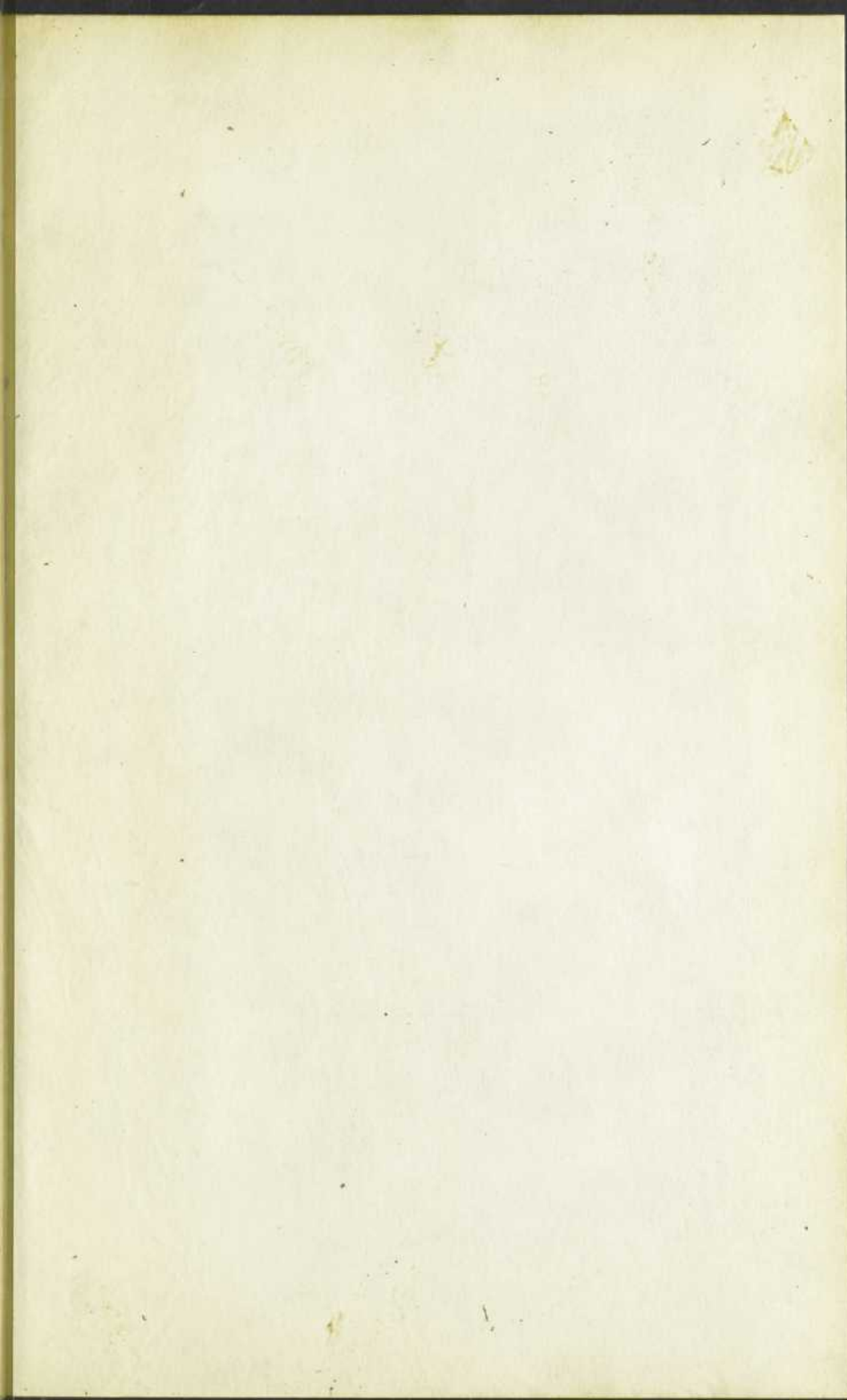


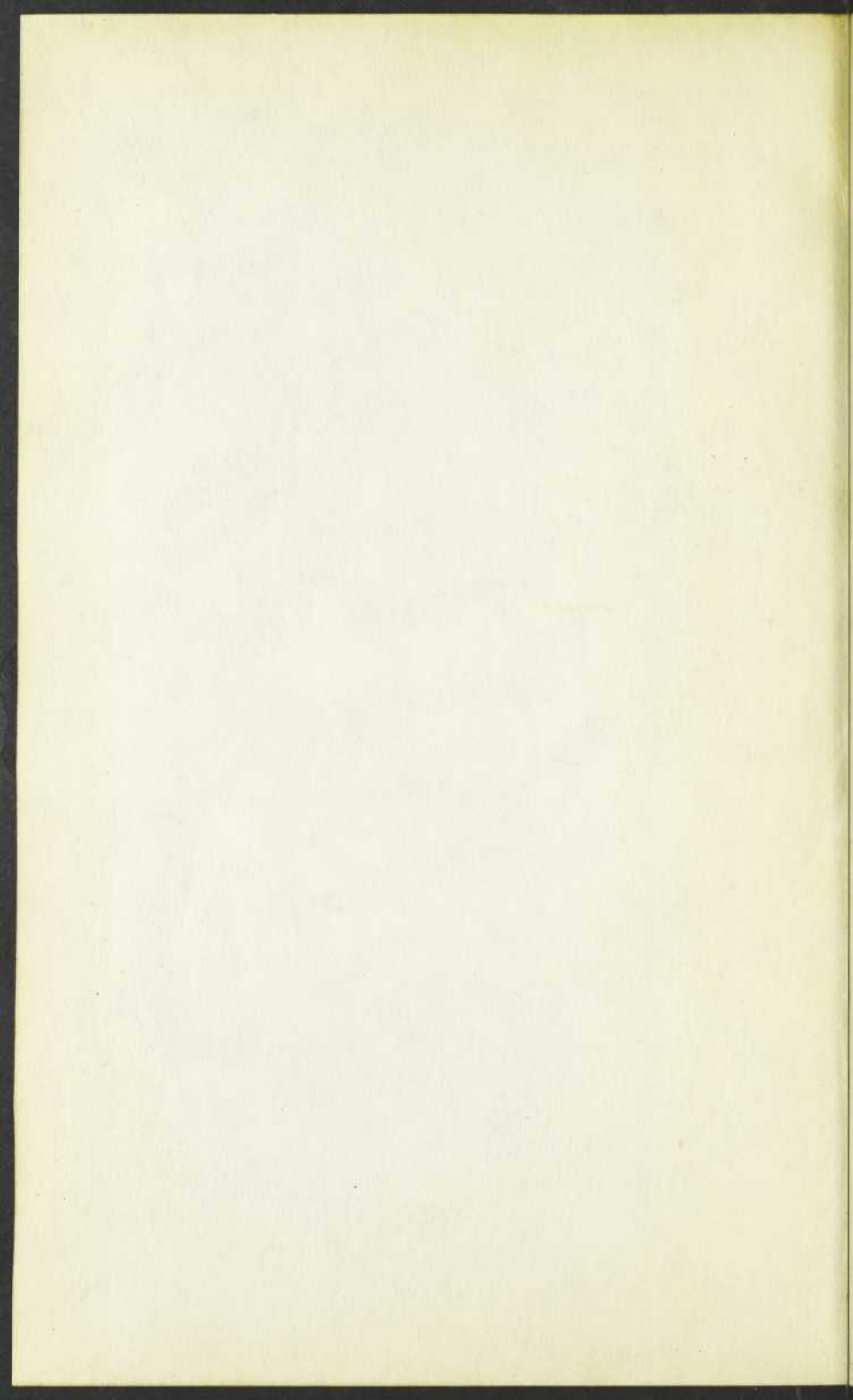


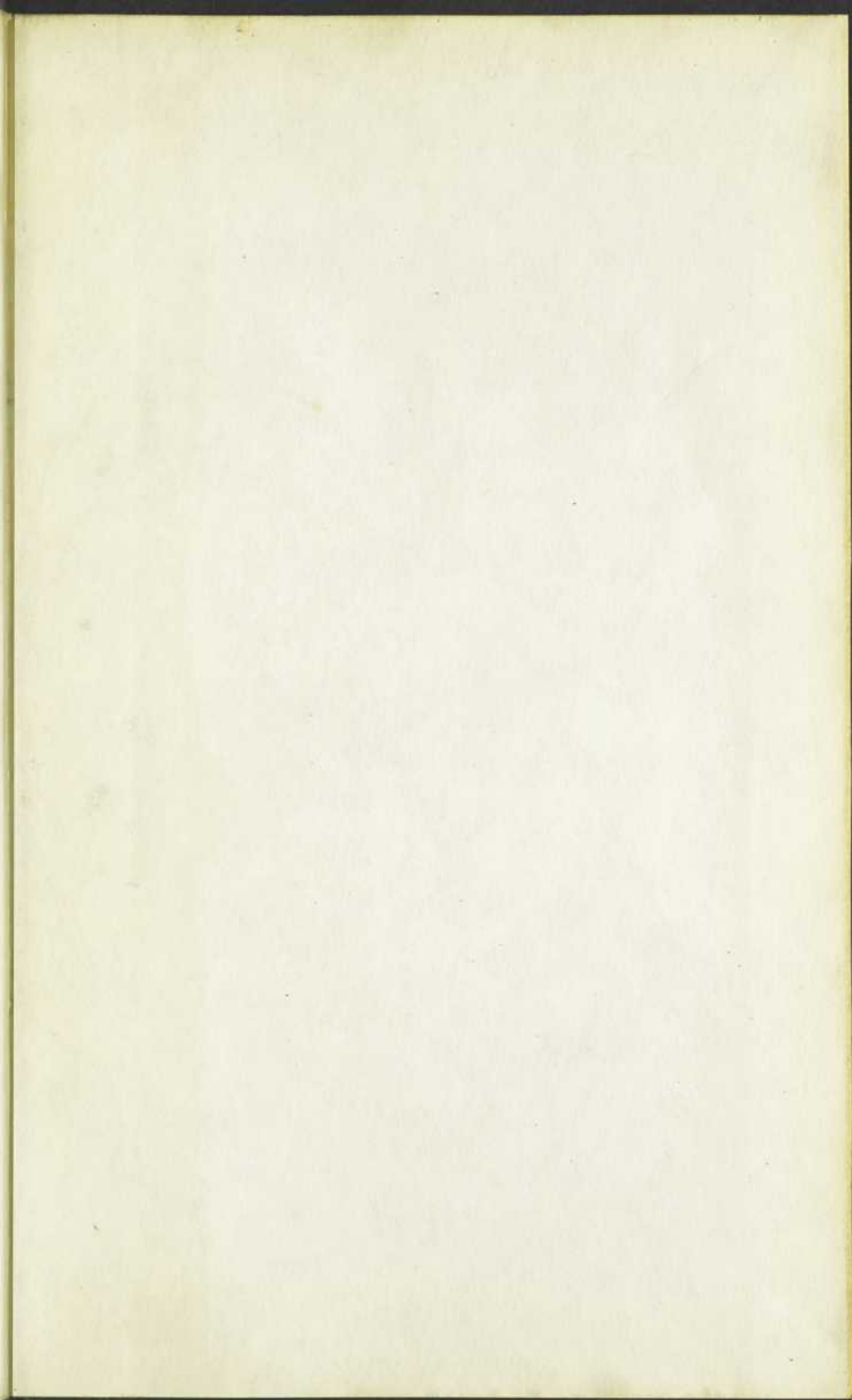


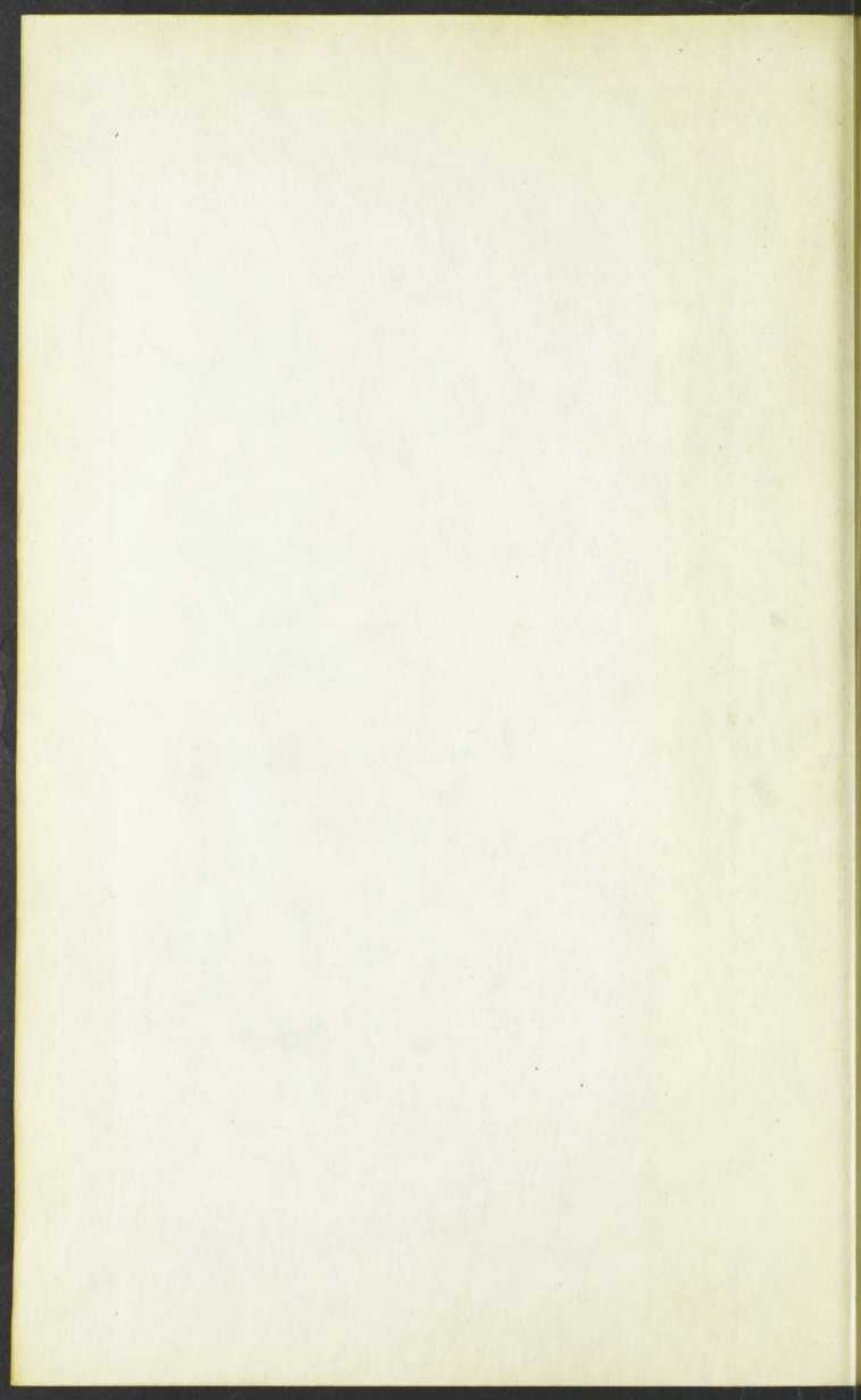


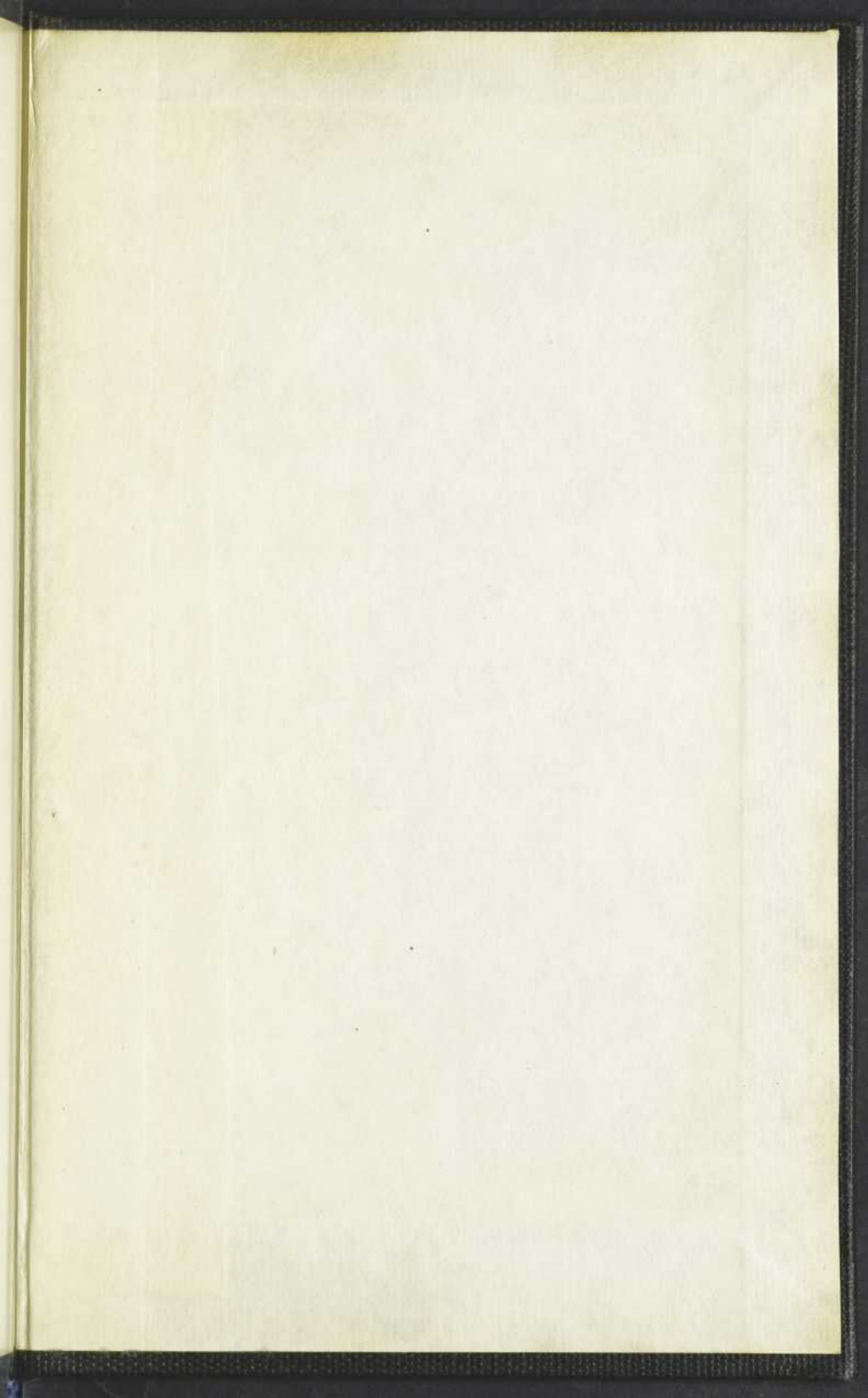












BNQ



000 204 614